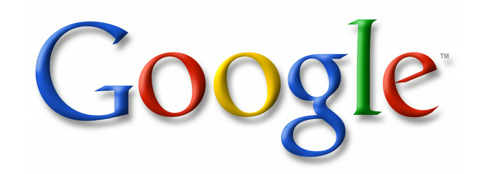
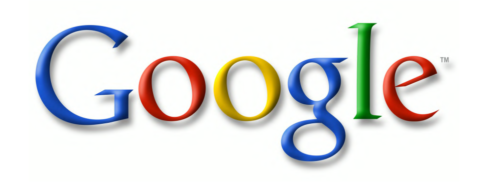





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06183823 5



NABO
Argens





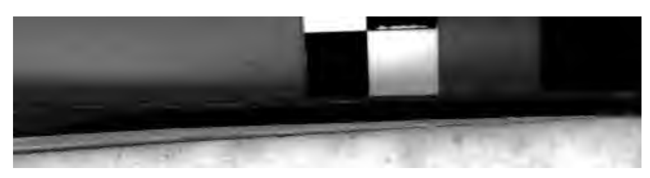
HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN
OU
MEMOIRES
SECRETS ET UNIVERSELS
DE LA
REPUBLIQUE DES LETTRES
PAR

M. JEAN BAPT. DE BOYER MARQUIS D'ARGENS,
CHAMBELAN DE S. MAJ. LE ROI DE PRUSSE,
DIRECTEUR DE LA CLASSE DE BELLES LETTRES
DANS L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES
DE BERLIN.



TOME III.

A BERLIN,
CHEZ HAUDE ET SPENER
1765.



MÉMOIRES
SECRETS
ET UNIVERSELS
DE LA
RÉPUBLIQUE
DES
LETTRES.



MÉMOIRES SECRETS

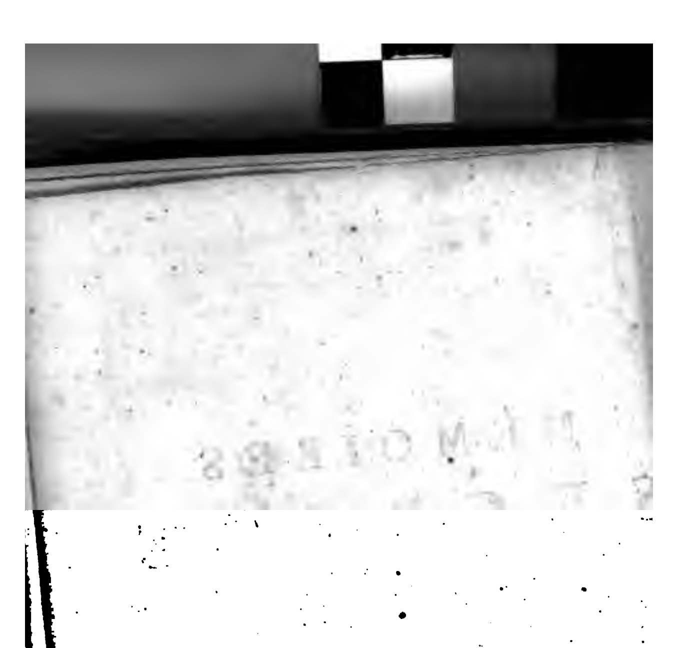
ET UNIVERSELS

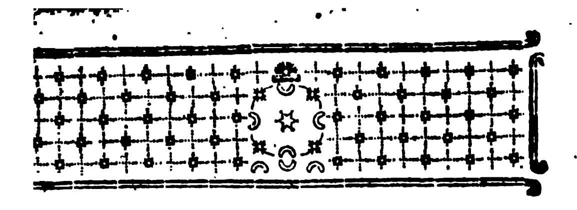
DE LA

RÉPUBLIQUE

DES

LETTRES.





LETTRE SEPTIÈME.

§. I.

Examen des principales opinions des anciens Philosophes sur les Principes généraux de la Physique, & les sentimens qu'ils ont eus sur bien des choses, dont on attribue trop legérement la découverte & l'invention aux Physiciens modernes.

MONSIEUR,

Pour suivre exactement le plan que je me suis prescrit dans les deux derniéres Lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je dois examiner & parcourir dans celle-ci les sentimens des anciens Philosophes sur les principales Questions de la Physique, & comparer les anciennes opinions avec les nouvelles. Je trouverai ainsi le moyen de vous parler de l'étendue des connoissances des Physiciens, qui se distinguérent autrefois dans la Gréce, & de ceux qui ont fleuri dans ces derniers

tems. Il ne me restera plus après cela pour achever de vous tenir ma parole, qu'à faire quelque réflexions particuliéres sur les sentimens moraux des Philosophes modernes, & sur ce qu'ils ont pensé de l'essence de Dieu & de celle de l'Ame, ayant déja rapporté les opinions des Anciens sur ces différens Articles.

Je commence donc par établir un sentiment, qui peut-être vous surprendra d'abord; mais qui dans la suite vous paroîtra très-vraisemblable. C'est que les Physiciens modernes connoissent bien peu de choses, qui n'ayent été sues, ou du moins apperçues par quelques-uns des anciens Philosophes. Ces connoissances furent oubliées dans la suite, ou tout-à-fait négligées; & lorsque l'étude de la Philosophie revint en usage, & qu'après plus de cinq ou six cens ans d'ignorance on commença à établir la Doctrine d'Aristote dans les Ecôles, on s'y attacha si fort, qu'on négligea absolument tous les Ecrits des autres Philosophes.

Le Bon-Sens après avoir été enséveli pendant plus de trois Siècles par le mauvais goût, l'amour de la dispute, & l'envie de briller par des Thèses aussi subtiles qu'inutiles, commença à reparoître. On osa soutenir qu'Aristote n'étoit point infaillible: que

Scot & St. Thomas avoient souvent très-mal expliqué les sentimens de ce Philosophe; & qu'ils en avoient eu eux-mêmes de très-faux. On étudia la Nature dans elle-même: on parcourut également les Ouvrages de tous les Auteurs anciens; & l'on trouva que plusieurs d'eux avoient pensé, dans bien des occasins, beaucoup plus sensément qu'Aristote & ses adhérans. Plusieurs Savans firent un nouveau Corps de Philosophie: ils proposérent des Systêmes qui furent parfaitement reçus du Public: on les regarda comme inconnus jusqu'alors, quoique presque toutes les différentes parties en eussent été connues par les Grecs & par les Romains, & que les Philosophes modernes n'eussent fait que les joindre ensemble, & composer une Hypothèse nouvelle des suppositions très anciennes.

Il faut cependant rendre aux Physiciens des derniers Siècles la gloire qu'ils méritent. Non-seulement ils se sont servis utilement des découvertes des Anciens; mais ils en ont fait aussi quelques-unes de très utiles, & ils ont beaucoup perfectionné la Physique expérimentale. Mais pour ce qui regarde celle qui n'est fondée que sur le raisonnement, on n'est guère plus avancé aujourd'hui, qu'on l'étoit il y a deux mille cinq cens ans. Je

vais, en vous faiſant parcourir les principales opinions, tâcher de vous démontrer cette vérité.

§. II.

Pherecyde.

Phérécide, le plus ancien des Philoſophes Grecs dont le nom ſoit venu à la Poſtérité ne nous a laiſſé aucun Ouvrage [1] qui puiſſe nous faire juger de l'étendue de ſes connoiſſances. Il devoit cependant être fort verſé dans la connoiſſance des Soufres, des Minéraux, &c. car Cicéron [2] nous apprend „que „ce Philoſophe ayant conſidéré de l'eau qu'on „venoit de tirer d'un Puits, prédit qu'il arri„veroit bien-tôt un tremblement de terre.“ Pour annoncer un pareil événement, il devoit

[1] Il avoit cependant écrit ſur la phyſique, & même ſur la metaphyſique, τοῦτον φησι Θεόπομπος πρῶτον περὶ φύσεως, και Θεῶν ἕλλησι γράψαι· Eum Theopompus aſſerit, primum omnium de natura, & de Diis ſcripſiſſe. *Diog. Laert.* Lib. I. pag. 101. Phérécide avoit été diſciple de Pittacus, un des ſept ſages de la Grece. Ainſi quand on dit qu'il eſt le plus ancien philoſophe de la Grece, cela ſignifie ſimplement, le premier des philoſophes qui ont écrit.

[2] Pherecydes quidem Pythagoræ Magiſter, potius divinus habebitur quam Phyſicus: qui cùm vidiſſet hau-

voit avoir apperçu des Sels acides, detachés par l'embrasement soûterrain, qui s'étoient fondus ensemble & avoient communiqué à l'eau du Puits une couleur particuliére qui étoit connue de Phérecide, & qui lui avoit fait croire que la croute extérieure de la terre étoit menacée de quelque dérangement. Cela étant, il falloit que ce Philosophe eût la même science que les Chimistes d'aujourd'hui qui s'apperçoivent par la présence de certains Sels que *les corps vont se décomposer, & se pénétrer de qualités toutes différentes des premiéres.*

III.

THALES.

Thalès [3] Disciple de Phérécide, pensoit que l'Eau étoit le Principe de toutes choses. Il

stam aquam de juge puteo, terræ motus dixit instare *Cic.* de Div. Lib. 1.

3 Il est certain que Thales entendit Phérécide, quoi que Diogene Laerte prétende qu'il n'eut d'autres maitres que les Prêtres Egyptiens. *Ουδέις τε αυτον καθηγήσατο πλὴν ὅτ' εις Αἴγυπτον τοις ιερεῦσι συνδιετριψεν.* Nullo præceptore usus est nisi quod Aegyptiis sacerdotibus, eo profectus familiariter adhæsit. *Diog. Laert.* Lib. I.

Il ſe figuroit que, par ſa nature homogène, elle trouvoit le moyen de prendre toutes ſortes de figures, & de ſe transmuer en tous les différens corps. Avec de l'eau [4] Thalès croyoit que la Nature formoit des Arbres, des Métaux, des Hommes, des Animaux, des Pierres, des Montagnes. Cela eſt abſurde: j'en conviens. Car quoiquil ſoit évidemment vrai que l'eau ſerve à l'accroiſſement & à la multiplication d'un nombre de corps; & que les Plantes, les Animaux lui ſoient redevables d'une partie de leur augmentation, & les Diamans, les Métaux, les Perles, les Minéraux, &c. de leur premiére eſſence, elle n'eſt cependant, comme l'a fort bien dit un ſavant [5] Auteur moderne „qu'un véhicule „propre à charrier les parties de différent „genre lesquelles ſe trouvant en ſuffiſante „quantité & en certaine diſpoſition, forment „des aſſemblages ou durs, ou friables ou „opaques, ou transparens. Mais ſeule, elle „n'eſt capable que de fluidité & de congelation „&

4 Ἀρχὴν δὲ τῶν πάντων ὕδωρ ὑπεστήσατο, καὶ τὸν κόσμον ἔμψυχον. καὶ δαιμόνων πλήρη. Principium omnium aquam eſſe dixit & animatum mundum ac

ce qui mérite d'être observé, c'est qu'elle peut offrir des corps réels & durables, moins qu'on ne suppose qu'elle est imprégnée où de Sels, ou de Souffres, dont elle noit les molecules écartés, les uns des tres; & que lorsq ces molecules se rapochent, soit par l'évaporation de l'eau, it de quelque autre maniére, alors se forent des corps véritablement dignes de ce om, Mais l'Eau n a point l'honneur, ce n'est que son mouvement naturel & inrieur contribue à l'arrangement de leurs rties intégrantes; arrangement pourtant ui ne se feroit qu'avec beaucoup de lenteur d'autres causes ne s'y joignoient."

On ne sauroit mieux démontrer la fausseté Systême de Thales que le fait l'Ecrivain e je viens de citer. Je ne me serois point êté sur l'opinion de ce Philosophe Grec, plusieurs Modernes n'avoient tâché de la ouveller, & de lui donner quelque répuon. Jean Baptiste Van-Helmont assûroit qu'il

nonibus plenum. *Diog. Laert.* Lib. I. Segm. VII.

Histoire Critique de la Philos. Tom. II. pag. 17. mster. chez Fr. Changuion.

qu'il avoit un *Alkaest*, ou un Dissolvant Général, avec lequel il décomposoit les corps les plus durs & les plus compactes, & les réduisoit en liqueur. Vous demanderez peut-être, *Monsieur*, si jamais ce Chimiste a communiqué à quelqu'un le secret de ce fameux Dissolvant; je vous répondrai qu'il auroit été bien embarassé de le faire, parce qu'il n'avoit existé que dans son imagination. Cet *Alkaest* n'avoit pas plus de réalité que la Poudre de *projection*, si vantée par les Artistes.

Thalès fut assez bon Géometre [6], & assez bon Astronome. Il composa un Ouvrage sur les Equinoxes & sur les révolutions des Astres, mais ce n'est point ici le lieu de vous parler de cela; je me réserve d'en faire mention lorsque je ferai voir la supériorité des Astronomes modernes sur les anciens. Il ne s'agit maintenant des Philosophes qu'en ce qui regarde les Principes généraux & la Physique expérimentale.

§. IV.

[6] Thales Milesius . . . . fuit . . . . . Geometriæ penes Graïos primus . . . . repertor; & naturæ rerum certissimus explorator, & Astrorum peritissimus contemplator. Ap. Flor. 4.

§. IV.

ANAXIMANDRE.

Anaximandre fut Disciple de Thalès, & s'il n'en adopta que certaines opinions, il en soutint plusieurs qui avoient été inconnues à son Maître : il prétendit que tout [7] venoit de l'Infini & rentroit dans l'Infini ; c'est-là du galimatias d'autant plus pompeux, que ce Philosophe donnoit des explications de son Systême aussi obscures que le Systême même. Il fut cependant le premier qui osa dresser une Table Géographique. C'est lui qu'on peut & qu'on doit regarder comme le [8] Pere des Géographes. Depuis l'invention des Tables dont le Public lui fut redevable, on les rectifia beaucoup, & on les porta presque jusqu'à la perfection où l'on voit aujourd'hui les Cartes particuliéres de certains Païs. On attribue encore à Anaximandre l'établissement des Cadrans Solaires. Voilà, *Monsieur*, deux choses bien utiles, dont on lui est redevable.

§. V.

7 Is (Anaximander) enim infinitatem naturæ dixit esse, e qua omnia gignerentur. *Cic. in Quæst. Acad.*

8 Και γῆς καὶ θαλασσης περιμετρον πρῶτος ἔγραψεν. ἀλλὰ και σφαῖραν κατεσκευάσε. Primus terræ ma-

§. V.

ANAXIMENES.

Anaximène, Elève & Sectateur d'Anaximandre, imita la liberté & l'esprit d'indépendance de son Maître. Il crut, ainsi que lui, que l'Infini [9] étoit le Principe qui produisoit & absorboit, tour-à-tour, tous les Etres. Selon lui, „toute la Nature [10] étoit corpo„relle, c'est-à-dire, inanimée, brute, sans au„cune force, mais le mouvement qui lui étoit „communiqué l'avoit élevée, pour ainsi dire, „à la Divinité; cette Divinité pourtant n'é„toit point une suite de la nature des corps, „mais seulement de la totalité des corps ar„rangés dans le meilleur ordre où ils peu„vent être.“

Ce Systême étoit le germe de celui de SPINOSA, & de tous ceux qu'ont inventés les Athées, qui n'ont reconnu d'autre Divinité que la Matiére infinie dans ses trois dimensions. &

risque circuitus descripsit, & Sphæram insuper construxit. *Diog. Laert.* Lib. II. Segm. 2.

9 Il ajouta l'air à l'infini, ou, pour parler plus clairement, il crut que tout étoit produit par un air infini *οὗτος αρχην αερα ειπε, καὶ το απειρον·* Hic initium dixit aëra & infinitum. *Diog. Laert.* Lib. II. Segm. 2.

& contenant en elle tous les autres Etres. Je ne m'arreterai pas à vous faire sentir le ridicule de cette opinion; je vous ai déja assez parlé des monstruosités qui découlent de toutes les Hypothèses, qui ont quelque ressemblance avec celle de Spinosa.

Anaximène avoit un sentiment aussi absurde, sur le Soleil que sur les premiers Principes des choses. Il croyoit que cet Astre ne tournoit point jusqu'au-dessous de la Terre, ainsi que le supposoient presque tous les Philosophes ses contemporains; mais il pensoit qu'il se cachoit, lorsqu'il se couchoit, derriére une Montagne qui en déroboir la lumiére. Selon lui [11], la Terre étoit un simple Plan, une espèce de Table, autour de laquelle le Soleil tournoit comme un chapeau sur la tête d'une personne.

Ces opinions n'ont guère fait honneur à Anaximène dans la suite des tems; & il mériteroit d'être beaucoup moins considéré que ses

[10] Histoire Critique de la Philosoph. Tom, II. pag. 25.

[11] Anaximenes . . . . non . . . subter Terram dicit Sidera commoveri, sed perinde ac circum caput nostrum vertitur pileus, circa Terram verti. *Origen. Philosoph.* cap. VII.

ſes premiers Maître, ſi Pline [12] ne lui attribuoit l'invention des Cadrans Solaires, & ne le faiſoit auteur d'une découverte que pluſieurs autres Auteurs ont attribuée à Anaximandre, ainſi que j'ai eu l'honneur de vous le dire. Quoi qu'il en ſoit, il eſt aiſé de juger que, ſi ce Philoſophe ne fut point l'inventeur des Cadrans Solaires, il dut du moins perfectionner les premiéres expériences de ſon Maître, puisque les Ecrivains ont partagé entre eux deux la gloire de cette invention.

§. VI.

ANAXAGORE.

Anaximène fut le Maître d'Anaxagore. Ce dernier Philoſophe s'éleva infiniment au-deſſus

[12] *Plin.* Hiſt. Lib. II, pag. 169.

[13] Anaxagoras qui accepit ab Anaximene diſciplinam, primus omnium rerum deſcriptionem, & modum mentis infinita vi ac ratione deſignari & confici voluit. *Cic.* de Nat. Deorum. Lib. I.

[14] Ceci merite une explication. Anaxagore admettoit, ainſi que tous les Philoſophes payens, l'eternité de la matiere. Il ſoutenoit ſimplement qu'elle avoit été de tout tems dans le deſordre, jusques au moment que l'eſprit ou l'intelligence lui donne l'ordre & la forme. Il admettoit non ſeulement l'eternité, mais encore l'immenſité de la matiere. Ainſi ſon ſyſteme reſſembloit

ſus de ceux qui l'avoient précédé. [13] Il reconnut combien il étoit abſurde de ſuppoſer que la Matiére ſe fût donnée à elle-même le mouvement. Il condamna le ſentiment [14] de cenx, qui n'admettoient qu'une Subſtance auſſi vile, & qui croioient que le haſard étoit la ſeule cauſe de l'arrangement & de l'ordre qu'on voyoit dans l'Univers.

C'eſt dommage qu'un homme qui penſoit auſſi ſenſément qu'Anaxagore, ait voulu ſe mêler de faire le Charlatan, & qu'il ait annoncé qu'il devoit tomber une grande Pierre du Soleil ſur la Terre. Ce qu'il y a de plus honteux pour la Philoſophie & pour les Philoſophes, c'eſt que de ſavans Ecrivains ont eû la bonté de transmettre à la Poſtérité la chûte de

beaucoup à celui de l'ame du monde: l'eſprit, ou l'intelligence étoit cette ame; car la matiere aïant les attribut de l'eternité & de l'immenſité, étoit indépendante pour la durée & pour les trois dimenſions (la longueur, la largeur, la profondeur) de l'eſprit, qui ne l'avoit ni créée, ni vivifiée mais ſeulement arrangée. Ecoutons Ciceron. *Anaxagoras,* inquit, *materiam infinitam, ſed eas particulas ſimiles inter ſe minutas eas primum confuſas, poſtea in ordinem adductas mente divina.* Cicer. Quæſt. Acad, Lib. II. Ce Siſteme étoit preciſément celui du debrouillement du Cahos, comme nous le voions expliqué au commencement des metamorphoſes d'Ovide.

de cette Pierre, Pline[15] assûre fort sérieusement qu'il l'avoit vue, & qu'on disoit de son tems que c'étoit la même, dont Anaxagore avoit prédit la chûte.

Quelques anciens Physicien ont fait tomber fort aisément des choses des Astres & des Planetes. Héraclite a eu la bonté & la complaisance de faire acoucher la Lune d'un homme très bien formé qu'on vit tomber sur la Terre. Je ne sai lequel de ces deux Faits est le plus ridicule, celui de la Pierre ou de l'Homme : mais je pense que vous conviendrez que l'un est beaucoup plus divertissant que l'autre. Pour moi, je me figure qu'il n'y auroit rien de plus amusant que de voir arriver par les airs quelques Habitans de la Lune.

Après avoir condamné le mensonge, & la vision chimérique d'Anaxagore, rendons-lui cepen-

[15] Modicus lapis . . . . quem . . . . . casurum . . . . . . Anaxagoras prædixisset narratur . . . . colitur. Ego ipse vidi. *Plin.* Lib. II. cap. 58.

[16] Hic (*Anaxagoras*) probandus est, quia Materiæ Artificem adjunxit. *Plut.* de Placit. Lib. I.

[17] Nunc & Anaxagoræ scrutemur Homœomerian,
Quam Græci memorant, nec nostra dicere Lingua
Concedit nobis patrii sermonis egestas.
Sed tamen ipsam rem facile est exponere verbis:

cependant la juſtice qu'il mérite. Convenons qu'on ne doit faire aucune comparaiſon entre lui & ceux dont il fut l'Elève. Plutarque le loue [16] avec raiſon d'avoir admis une Intelligence divine, un premier principe, qui avoit donné l'arrangement & l'ordre à l'Univers. Son Syſtême en détail étoit même aſſez ſenſé ; & comme il raiſonnoit beaucoup plus juſte ſur l'Hipothèſe générale qu'Anaximandre & Anaximène, il développoit d'une maniére plus probable les effets & les reſſorts cachés de la Nature. Il prétendoit que les Elémens de l'Univers n'étoient que les parties les plus ſubtiles de chaque tout ; de ſorte que chaque Corps étoit formé des particules qui n'étoient uniquement propres qu'à ſa formation ; & il appelloit ces particules des *Homœoméries* [17]. Les os, ſélon lui, étoient formés de petits os : les inteſtins

Principium rerum quam dicit Homœomerian :
Oſſa videlicet è pauxilis, atque minutis
Oſſibus : Sic & de pauxillis atque minutis
Viſceribus viſcus gigni, ſanguenque creari.
Sanguinis inter ſe multis coëuntibu' guttis ;
Ex aurique putat micis conſiſtere poſſe
Aurum ; & de terris terram concreſcere parvis ;
Ignibus ex ignem, humorem ex humoribus eſſe ;

ſtins des Animaux étoient un aſſemblage d
petits inteſtins: le ſang devoit ſon exiſtenc
à la coagulation de ſes goutes: l'Or étoi
composé de parties d'or; la Terre, le Feu
l'Eau & tout ce qui eſt enfin dans la Na
ture, n'avoient point d'autres principes qu
leurs petites parties.

Lucrèce à réfuté d'une maniére victorieuſ
ces *homœoméries*. „C'eſt abuſer. *dit il*[18], d
„nom de Principes que de le donner à de
„choſes, qui ſont de même nature que cell
„qu'elles compoſent, & qui par cette raiſo
„ſont ſujettes à la diſſolution & à la deſtruc
tio

Cætera conſimili fingit ratione, putatque.
T. Lucret. de Rerum Natura, Lib. I. p, 78. Ve
830. & ſeq. Edit. Lugd.

18 Adde quod imbecilla nimis primordia fingit:
Si primordia ſunt, ſimili quæ prædita conſtant
Natura, atque ipſæ res ſunt; æqueque laborant,
Et pereunt: neque ab exitio res ulla refrenat.
Nam quid in oppreſſu valido durabit eorum.
Ut mortem effugiat, leti ſub dentibus ipſis?
Ignis, an Humor, an Aura? quid horum, Sa
an Os?
Nihil, ut opinor: ubi ex æquo res funditus om
Tam mortalis erit, quam quæ manifeſta videmus
Ex oculis noſtris aliqua vi victa perire.
Idem, ibid. p. 80. Verſ. 846. & ſeq.

„tion. Car lorsque le composé viendra à „être détruit, comment ces prétendus prin„cipes pourront ils se garantir, & se conserver, „sans recevoir aucun dommage? Il faudra „qu'ils soient absolument dissous & divisés, „puisque le Feu, l'Air, le Sang, les Os; „quelque déliés qu'on suppose ces corps, sont „manifestement aussi périssables que ceux „dont nous pouvons par le secours de nos „yeux appercevoir la destruction. [19] D'ail„leurs, peut-on nier que les Veines, le Sang, „les Os & les Nerfs ne soient composés de „parties étrangéres, puisque c'est par la nour-riture

19 Præterrea quoniam cibus auget corpus alitque:
Scire licet nobis venas, & sanguen, & ossa,
Et nervos alienigenis ex partibus esse:
Sive cibos omneis commisto corpore dicent
Esse, & habere in se nervorum corpora parva,
Ossaque, & omnino venas, partesque cruoris:
Fiet, uti cibus omnis & aridus, & liquor ipse,
Ex alienigenis rebus constare putetur,
Ossibus & nervis, venisque, & sanguine mixto,
Præterea quæcunque è terra corpora crescunt;
Si sunt in terris; terras constare necesse est
Ex alienigenis, quæ terris exoriuntur.
Idem, ibid. p. 82. Vers. 859. & seq.

„ritare que le corps augmente, grandit, & „grossit? Que si l'on dit, que dans les ali„mens qui se répandent dans le corps, il y „a de petits os, de petits nerfs, de petites „goutes de sang, il faudra allors soutenir que „dans la nouriture & le breuvage, qui ser„vent à l'augmentation des corps, il y a des „os, des nerfs, des veines & du sang; ce „qu'on ne sauroit avancer sans être forcé de „convenir que les corps ne sont pas toujours „composés de parties qui sont propres à el„les-seules. D'ailleurs, si tous les corps qui „sont produits de la terre sont faits de pe„tites parties de terre, il faut aussi que parmi „ces parties il y en ait d'étrangéres, puisque „la terre produit & sert à l'augmentation d'un „nombre d'étres différens. [20] Si l'on ob„jecte que le mélange des choses est tellement „caché, que ce qui semble n'être qu'une „seule chose, est souvent la mixtion de plu„sieurs

[20] Id quod Anaxagoras sibi sumit, ut omnibus omneis
Res putet immistas rebus latitare; sed illud
Apparere unum, cujus sunt pluria mista,
Et magis in promptu, primaque in fronte locata;
Quod tamen a vera longe ratione repulsum est;
Conveniebat enim fruges, quoque sæpe minutas,

„ſieurs, qui ſelon la forme & l'arrangement „d'un corps ſe montrent ſur ſa ſurface : je „ſoutiendrai que cela eſt abſolument impoſ-„ſible, parce qu'il faudroit que les grains de „bled étant broyés par la meule rendiſſent „des goutes de ſang, des nerfs, des os, ou „quelque autre choſe propre à la nourriture „deſtinée à l'augmentation du corps humain, „& que les cailloux frappés, par des coups „reciproques, les uns contre les autres, jet-„taſſent du ſang, les herbes & les eaux euſ-„ſent du lait, dont le goût fût ſemblable à „celui des Brebis, &c.

Quelque faux de ſoit le Syſtême d'Anaxagore, il a été cependant très-utile à beaucoup de Philoſophes modernes, qui en le réduiſant à un point plus raiſonnable, & en lui ôtant ce qu'il avoit d'outré & d'abſurde, s'en ſont ſervis pour établir une Hypothèſe qui paroit aſſez vraiſemblable. Le ſage Auteur de

Robore cum ſaxi franguntur, mittere ſignum
Sanguinis, aut aliquid, noſtra quo corpora aluntur,
Cum lapidi lapidem terimus, manare cruorem.
Conſimili ratione herbas quoque ſæpe decebat,
Et latices, dulces guttas, ſimilique ſapore
Mittere, lanigeræ quali ſunt ubera lactis, &c.
Idem, ubi ſupr. pag. 82. Verſ. 874. & ſeq.

de la Critique de la Philosophie convient tacitement que ce Philosophe a donné l'idée aux Modernes des Substances primordiales. „Ma derniére observation, *dit-il*[21], fait honneur à Anaxagore . . . . . elle suppose „quelque conformité entre son Systême des „*homœoméries* & celui des plus judicieux Philosophes de notre âge, qui sont persuadés „qu'il y a des Substances primordiales ré„pandues dans tous les Mixtes, lesquelles, „quoi qu'il arrive à ces Mixtes, gardent leur „figure déterminée, ainsi que des Elémens „inaltérables, & sont invincibles, à tous les „chocs, & à toutes les attaques du dehors. „Telles sont les particules salines, nitreuses, „gypseuses, métalliques, sulphureuses, arse„nicales, &c. qui entrent dans la composition „des Mixtes, & qui, malgré leurs différens „changemens, ne souffrent jamais aucune al„tération, reparoissent sous leurs formes ordinaires, & reprennent leurs premiéres qua„lités, soit par un effet naturel, soit par le „secours de l'Art qui met la Nature en „état d'agir.“

Voilà,

21 Histoire Critique de la Philos. Tom. II. pag. 36.

Voilà, *Monsieur*, le Systême d'Anaxagore éduit à un point beaucoup plus raisonnable. L'on peut cependant soutenir hardiment ue les Modernes qui l'y ont amené ne doient point être regardés comme inventeurs, ais comme réparateurs. Il reste encore ien des difficultés qu'ils ne resolvent point, u qu'ils résolvent presque aussi mal qu'Anaagore. Car n'en déplaise à ces Philosophes t au savant Mr. Deslandes: *Ces parties naurelles qui, malgré leurs différens changemens, e soufrent jamais d'altération, reparoissant us, leurs formes ordinaires & reprenant leurs remiéres qualités* révoltent d'abord l'ésprit. In en est étonné; & quant à moi, j'avoue ue je ne comprends point comment une hose est sujette à la dissolution, sans que ses arties puissent jamais se ressentir de cette issolution. *Ces parties si dures* m'ont out l'air des prétendus Atomes indivisibles; r c'est une chose un peu dure à digérer que i supposition de leur indivisibilité. D'ailurs, la cause de la nouvelle apparition de s parties sous *leurs formes ordinaires & revenant leurs mêmes qualités*, tient beauconp es *Vertus Occultes* d'Aristote. Ce n'est rien xpliquer que de dire, qu'une chose se fait ar *un effet naturel, ou par le secours de l'Art*

qui met la Nature en état d'agir. Cela n'éclaircit guère plus la difficulté dont il s'agit, que si quelquun interrogé sur les raisons & les causes qui ont produit un Phénomène extraordinaire, repondoit gravement: qu'il a été occasionné, ou par des effets naturels, ou par des effets surnaturels. Grand merci, pourroit - on lui dire, Mr. le Philosophe, de votre éclaircissement. Il est dans le goût de plusieurs que le divin Aristote a donnés, il y a plus de deux mille ans: il faut bien que j'aye la même docilité pour vous que les Gres eurent pour leur Concitoyen; il ne reste qu'à savoir si les hommes qui viendront quelques siècles après nous, croiront vous être beaucoup plus redevables, que ceux qui vivent aujourd'hui ne pensent l'être à Aristote d'avoir dit que l'Aiman attire le Fer, parce qu'il a dans soi une *vertu attractive*.

9. VIII.

PYTHAGORE.

Je viens à Pythagore, dont je vous ai dit, *Monsieur*, assez de mal dans mes derniéres Lettres. Il faut cependant convenir que, quoiqu'il fût un grand Fourbe, & qu'il mît tout

tout en œuvre pour paſſer pour un illuſtre Sorcier, il ne laiſſoit pas d'avoir du génie. Il avança beaucoup la Géométrie parmi les Grecs, & cette Science lui fut redevable de ſon accroiſſement. Il fut auſſi le premier, à ce que l'on dit, qui réduiſit la Muſique en Art. Comme il paſſoit auprès d'une Forge, frappé par la différence des ſons cauſés par les Marteaux qui tomboient ſur l'Enclume, il penſa *dit* „*l'Auteur de l'Hiſtoire Critique de* „*la Philoſophie* [22], qu'on pourroit donner „à l'*Ouïe* quelque ſecours qui aſſûràt ſes dé„ciſions, à peu près comme on en a donné „à la *Vûe* & au *Toucher*, deux *Sens* princi„paux, dont l'un ſe rectifie par l'uſage de „l'Equere & de la Règle, l'autre par celui de „la Balance & des meſures. Plein de cette „penſée, il entendit par hazard le bruit de „pluſieurs Marteaux, qui, tombant ſur une „Enclume, formoient un mêlange aſſorti de „ſons & rendoient des accords parfaits. Il „Il y diſtingua, l'Octave, la Quinte, la Quarte. „Un ſi heureux événement l'engagea d'entrer „dans la Forge, & il s'y aſſûra par beaucoup „de

[22] Hiſtoire Critique de la Philoſ. Tom. II. page 48. & 49.

„de répétitions faites à propos, que la diffé-
„rence de ces sons n'étoit fondée que sur les
„différentes pesanteurs des Marteaux, & qu'on
„ne devoit point tenir compte, ni de leurs
„figures, ni de la situation du fer qu'on bat-
„toit, ni de la diversité qui pouvoit se ren-
„contrer dans l'impétuosite du coup. Il exa-
„mina donc avec toute l'attention possible la
„pesanteur de ces Marteaux, & s'en retourna
„après chez lui. Là ayant planté un long
„bâton en forme de cheval & d'un angle de
„sa Chambre à l'autre, il y attacha quatre
„cordes de même longueur, de même grosseur
„& afin que son expérience fût plus exacte,
„il eut soin que ces cordes fussent tendues,
„ou tirées par des poids; il remarqua en-
„suite dans leurs accords les mêmes consonan-
„ces, qu'il avoit remarquées à la Forge. Car
„le ton de la premiére corde tendue par un
„poids de 12 livres, comparé au ton de la se-
„conde tendue par un poids de 6 livres, étoit
„dans le rapport de 2 à 1. qui est l'*Octave*. La
„plus voisine de celle-ci, tirée par un poids
„de 8 livres, rendoit un ton, qui étoit à
„celui de la premiére comme 3 sont à 2,
„ou 12 à 8; ce qui forme la *Quinte*. En-
„fin la quatrième corde, tirée par un poids
„de 9 livres, rendoit un ton, qui, comparé
à ce-

„à celui de la premiére, formoit la *Quarte*. „Tous ces rapports convainquirent Pythagore „à tel point, qu'il inventa un Instrument, sur „lequel il trouva moyen de rapporter la „même tension que les poids avoient pro-„duite dans les cordes; & comme il vit „avec plaisir que cette régle étoit toujours sû-„re, il l'appliqua dans la suite à plusieurs „autres Instrumens."

Il est facheux pour la gloire de Pythagore, qu'il y ait quelque chose qui s'oppose à ces louanges qu'on lui donne, comme au premier inventeur de l'art où l'on a réduit la Musique. La même Antiquité qui a bien voulu nous instruire de l'avanture de la Forge & des Marteaux attachés aux cordes, &c. nous parle de la *Lyre* d'Orphée & des talens de ce fameux Musicien. Or je demande, si l'on ignoroit avant Pythagore l'art de tendre des cordes de maniére que le son de l'une répondit à l'*Octave* de l'autre, que la *Quinte* & la *Tierce* se trouvassent dans d'autres accords; comment jouoit-on de la Lyre, & comment accordoit-on cet instrument? Se contentoit-on de tourner les chevilles au hazard, & de tendre les cordes de même? Si cela étoit, comment le Musicien pouvoit-il savoir les sons qu'il alloit tirer de son Instrument?

Or

Orphée & tous les Mus... ava... ythagore ne devoient pas jouer la Lyre plus délicatement & plus savam...ent qu'un Polisson qui, trouvant un Vi...n desaccordé, racle dessus tant qu'il peut ...ec l'archet.

Si l'on offroit ...ourd'hui un Instrument aux plus grands Musiciens, qui ne fût point d'accord, il leur seroit presque impossible de pouvoir jouer une Pièce, quelque facile qu'elle fût. Je conviens pourtant qu'après avoir examiné attentivement les différens sons que rendroient les cordes dérangées, ils supléeroient à cet inconvenient & forgeroient dans leur imagination une espèce d'accord & d'arrangement particulier, au lieu qu'ils trouveroient l'*Octave* ou la *Tierce* sur une certaine corde, si l'Instrument étoit monté comme il faut. Ils y chercheroient la *Quinte*; ou la *Quarte*; mais vous sentez, *Monsieur*, qu'il faut être bien parfait Musicien pour pouvoir faire une pareille chose. On doit donc convenir, qu'il étoit impossible que des Joueurs d'Instrumens, avant Pythagore, pussent se servir d'une Lyre qui n'étoit point d'accord. On doit encore avouer, qu'ils ne pouvoient jouer plus agréablement sur une Lyre desaccordée, qu'un homme qui remue les doigts sur le manche d'un Violon, sans

faux fur qu'il fait, & qui traîne l'archet dessus avec l'autre main. On assûre cependant, qu' Orphée & les anciens Musiciens enchantoient tous ceux qui les entendoient. Ils devoient donc savoir accorder leurs Instrumens à certains tons justes & déterminés. Or ces tons ne pouvant être que l'*Octave*, la *Quinte*, la *Tierce*, la *Seconde*, & n'y en ayant point d'autres dans la Musique, il s'ensuit qu'ils étoient connus avant Pythagore.

Voilà toute l'Histoire de la Forge & des Marteaux pour le moins trés-incertaine : mais ce qui la rend encore moins croyable, c'est ce qu'on raconte des merveilles qu'opéroit la Musique avant Pythagore ; du tems de ce Philosophe elle inspiroit aux hommes toutes les différentes passions, en les rendant tristes, gais, furieux, mélancoliques, selon que les Musiciens jouoient des airs sombres, sérieux, badins, animés ou lugubres. On ne vient pas à bout de produire de tels miracles en raclant sur des Instrumens désaccordés ; je le répéte encore, la vénerable antiquité nous a transmis des Fables, de quelque façon qu'on prenne les choses. Car, si l'on regarde Pythagore comme le premier inventeur de la connoissance & de la distinction des sons, il faut

faut abſolument que toutes les Hiſtoires qu'on raconte des premiers Muſiciens ſoient des Fables, & voilà la reſpectable l'Antiquité convaincue de menſonge. Si au contraire elles ſont véritables, l'Hiſtoire de Pythagore doit être miſe au nombre des Contes; & voilà encore l'Antiquité coupable du crime de faux. Avouons, *Monſieur*, qu'on nous a tranſmis bien des faits incertains & que la Vérité a éte ſouvent bien altérée avant que de venir juſqu'à nous.

Quelque partiſan de Pythagore ſera peut-être faché que je faſſe ces réfléxions, au détriment & au rabais de la réputation de ce Philoſophe; mais, en vérité, il ne mérite guère qu'on ait des ménagemens pour ſa mémoire, puisqu'il en a eu ſi peu pour les hommes, & qu'il les à mépriſés jusqu'au point de les croire capables de recevoir, comme des vérités évidentes, les folies les plus ridicules & les plus abſurdes, parmi lesquelles je place (malgre les beaux raiſonnemens de certains Modernes) le ſentiment qu'il avoit ſur les Nombres, qu'il regardoit comme les Principes de tous les Etres. Je ne crois pas qu'on puiſſe rien inventer de plus fou, que de ſuppoſer de ſimples rapports, pour Créateurs & Fabricateurs des

corps & des Subſtances corporelles. Car les nombres n'ont d'eux-mêmes aucune réalité: ils ne roulent que ſur des rapports, des additions, des retranchemens, des combinaiſons. &c.; y a-t-il en tout cela de quoi former de la matiére? Les nombres, en tant que nombres, ont-ils les trois dimenſions abſolument néceſſaires à l'eſſence du corps? „Qu'on les éleve, *dit un habile Cri*„*tique*[23], à telle puiſſance qu'on voudra, „qu'on en tire les racines quarrées ou cu„biques, qu'on les réduiſe en fraction ou en „*infiniteſimales*, qu'on en forme même des „*ſeries*, ou des ſuites, ſoit déterminées ſoit „arbitraires, dont tous les termes iront en „croiſſant, ou en diminuant; que trouve„ra-t-on après tout? Des nombres rangés, „il eſt vrai, des maniéres différentes & va„riées à l'infini; mais on ne trouvera rien „de plus."

Lorſque j'examine, *Monſieur*, les deux principaux Syſtêmes de Pythagore, celui de la Métempſychoſe & celui des Nombres, je ne ſai quel eſt celui que je dois regarder comme le plus extravagant. Après y avoir

23 Hiſtoire Critique de la Philoſoph. Tom II. page 68.

y avoir pensé quelque tems, ... e réfous à dire qu'ils le sont tous les deux à un tel point, qu'il est impossible de pouvoir se déterminer sur le différent degré de leur absurdité. Mais en voilà assez sur Pythagore, venons à Héraclite.

§. VIII.

HERACLITE.

Ce Philosophe prétendoit que le feu étoit le principe de toutes les choses naturelles; il croyoit que le Monde étoit fini, & que le même Feu, auquel il devoit son origine, causeroit un jour sa ruïne. „N'est-ce pas une „folie, *dit Lucrèce* [24], que d'outrager la „Nature jusqu'à la croire une production du „Feu? Héraclite par son opinion insensée „com-

24 Dicere porro Ignem res omneis esse, neque ullam
Rem veram in numero rerum constare, nisi Ignem
Quod facit hic idem: perdelirum esse videtur.
Nam contra sensus ab sensibus ipse repugnat:
Et labefactat eos, unde omnia credita pendent:
Unde hic cognitus est ipsi, quem nominat Ignem.
Credit enim sensus ignem cognoscere vere:
Cætera non credit, nihilo quæ clara minus sunt:
Quod mihi cum vanum, tum delirum esse videtur.

„combat les Sens-mêmes, & détruit les seu„les choses par lesquelles non puissions avoir „de véritables certitudes. N'est ce pas par „les Sens que le Feu, qu'il appelle le Prin„cipe de tous les Etres, a fait sur lui quel„qu'impression, & qu'il a été sensible à sa „chaleur? Comment peut-il donc, quand il „est convaincu du pouvoir des Sens pour la „connoissance du Feu, nier par un fol or„gueil des choses qui sont aussi évidentes? „Peut-on trouver une règle plus certaine que „les Sens pour décider du vrai & du faux? „Qui ne seroit pas indigné d'une opinion „qui préfére le Feu, pour construire tous les „Etres aux autres choses de la Nature?„

En vérite; *Monsieur*, je suis charmé de la maniere vive & éloquente avec laquelle Lucrèce démontre le faux du Systême du lugubre

Quo referemus enim? quid nobis certius ipsis
Sensibus esse potest, quî vera, ac falsa notemus?
Præterea quare quisquam magis omnia tollat,
Et velit ardoris naturam liquere solam;
Quam neget esse Ignis, summam tamen esse relinquat?
Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.

T. Lucret. de Rerum Natura, Lib. I. p. *66*. Vers. 690. & seqq.

bre Héraclite. En effet, ne faut-il pas a fait banqueroute à Raison, pour ém des premiers Princi s qui ne peuvent sans d'autres Principes antérieurs? Que fin, le Feu n'est que ir le moyen d'un corps qui l'a précédé, & n'a d'existence par le moyen de ce même corps.

Lucrèce n'a pas seulement condamné Systême d'Héraclite; il a encore fait portrait peu flateur de ce Philosophe. „C „qui prétendent, *dit-il*[25], que le Feu „la premiére cause des Etres, sont dans l „reur; Héraclite est le Chef de ces gens „Il n'eut d'autre mérite que l'obscurité

[25] Quapropter, qui materiam rerum esse putarunt
Ignem, atque ex igni summam consistere solo:
Magnopere a vera lapsi ratione videntur:
Heraclitus init quorum dux prælia primus,
Clarus ob obscuram linguam magis inter inanes
Quamde graveis inter Grajos, qui vera requirunt
Omnia enim stolidi magis admirantur, amantque,
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt;
Veraque constituunt quæ belle tangere possunt
Aures, & lepido quæ sunt fucata sonore.
Nam cur tam variæ res possent esse, requiro,
Ex vero si sunt Igni, puroque creatæ.
Nil prodesset enim calidum denserier ignem,
Nec rarefieri, si parteis ignis eandem

„ses discours & de ses expressions. Aussi „fut - il méprisé par tous les plus illustres „Grecs, & il n'eut pour lui que quelques-„uns de ces faux Savans, qui, peu touchés „de la Vérité, ne cherchent que des phrases „& des expressions figurées qui les éblouis-„sent, & n'approuvent que ce qu'on leur dit „d'une façon brillante, & qui flatte leurs oreil „les. Je voudrois bien que les partisans „d'Heraclite voulussent m'apprendre, com-„ment il est possible que tant d'Etres & de „Substances différentes soient produites par „le Feu. Ils ne pourroient dire que c'est „par sa condensation, ou par sa raréfaction, les

Naturam quam totus habet super ignis, haberent.
Acrior ardor enim conductis partibus esset;
Languidior porro disjectis, disque supatis.
Amplius hoc fieri nihil est, quod posse rearis
Talibus in caussis: nedum variantia rerum
Tanta queat densis, rarisque ex ignibus esse
Atque hi si faciant admistum rebus inane:
Denseri poterunt ignes rarique relinqui:
Sed quia multa sibi cernunt contraria, mussant
Et fugitant in rebus inane relinquere purum;
Ardua dum metuunt, amittunt vera viaï
Nec rursum cernunt exempto rebus inani
Omnia denseri, fierique ex omnibus unum.
Idem, Lib. I. p. 60. Vers. 657, & seqq.

„les parties du Feu étant ... la même na
„que le feu. Et quoique son ardeur
„plus violente par l'union de ses parties,
„qu'elle ait moins d'ardeur lorsqu'elles
„plus divisées, il est cependant impossi
„qu'il ait d'autre action que celle de se
„denser, ou de se raréfier, & cela ne sau
„produire qu'une violence un peu plus
„moins forte; mais il seroit toujours
„possible qu'il pût être l'auteur de la var
„& de la diversité des corps par la man
„dont ses parties seroient plus ou mo
„serrées & plus ou moins rares."

Si un Journaliste peignoit aujourd'hui
Auteur moderne des mêmes couleurs,
Lucrece en a employées au portrait d'H
clite, je ne pense pas qu'il fût remercié
la personne qu'il auroit critiquée de la so
Il falloit que les Ecrits d'Héraclite fus
bien obscurs & bien inintelligibles, puis
Lucrèce qui a gardé une grande modéra
en critiquant les autres Philosophes, s'est
porté jusqu'à injurier celui là.

Si le caractère lugubre d'Héraclite
m'imprimoit un certain respect, je se
tenté de me joindre à Lucrèce, & de lui
aussi quelque injure pour avoir soutenu
opinion cent fois plus extraordinaire, &

fois plus [illegible]ule, que celle qui a si fort irrité le Poëte Latin. Ce Philosophe Grec prétendoit que l'Ame étoit un feu[26] ardent, qui, selon son dégré de chaleur, rendoit les hommes plus ou moins ingénieux, plus ou moins sages, plus ou moins vertueux. Les Ames des Philosophes devoient être aussi ardentes que la flâme d'une Forge à trois Soufflets, & celles des Ignorans ressembloient à ces feux de paille, qui peuvent à peine agir sur les corps. Selon ce Systême, la Science, la Prudence, & toutes les Vertus, dépendoient d'un certain degré de chaleur, comme les Alchimistes prétendent qu'en dépend l'opération parfaite de la Pierre Philosophale.

Héraclite étoit si grand partisan du Feu, que peu s'en fallut qu'il ne haït autant l'Eau, que ce fameux *Yvrogne* qui se faisoit faire la barbe avec du Vin de Champagne. Il assûroit qu'il n'y avoit point de sort plus triste que celui de se noyer, parce que l'Ame s'éteignoit dans l'Eau, & qu'elle y étoit totalement détruitre. Ne voilà-t-il pas un beau raison-

26 Igneus est ollis vigor, & cœlestis origo. *Virgil. Æneid, Lib. VI.*

raiſonnement! Et comment ſe peut-il faire que l'Eau détruiſe la nature de l'Ame, ſi l'Eau même eſt de la même nature qu'elle? Tous les Etres, ſelon Héraclite, étoient produits par le Feu; l'Eau par conſéquent & les Ames des hommes avoient été formées par les mêmes Principes. D'où venoit donc cette antipatie qui ſe trouvoit entre elles? une Ame qui tomboit dans une Riviére n'auroit pas du s'éteindre plutôt qu'une qui traverſoit les airs, puiſque tous les Eléments venoient d'une même ſource, & que leur nature découloit également du Feu, ſeul & unique Principe de toutes choſes.

La ſeule reſſourcce qu'il reſte pour excuſer les pitoyables raiſonnemens d'Héraclite, c'eſt de dire, comme fait Cicéron[27], qu'il eſt difficile de comprendre quel a été ſon véritable ſentiment; parce que, quoiqu'il ait beaucoup écrit, & d'un ſtile très-élevé, il ſemble cependant que ſon but ait été qu'on ne l'entendit point. [28] En recevant cette excuſe pour bonne & valable, il reſte encore à juſtifier

[27] *Cicer.* De finib. Bon. & Mal. Lib. II.

[28] Quæ cum magna modis multis miranda videtur
Gentibus humanis Regio viſendaque fertur,

ftifier Héraclite de fa façon d'écrire. A quoi bon publier des Ouvrages que l'on ne veut point qu'on entende! un Livre écrit dans ce goût n'eft pas plus utile qu'un Volume qu'on imprimeroit en arrangeant les lettres fans deffein & au hazard.

Héraclite peut être regardé comme le Patriarche des Chimiftes. Comme eux, il a eu un refpect infini pour le Feu; comme eux, il a écrit pour n'être pas entendu; & comme eux, il eft mort fur le fumier, d'une mort à la vérité un peu plus tragique, que celle des Chercheurs de Pierre Philofophale. Car ce Philofophe, pour guérir l'hydropifie, dont il étoit attaqué s'étant couvert de fiente de Bœuf, fut devoré par des Chiens, qui fe jettérent fur lui pendant qu'il dormoit.

§. IX.

EMPEDOCLE.

Lucrèce parle d'une maniére auffi honorable d'Empedocle, que méprifante d'Héraclite. Il dit [28] que „ quoique la Sicile foit admi-

Rebus opima bonis, multa munita virûm vi:
Nil tamen hoc habuiffe viro præclarius in fe,
Nec fanctum magis, & mirum, carumque videtur.

„admirée de toutes les Nations, & qu'elle „jouisse abondamment de tous les biens que „la Nature lui prodigue, elle préfére cependant à tous ces avantages l'honneur qu'elle „a reçu par la naissance d'Empedocle, & n'a „rien qui lui soit plus précieux que sa Mé„moire."

Que sont devenus, *Monsieur*, ces tems heureux; où des Nations entiéres se glorifioient davantage d'avoir produit un grand Philosophe, que de posséder les plus riches Tresors? Aujourd'hui quel cas fait-on en *Europe*, d'un homme qui par ses rares talens illustre sa Patrie? on le considére un peu plus qu'un Danseur de corde, ou qu'un Joueur de Gobelets; mais beaucoup moins que le Portier d'un Financier. Ce qu'il y a de certain, c'est que le dernier domestique d'un Sous-Fermier est plus assûré de ne pas manquer de pain, que bien des Savans, dont Car-

Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur, & exponunt præclara reperta:
Ut vix humana videatur stirpe creatus.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. I. p. 68. Vers. 726. & seqq.

※ Par le terme d'éxil j'entends une persecution sourde qui degouta ce grand homme de sa patrie & le força d'aller vivre en Hollande & mourir en Suede.

les Ouvrages sont dignes de passer à la postérité la plus reculée. Quelle honte n'est-ce pas pour notre Siécle que d'habiles Physiciens, que des Poëtes illustres, ayent éte à la veille de mourir de faim!

Il est encore une Isle, où l'on pense d'une maniére aussi noble qu'on faisoit autrefois en Sicile; l'Angleterre respecte, honore, protége les Sciences. Hé quoi, n'est-il donc permis qu'aux Habitans des Isles de penser sagement; & ceux qui vivent dans le Continent sont-ils privés de cet avantage? Par quelle grace du Ciel les Anglois sont-ils assez heureux pour rendre justice au mérite de Newton, tandis que les François[29] exilent Descartes, & l'obligent de chercher un Azyle chez les Nations Etrangéres?

Revenons, *Monsieur*, au Systême d'Empedocle. Lui & ses Disciples admettoient[30] le mouvement dans le *Plein*, & bannissoient le

30 Primum quò motus exempto rebus inani,
Constituunt, & res molles rarasque relinquunt,
Aëra, Solem, Ignem, Terras, Animalia, Fruges:
Nec tamen admiscent in eorum corpus inane:
Deinde quod omnino finem non esse secandis
Corporibus faciunt: neque pausam stare fragori:
Nec prorsum in rebus minimum consistere quidquam:



le *Vuide*. Ils disoient que les corps mous & fluides se prêtoient les uns aux autres. Ils soutenoient que la Matiére étoit divisible à l'infini, & qu'il n'y avoit point de bornes dans l'affection des corps. Voilà, *Monsieur*, tous les Principes généraux du Cartésianisme: le

Cum videamus id extremum cujusque cacumen
Esse, quod ad sensus nostros minimum esse videtur:
Conjicere ut possis ex hoc quæ cernere non quis
Extremum quod habent minimum consistere rebus.
Idem, ibid. p. 70. Vers. 742. & seqq.

31 PROPOSITIO IV.

Nullæ dantur Atomi.

DEMONSTRATIO.

Atomi sunt partes Materiæ indivisibiles ex sua natura (per Def. 3.) sed cum natura materiæ consistat in extensione (per Prop. 2. hujus), quæ natura sua, quantumvis parva, est divisibilis (per Ax. 9. & Def. 7.); Ergo pars Materiæ, quantumvis parva, natura sua est divisibilis, h. e. nullæ dantur Atomi, sive partes Materiæ natura sua indivisibiles q. e. d. *Renat. Descartes* Princip. Philos. Part. I. & IIᵉ more Geometrico demonstrata per Bened. *Spinos.* Part. II. pag. 50.

31 PROPOSITIO II.

Corporis sive Materiæ natura in sola extensione consistit.

DEMONSTRATIO.

Natura corporis non tollitur ex sublatione sensilium

le mouvement qui se fait dans le Plein par la fléxibilité & la souplesse des corps, qui se prêtent mutuellement les uns aux autres: les atomes detruits &[31] *invisibles à l'infini*; & le *vuide*[32] rempli *par une étendue corporelle.*

Les

qualitatum (per Propos. 1. hujus); ergo neque constituunt ipsius essentiam (per Ax. 2. (Nihil ergo remanet præter extensionem; & ejus affectiones (per Ax. 7.): quare, si tollatur extensio, nihil remanebit, quod ad naturam corporis pertineat, sed prorsus tolletur. ergo (per Ax. 2.) in sola extensione corporis natura consistit. q. e. d.

COROLLARIUM.

Spatium & corpus in re non differunt.

DEMONSTRATIO.

Corpus & extensio in re non differunt (per præced.) Spatium etiam & extensio in re non differunt (per Defin. 6.); ergo (per Axiom. 15.) spatium & corpus in re non differunt. q. e. d.

PROPOSITIO III.

Repugnat, ut detur vacuum.

DEMONSTRATIO.

Per vacuum intelligitur extensio sine substantia corporea (per Def. 5.). hoc est (per Propos. 2. hujus), corpus sine corpore, quod est absurdum. *Idem*, ibid. pag. 47. & 48.



Les Péripatéticiens & quelques autres Philosophes soutiennent aussi les mêmes opinions. Il me suffit de vous faire remarquer quant à présent leur ancienneté. Je vous prie donc de vous souvenir que nous avons déja vu l'invention des Cadrans Solaires, celle des Cartes Géographiques, celle de la Musique réduite en art, & les Hypothèses, (sur les principes généraux) de plusieurs Philosophes modernes. Plus nous avancerons, & plus nous nous appercevrons que les Anciens ont eu connoissance de plusieurs choses, dont les Savans de ces derniers tems auroient fort souhaité de s'attribuer entiérement l'invention, quoiqu'ils n'ayent que la gloire d'avoir perfectionné ce qu'on avoit déja fort ébauché.

Empedocle avoit autant de vanité que de génie. Il se fourra dans la cervelle de passer pour un Dieu; son imagination frappée de l'espérance & de la flateuse vanité d'être regardé comme une nouvelle Divinité, lui fit faire une action plus folle, que toutes celles qu'ont faites plusieurs pieux Insensés, pour

33 . . . . Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles; ardentem frigidus Ætnam

pour obtenir une place dans le Calendrier des Saints. Ce Philoſophe réſolut de ſe jetter dans un des Goufres du Mont Etna. Il crut qu'en diſparoiſſant pour toujours, lorſqu'on ne le verroit plus ſur la Terre, on concluroit ſans doute delà qu'il devoit être dans les Cieux. Sur cette belle & ſage ſuppoſition il exécuta ſon deſſein, & ſe précipita dans un Gouffre: mais, malheureuſement pour lui, ſoit qu'il eût oublié un de ſes ſouliers d'airain, ſoit que la flâme l'eût rejetté, ce ſoulier 30. trouvé ſur le bord du précipice décela la folie d'Empedocle, & ſa réputation fut très endommagée par le genre de ſa mort. Sans cette maudite pantoufle, le Philoſophe Grec eût été regardé par ſes Concitoyens comme un Dieu; car de tout tems les hommes ont été aſſez crédules, & il ne falloit guère plus de myſtère & de façon pour placer autrefois quelqu'un au rang des Dieux, qu'il en faut aujourd'hui pour être mis au rang des Saints.

La chauſſure d'Empedocle lui fut auſſi funeſte qu'une Sandale le fut à un Cordelier, qui

Inſiluit . . . .
Q. Horat. Flac. de Art. Poët. V, 464. & ſeq.

qui s'étoit inttoduit, pendant l'abſence du, mari dans la maiſon d'une jeune & très-jolie femme. Un Moine Franciſcain, dans un tête à tête, ne s'amuſe pas à conter des fleurettes: il étoit occupé à quelque choſe de beaucoup plus eſſentiel, lorsqu'il entendit venir le Maître de la Vigne à laquelle il travailloit: à peine eut-il le tems de ſe jetter ſous le lit; mais en montant deſſus il avoit laiſſé par terre deux ſandales qui frappérent la vûe du mari. Qu'eſt-ce que ceci, dit-il à ſa femme? la chauſſure d'un Cordelier! voyons un peu d'où viennent ces ſandales. Le Moine fut bien-tôt découvert. Combien n'y à-t-il pas de Galants à qui une Epée, une Canne, un Chapeau, &c. ont preſque été auſſi funeſtes qu'une pantoufle à Empedocle?

§. X.

34 Ipſa illa eſſentia quam interrogationum reſponſionumque vi definimus, quod revera exiſtat utrum æqualiter ſemper eodem modo habet an alias aliter: ipſum nimirum æquale, ipſum pulchrum, ipſum ſingulum (id eſt id quod revera exiſtit) numquamne ullam mutationem ſuſcipit? aut certe ipſorum unum quodque, quod nimirum eſt uniforme, illud quod revera exiſtit, ipſum per ſe ipſum ſimiliter eodem modo habet, & nunquam usquam ullo modo ullam alterationem ſuſcipit? eodem inquit Cebes, modo & ſimiliter habere neceſſe

§. X.

PLATON.

Vous avez vu, *Monsieur*, dans les Lettres que j'ai déja eu l'honneur de vous écrire, que Platon avoit établi deux sortes d'Etres [34]; celui qui a toujours existé, & celui qui a eu un commencement. Le premier de ces Etres, qui étoit le Dieu [35] Suprême, ne pouvoit être sensible qu'à l'Esprit & connu par la Raison; le second qui change toujours, qui nait, qui meurt, qui passe, qui coule continuellement, étoit du ressort des Sens. Ce Philosophe croyoit qu'après que Dieu eut donné au Monde la forme qu'il a aujourd'hui, il avoit créé les principaux Etres, dont il est peuplé. Il prétendoit encore que ces Etres, comme les Dieux, les ge-

est. *Plat. in Phæd. Oper.* Tom. I. pag. 78. Edit. in folio. Je me sers de la traduction de Serranus.

35 Principia mea quidem sententia hæc ponenda & distinguenda sunt, quid est quod semper sit, neque ullum habet ortum, & quod gignatur nec unquam sit, quorum alterum intelligentia, & ratione comprehenditur, & unum semper atque idem est: alterum vero opinione cum sensu quodam rationis experte opinabile & gignitur & interit, nec unquam esse vere potest. *Idem*, ibid. in Timæo op. Tom. III. pag. 28.

genies ou les Demons, les ames humaines &c. ſeroient tous éternels, qu'ils ne retourneroient jamais dans le premier état, dont ils avoient été tirés, & que telle étoit la volonte de Dieu. „Ma puiſſance, *fait-il dire à la „Divinité qui parle aux Etres qu'elle vient de „créer*, peut plus pour votre conſervation, „que votre foible nature pour votre deſtruc-„tion; je vous garantirai éternellement de „la mort & de la deſtruction [36].

Il n'eſt pas étonnant que Dieu, ſelon le Syſtème des Platoniciens, aſſurât au Monde une éternité future, puiſque ce Monde étoit Dieu lui même, & formé, ainſi que le diſoit Platon, *d'une Subſtance que Dieu pouſſa hors de ſon Sein.* Or eût-il convenu que Dieu eût laiſſé périr ſon fils, & qu'après avoir eu tant de peine à lui donner ſa forme

[36] Hæc vos qui Deorum ſatu orti eſtis, attendite: quorum operum ego parens effector ſum, quæ per me facta ſunt indiſolubilia, quantum quidem voluero. Quamquam omne colligatum ſolvi poteſt: ſed haud quaquam boni eſt, ratione vinctum velle diſſolvere, idcirco, quoniam orti eſtis, immortales quidem eſſe & indiſſolubiles non poteſtis: neutiquam tamen diſſolvemini neque vos ulla mortis fata periment, nec fraus valentior quam conſilium meum quod majus eſt vinculum ad

forme & son arrangement, il eût consenti à le voir détruire dans la suite des tems.

Je ne m'arrêterai pas davantage à l'opinion de Platon sur la formation de l'Univers; ce que je vous ai dit, dans mes Lettres précédentes, des sentimens de ce Philosophe sur la nature de Dieu, & sur celle des Ames, doit suffire pour votre éclaircissement. Je passe à ses connoissances particuliéres dans la Physique, & je ne crains pas que vous me traitiez de témeraire en vous disant d'avance, que si Platon fut de tous les Anciens le meilleur Métaphysicien, & le plus grand Moraliste, il fût aussi le plus mauvais Physicien. Toutes les explications qu'il donne des Phénomènes de la Nature ne sont fondées que sur la facilité [37], que les Elémens ont de se mêler l'un dans l'autre. Ce Philosophe n'apporte

perpetuitatem vestram quam illa quibus, quum gignebamini, estis colligati. *Id. ib. pag.* 41.

37 Itaque cum ipsa (elementa) cum se ipsis atque inter se alia aliis commiscerentur, varietate sunt ipsa infinita: quæ tamen ab illis intelligenda percipiendaque est, qui uti decet & consentaneum est in natura cognitione versantur. *Plat. in Timæo.* Oper. Tom. III. pag 97. Edit. in folio.

porte aucune raiſon pour appuyer ce prétendu mêlange, il ne l'autoriſe par aucune expérience;& tous ſes principes ſur la Phyſique n'ont d'autre fondement que ceux qu'il a plu à ſon imagination de leur établir. Il faut pourtant avouer, que Platon a été le premier Philoſophe, ſi nous devons en croire Diogène-Laerce [38], qui ait enſeigné qu'il y avoit des Antipodes. Ainſi on doit le regarder comme l'Auteur d'une découverte, dont les Modernes ont éclairci la vérité, & quoiqu'on n'ait été aux Antipodes que dans ces derniers Siècles, on ne peut pas dire que les Anciens n'en avoient aucune connoiſſance.

L'Anatomie n'étoit guère connue de Platon: il croyoit que les veines étoient le ſiège & le véhicule des Senſations: & il ignoroit une choſe ſue aujourd'hui des plus novices Anatomiſtes: que ce ſont les nerfs & les filets nerveux à qui l'on doit attribuer cet avantage.

§. XI.

38 *Diog. Laert.* Lib. III. pag. 75.

39 C'eſt ce qu'on peut voir dans tous les endroits de ſes ouvrages, où il parle de la ſtructure

§. XI.

ARISTOTE.

Ariſtote fut bien meilleur Phyſicien que ſon Maitre: il fit un Corps complet de Phyſique, dans lequel il parla amplement des Principes des corps, du Mouvement, du Ciel, des Planetes, des Météores, des Couleurs, des Sons, &c. Ses VIII. Livres des Principes Naturels doivent être regardés comme un ramas de pluſieurs obſervations, & un aſſemblage de diſſertations ſur pluſieurs ſujets différens, plutôt que comme un Ouvrage arrangé ſur les mêmes vûes, & tendant à la même fin. Ces VIII Livres traitent de l'extenſion des corps; ce qui fait, ſelon Ariſtote, le principal & premier objet de la Phyſique. Ils ſont écrits d'une maniére obſcure, quelquefois incompréhenſible, chargés de diviſions, de ſubdiviſions, & de définitions, qui ne ſervent qu'à les rendre plus embrouillés & moins utiles.

Le

du Corps humain; & ſurtout dans le Dialogue de Timée.

Le Caractère orgueilleux d'Aristote se découvre dès le commencement de cet Ouvrage. [40] Il insulte tous les Philosophes qui l'ont précédé, & leur reproche d'avoir admis ou trop ou trop peu de principes: quant à lui il en établit trois, la Matiére, la Forme, & la Privation. Il prétend que la Matiére est éternelle, qu'elle a existé & qu'elle existera toujours: elle est le sujet général sur lequel la Nature travaille [41], elle produit & engendre tous les Etres, aidée & secondée par la Forme, qui constitue le corps & détermine, pour ainsi dire, la vertu opérante de la Matiére.

Il faut en suivant, cette opinion, admettre autant de formes naturelles, naissantes & mourantes tour à tour, qu'il y a de différens corps primitifs élémentaires.

Quant à la Privation, troisième Principe d'Aristote, de quelque manière qu'on s'y prenne

[40] Atque ea, ex quibus demonstrant, solvere non est difficile. Utrique enim sophistice ratiocinantur tam Melissus quam Parmenides. Et enim falsa sumunt neque concludunt: sed magis importuna est ratio Melissi, nec habet ullam dubitationem; verum uno absurdo dato caetera sequuntur . . . . sed & adversus Parmenidem idem est rationum modus . . . . falsa

prenne, pour vouloir le défendre, il faut absolument avouer, (lorsqu'on ne veut point soutenir aveuglément une erreur, parcequ'elle vient d'un Philosophe que l'on respecte), qu'il est ou ridicule, ou inutile. Si Aristote, comme le veulent plusieurs Savans, a établi la Privation pour une maniére de forme, & par conséquent pour une Substance, il mérite justement le reproche, que lui a fait Montagne, de mettre le Néant parmi les Principes des choses. Car qu'est-ce que la Privation? qu'un *Rien*, un *non être*, enfin le *Néant*. Et si Aristote ne regardoit ce Principe que comme une suite necessaire des autres; il étoit inutile, ainsi que le remarque très àpropos le Pere Mallebranche, de se donner tant de peine pour expliquer une chose connue des génies les plus bornés. Qui est-ce qui ignore que, pour qu'une chose acquiére une nouvelle forme, il

sumit quatenus accepit ens simpliciter dici, cum dicatur multis modis. *Arist. Phisic.* Lib. I. cap. IV.

4[1] *La matiére selon Aristote est purement le sujet passif.* Formæ autem atque fines habitus quidam sunt, et materies ut materies passiva est. *Arist.* de gener. & corup Lib. I. Cap. VIII.

il faut qu'elle ne l'ait pas eue auparavant c'eſt-à-dire, qu'elle en ait eu *la privation.*

Un des défauts principaux de la Phyſique d'Ariſtote, ce n'eſt pas qu'elle contienne des opinions fauſſes, mais c'eſt qu'elle n'apprend preſque rien de nouveau: je dis presque car il y a certaines choſes qu'Ariſtote a parfaitement développées, qui avant lui étoient très-obſcures & même inconnues. Je trouve que le Pere Mallebranche a donné dans un excès condamnable, lorsqu'il a dit, ſans reſtriction, qu'Ariſtote [42] ne donne que des raiſons de Logigue, & qu'il n'explique les effets de la Nature „que par les notions con„fuſes des Sens, principalement lorsqu'il dé„cide hardiment ſur des queſtions qu'on ne „voit

[42] Mallebranche, Rech. de la Vérité, Liv. III. pag 180. Edit. in 4. d'Amſterdam.

[43] L'Origine ancienne de la Phyſique Nouvelle, &c. par le P. Regnault de la Comp. de Jéſus. Tom. I. pag. 53 Edit. de Hollande.

[44] Plaçons ici l'Eloge que Pline le Naturaliſte fait de l'hiſtoire des Animaux par Ariſtote. Ariſtoteles diverſa tradit, vir quem in iis magna ſequuturus ex parte, præfandum reor. Alexandro magno rege inflammato cupidine animalium naturas noſcendi delegataque hac

„voit pas qu'il ſoit jamais poſſible aux hom„mes de pouvoir réſoudre."

Je conviens qu'il y a pluſieurs choſes qu'Ariſtote éclaircit très-peu, d'autres qu'il obſcurcit & qu'il embrouille; mais il faut auſſi avouer qu'il approfondit pluſieurs queſtions en grand Maître. Il a même fait des recherches très-utiles & très-curieuſes. Un Auteur moderne a dit avec raiſon [43], „Que „l'Hiſtoire des Animaux de ce Philoſophe „paroît un Ouvrage qui caractériſe le Maî„tre d'Alexandre le Grand, & qu'il falloit un „Prince comme Aléxandre, qui fit les dépen„ſes néceſſaires pour tant d'obſervations, & „un Génie comme Ariſtote pour en faire „uſage [44]."

Un

commentatione Ariſtoteli, ſummo in omni doctrina viro, aliquot millia hominum in totius Aſiæ Græciæque tractu parere juſſa: omnium quos venatus, aucupio, piſcatus alebant. Quibus vivaria, armenta, alvearia, piſcinæ, aviaria, in cura erant: ne quid usquam gentium ignoraretur ab eo: quos perttactando quinquaginta ferme volumina illa præclara de animalibus condidit. *Plin.* Hiſt. nat. Lib. VIII. Cap. XVI. Il n'en reſte plus que dix Livres aujourdhui.



Un Ecrivain plus impartial que ce premier, & dont l'autorité est bien d'un plus grand poids, a justifié en partie Aristote des reproches outrés du Pere Mallebranche. Plus, *dit-il* [45], „Aristote s'avance, & plus il em„brasse de terrein; le Fini & l'Infini, le Vuide „& les Atomes, l'Espace & le Tems, le Lieu „& les Corps qui y sont contenus, tout se „represente devant ses yeux. Il ne confond „rien, il passe d'une Proposition à l'autre: „& quoiqu'il le fasse d'une maniére très-ra„pide, on y sent toujours une sorte de liaison; „mais en cela même je lui reproche deux „choses. 1°. Il ne distingue point ce qui „existe de ce qui peut exister, ce que Dieu „a fait de ce qu'il auroit pu faire. 2°. Il „confond le naturel & le surnaturel, ou plu„tôt il fait voir qu'il n'y a rien, dont la Na„ture ne soit capable. Mille effets, *dit-il*, „nous paroissent au-dessus de leur cause; „mais cela vient de ce que nous ne connois-sons

45 Hist. Critiq. de la Philos. Tom. II. p. 297.

46 Aristote a cru que le monde étoit éternel, & qu'il avoit toujours été doué du mouvement qui le vivifioit. Cette force motrice étoit ce qu'il appelloit Dieu. Aussi disoit-il, que cette action étoit ce qu'on apelloit l'immortalité: & regardant la force motrice comme l'ame

„sons point quelle est cette cause, c'est-à-di-„re, de ce que nous la croyons sans force & „sans activité, sans un Principe intérieur qui „la porte à tout."

Je crois, *Monsieur*, que de tous les jugemens, qu'on a prononcés dans ces derniers tems sur le mérite ou le démérite d'Aristote, celui du sage Auteur que je viens de citer est un des plus vrais & des plus sensés. Quoiqu'en disent certains Modernes, il faut convenir que ce Philosophe Grec fut un grand Génie, qu'il eut plusieurs talens admirables; mais il faut aussi ne point donner dans l'excès, où tombent bien des Péripatéticiens & des Scholastiques, qui veulent nonseulement excuser & soutenir toutes les erreurs d'Aristote, mais encore placer au rang des Saints ce Philosophe, qui fut Athée 46 selon toutes les apparences, & qui enseigna clairement la mortalité de l'Ame.

Lors-

de l'univers, il disoit que Dieu étoit un Etre toujours en mouvement. Ecoutons parler Aristote lui-même. „Dei vero operatio immortalitas est, hoc autem est per„petua vita. Quare Deo perpetuum inesse motum „necesse est: cum autem Cœlum sit tale (est enim cor„pus quoddam divinum) ideo corpus rotundum habet

Lorsqu'on s'avise de vouloir canonise
Physicien ; aussi peu orthodoxe que SPIN
on peut bien prétendre que tout est expl
clairement dans ses Livres, & qu'il est
*complissement & la perfection de l'Intellig
humaine.* Averroès n'a pas fait diffic
d'employer ces expressions outrées: *A
telis Doctrina,* dit-il [47], *est summa Vèr*

„quod suapte natura semper convestitur." *Arist.* de
Lib. II. Cap. III. Aristote regarde le Ciel comme
chose divine, c'est à dire, faisant partie de la Div
parcequ'elle est toujours en mouvement, toujours
fieé par la force motrice ; il attribuoit au même Cie
ternité antérieure & posterieure. „Cœlum igitur
„versum neque ortum esse, neqùe corumpi posse
„quidam inquiunt. Sed unum esse ac sempiter
„principium quidem, & exitum æternitatis uni
„non habens, infinitum autem habens, & continer
„se ipso tempus." *Arist.* de Cœlo Lib. II. Cap. I.
voit qu'Aristote étoit à peu de chose près dans l'opi
de Spinosa; car il admettoit une Substance inc
& qui de tout tems avoit été vivifiée par une force
trice. Ainsi quand on voit de grands éloges dans
tains endroits de ses Ecrits de Dieu, on doit ente
par ce mot *la force motrice* qui de tout tems avoit m
vivifié le Ciel & l'Univers. Cette force motrice
roit une convenance & une conjonction dans la na
ou plutôt étoit elle-même cette conjonction & c
convenance qui ne dependoit point des Dieux,

quoniam ejus Intellectus fuit finis humani Intellectus. Quare bene dicitur de illo, quod ipse fuit creatus, & datus nobis a Divina Providentia, ut non ignoremus possibilia sciri. Le Pere Mallebranche, qui rapporte ce passage, a raison d'ajouter [48] „qu'Averroès devoit „même dire, que la Divine Providence nous „avoit donné Aristote, pour nous apprendre

de la Nature. „Illa vero cohæret & permanet naturæ „viribus, non Deorum, estque in ea iste quasi consensus „quam συμπαθειαν vocant." *Cicer.* de Nat. Deor. Lib. II. Voici encore un nouveau temoignage du même Auteur. „Ex quadam convenientia & conjun„ctione naturæ quam vocant συμπαθειαν" *Cicer.* de Divinatio Lib. II.

Nous avons dit qu'Aristote ne croioit par l'immortalité de l'ame Cela découloit naturellement de son Sisteme; mais il dit lui-même que l'ame ne peut subsister sans le corps. „Animam igitur non esse separa„bilem a corpore . . . , . . Non est obscurum." *Arist.* de anima. Lib. II. Cap. I. On verra dans l'article d'Averroes, celebre commentateur d'Aristote, que la doctrine de cet ancien philosophe grec sur la nature de l'ame ressembloit beaucoup à celle qu'à soutenu Spinosa.

47 Averroès cité par Malleb. Recher. de la Vérité, Liv. III. Chap. III. pag. 180.

48 *Idem*, ibid.

„dre ce qu'il n'eſt pas poſſible de ſav
„car il eſt vrai que ce Philoſophe ne n
„apprend pas ſeulement les choſes que
„peut ſavoir; mais, puisqu'il le faut cr
„ſur ſa parole, ſa Doctrine étant la ſo
„raine Vérité, *Summa Veritas*, il nous
„prend même les choſes qu'il eſt impoſ
„de ſavoir."

Ce ſont les éloges déplacés qu'on a do
à Ariſtote, qui ont occaſionné, en partie,
critiques outrées qu'on a faites de ſes Ou
ges. Il ſemble qu'il ait été impoſſible p
qu'à tous ceux qui ont parlé de ce Phil
phe, de ne point aller au-delà des ju
bornes; ou ils l'ont blâmé ſans meſure,
ils l'ont loué avec excès. Cependant
peut dire que jamais Savant ne mérit
plus juſtes éloges que lui, & ne donna en m
tems plus de ſujets à une vaſte & ſolide
tique.

Je n'imiterai pas, *Monſieur*, ces Ecriv
dont je condamne la prévention, & a
avoir blâmé le peu de préciſion, de net

49 Eſſais de Michel de Montagne, Liv. II. pag.
onzième Edit.

50 Origine de la Phyſique Nouvelle, Tom. I. pag.

51 Stoici vocem dicunt eſſe corpus . . . . , n

de clarté & d'évidence, qui régnent dans les VIII. Livres de Physique d'Aristote; après être convenu avec Montagne que les Principes de ce Philosophe [49] *ne sont pas plus exempts du boute-horts qu'étoient d'autres plus anciens*, je soutiendrai qu'il a connu parfaitement plusieurs secrets de la Nature, & éclairci beaucoup de choses, dont on ignoroit les causes avant lui. Ce quil y a de plus fâcheux, c'est qu'on lui a fait dire très souvent tout le contraire de ce qu'il a dit, & que les Modernes, en profitant de ses découvertes, ont voulu se les approprier, & lui en ôter la gloire. Il avoit connu aussi-bien que d'autres Philosophes la cause du *Son*, celle de l'*Echo*, & celle du *bruit du Tonnerre*; cependant les Modernes, en disant la même chose que lui, ont prétendu qu'il avoit ignoré tout cela. Le Jésuite Regnault a assez bien relevé la mauvaise foi & la dissimulation de ces Philosophes *grapilleurs*. „Le Son, *dit-il* [50], „la voix même, est un corps: il y a long- „tems que les Stoïciens & le Timée [51] le pensoient

concinnitas sonorum . . . . . . quidquid movet, corpus est. *Plut.* de Plac. Phil. Lib. IV. Cap. 20. cité par le Pere Regnault.

„ſoient comme vous; que dis-je? dès l
„Siècle d'Empedocle [52], c'étoit un air agi
„qui portoit ſon impreſſion dans la coquil
„de l'oreille jusque ſur l'organe de l'Ou
„L'Echo qui rediſoit à Anaxagore ce qu'Ana
„xagore [53] venoit de lui dire, n'étoit qu'u
„air rèfléchi. Ariſtote avoit-il une autre id
„là-deſſus? on lui fait dire que le *Son* n'e
„point [54] un mouvement de l'air; écou
„tez Ariſtote lui même ſur ce point. *Le Son*
„dit-il [55], *eſt un mouvement de l'air*: de
„mandez-lui ce que c'eſt que l'Echo: *l'Ec*
„répond-il [56], *eſt un air réfléchi par une ſurfa*
„*concave.* Ariſtote s'expliquoit en Grec
„& d'une maniére aſſez obſcure d'elle même
„eſt-il étonnant que l'on ait mis ſur ſon
„compte des qualités inconcevables, qu'il ne
„connoiſſoit guère? Le bruit affreux du
„Ton

52 Empedocles auditionem fieri dicit aëre accidente ad auris partem, quæ cochleæ inſtar in gyros contorta. *Plut.* de Plac. Philoſ. Lib. IV. Cap. 16. cité par le même.

53. Anaxagoras vocem edi, ſi ſpiritus occurrat ſolido aëri, & adverſus retro objectum uſque ad aures referatur: quo modo etiam fiat Echo, quæ eſt, cum ſonus percutitur. *Plut.* de Placit. Philoſ. Lib. IV, Cap, 19. cité par le même.



...it dans sa pensée que l'air ...té violemment; que dis-je? c'étoit un ... alternativement resserré & dilaté [57]; par ...séquent un mouvement alternatif, un ...nissement des vibrations de l'air. C'est ...si que vous vous exprimez après Aristote; ... malgré votre prévention contre les An... ...ns, malgré votre penchant pour les Mo... ...rnes, enfin vous voilà Péripatéticiens."

On pourroit faire à bien des gens le re...che qu'Eudoxe fait à Ariste, & leur dire ...ils sont Péripatéticiens dans le tems qu'ils ...laiment le plus vivement contre Aristote. ... seroit aussi quelquefois très-fondé de leur ...résenter qu'ils tombent dans les mêmes ...auts que ceux qu'ils blâment avec le der... ...r mépris, & qu'ils oublient les principes ...t ils avoient résolu de ne s'écarter jamais.

Mal-

... Sed qualitas orta ex motu. *Circul. Pison.* pag. 97. par le même.

... Sonus est motus aëris. *Arist.* Tom. I. de Anima ... II. cap. 8. pag. 34. cité par le même.

... Echo fit quando . . . . propter vas termi... ...s . . . aër repellitur quasi pila. *Idem* pag. 32. ... par le même.

...7 Voces oriri solent . . . quod aër . . . .ntractus & extensus & comprehensus cieatur. *Arist.* ...m. II. de Aud. pag. 783. cité par le même.

Mallebranche, qui a dit avec beaucoup de raiſon „qu'il faut avoir bien de la foi „pour croire Ariſtote, lorsqu'il ne nous „donne que des raiſons de Logique, & qu'il „n'explique les effets de la Nature que par „les notions confuſes des Sens,“ a eu la bonté de vouloir expliquer philoſophiquement la cauſe du Peché originel, & a prétendu prouver qu'il n'étoit point au-deſſus de la Raiſon d'approfondir le myſtère de la condamnation des enfans morts ſans batême.

Un Auteur moderne, à l'occaſion de ce bizarre ſentiment, a vangé Ariſtote de ces critiques mordantes du Métaphyſicien François. „Il a donné, *dit-il* [58], dans un travers plus „grand que tous ceux qu'il reprochoit à Ariſtote; & dans quatre lignes il a plus „écrit de choſes extravagantes, & a voulu „expliquer plus de myſtères inintelligibles, „que le Philoſophe Grec n'a prétendu en „avoir découvert dans les VIII. Livres de ſa „Phiſique . . . . . Ainſi une mere, dit ce „Philoſophe, dont le cerveau eſt rempli de „traces, qui par leur nature ont rapport aux choſes

[58] *Lettres Juives.* Tom. V. *Lett.* CXXXVIII. Edit. de la Haye. p. 139. & 140.

„choses essentielles, & qu'elles ne peut effacer, „à cause que la concupiscence demeure en „elle, & que son corps ne lui est point sou„mis, les communiquant nécessairement à „son enfant l'engendre pecheur, quoiqu'il soit „juste. Cette mere est juste, parce qu'ai„mant actuellement, ou qu'ayant aimé Dieu „par un amour de choix, cette concupiscence „ne la rend point criminelle, quoiqu'elle en „suive les mouvemens dans le sommeil; „mais l'enfant qu'elle engendre n'ayant point „aimé Dieu par un amour de choix, & son „cœur n'ayant point été tourné vers Dieu, „il est évident qu'il est dans le desordre & dans „le déréglement, & qu'il n'y a rien dans lui „qui ne soit digne de la colére de Dieu. „Recherche de la Vérité Lib. II. Chap. I. „pag. 98. Toutes ces illusions sublimes se „réduisent à ceci: Une mere engendre son „fils pécheur, parce qu'elle lui communique „la concupiscence dont elle est coupable; elle „a cependant le droit de pouvoir se sauver, „parce qu'elle a la liberté de faire usage de sa „Raison & d'aimer la Divinité, au lieu que „son fils doit être damné n'ayant point la fa„culté de réfléchir sur lui-même & de pou„voir connoître Dieu. Ne voilà-t-il pas „un beau raisonnement & fondé sur d'ex-

„cellens principes! Je ſuppoſe pour un mo-
„ment, que je ſois ce même Ariſtote que
„Mallebranche a ſi griévement injurié: di-
„tes moi, lui demanderois-je, Mr. le Méta-
„phyſicien François, qui vous a appris qu'une
„mere puiſſe communiquer à une Créature
„qui ne peut réfléchir des deſirs de concupi-
„ſcence qui doivent la rendre malheureuſe?
„quelle preuve avez-vous pour montrer,
„qu'il eſt de la juſtice de Dieu de punir un
„innocent d'une faute, qu'il fait ſans le ſa-
„voir, & qu'il eſt néceſſité de faire? je vou-
„drois bien que vous m'appriſſiez, s'il dé-
„pend d'un enfant de réſiſter aux impreſſions
„que font ſur lui les mouvemens que reſſent
„ſa mere? S'il n'eſt pas le maitre d'y ap-
„porter aucune réſiſtance, & s'il eſt déter-
„miné à les ſuivre par les loix générales de
„la Nature, n'eſt il pas ridicule de dire qu'il
„eſt puni, parce qu'il a fait ce qui conve-
„noit à ſon eſſence qu'il fit? J'aimerois mieux
„ſoutenir qu'un enfant devient pécheur en
„naiſſant, parce qu'il ſuce le lait d'une
„Nourrice qui a péché, que de dire qu'il l'eſt
„par les mouvemens & les impreſſions qu'il
„reçoit dans le ſein de ſa mere. La premiére
„de ces deux propoſitions eſt moins con-
„traire au Bon-Sens, car un enfant peut vi-
vre,

„vre ſans teter ; mais il ne le peüt ſans reſ-
„ſentir les mouvemens de ſa mere, lorſqu'il
„eſt encore dans ſon ſein."

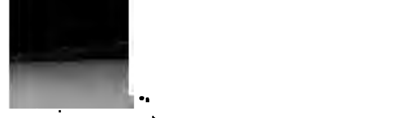
Si les Péripatéticiens relevoient de tems en tems les fautes des plus célèbres Philoſophes modernes, & s'ils les battoient avec les mêmes armes dont ils offenſent Ariſtote, peut-être viendroient-ils à bout de les rendre plus modeſtes, ou plutôt moins orgueilleux. Les Cartéſiens, & ſur-tout Mallebranche, ont affecté de parler des anciens Philoſophes avec le dernier mépris. On croiroit à les entendre qu'ils ont toujours écrit les choſes les plus ſenſées & les plus évidentes ; il s'en faut bien cependant que cela ſoit, & ils ſont tombés ſouvent dans des fautes qu'ils avoient relevées dans les autres avec une hauteur inſupportable. J'eſpére vous faire convenir dans quelque tems de cette vérité. Ils ont même outré leurs critiques dans bien des endroits : ils ne ſe ſont pas contentés de condamner tous les Ouvrages de Phyſique d'Ariſtote ; ils ont encore décrié & blâmé, ſans reſtriction,[59] la Logique de ce Philoſophe. Il

59 Les Règles de la Logique d'Ariſtote . . . ſont plus propres pour diminuer la capacité de l'eſprit,

Il est vrai qu'elle est beaucoup moins instructive que les Péripatéticiens ne le disent, mais enfin elle sert à former le jugement, pourvû qu'on en rejette les Catégories, & qu'on ne s'amuse point à une étude aussi inutile & aussi infructueuse.

Il faut donc convenir de bonne foi avec les Cartésiens, que les *Catégories* [60] *d'Aristote, dont on fait tant de mystère, sont d'elles-mêmes très-peu utiles, & non-seulement ne servent guères à former le jugement; mais souvent y nuisent beaucoup.* Il faut aussi avouer qu'Aristote dans sa Logique a prescrit plusieurs Principes très utiles pour démêler les bonnes raisons de fausses objections, & pour détruire & anéantir les Sophismes, c'est la justice que lui rendent de grands Auteurs modernes. Un sage & savant Ecrivain en condamnant les défauts de la Logique de ce Philosophe en a loué les beautés. „Où Aristote a le mieux réussi, *dit-il* [61], c'est dans „sa Logique: il y découvre les principales sour-

que pour l'augmenter, parce qu'il est visible que, si l'on veut se servir dans la recherche de quelque vérité des règles qu'elle nous donne, la capacité de l'esprit en sera partagée; de sorte, qu'il en aura moins pour être attentif, & pour comprendre toute l'étendue du su-



„ſources de l'Art de raiſonner: il perce dans „le fond inépuiſable des penſées de l'homme. „Il démêle ſes penſées, fait voir la liaiſon „qu'elles ont entr'elles, les ſuit dans leurs „écarts & dans leurs contrariétés, & les ra- „mene enfin à un point fixe. Je m'imagine „que, ſi l'on pouvoit atteindre le bout de „l'Eſprit, Ariſtote l'auroit atteint; mais ſa „Méthode, quoique louée par tous les Philo- „ſophes, n'eſt point exempte de défauts. „1° Il s'étend trop, & par-là il rebute: on „pourroit rappeller à peu de pages tout ſon „Livre des Catégories & celui de l'interpréta- „tion; le ſens y eſt noyé dans une trop „grande abondance de paroles. 2°. Il eſt „obſcur & embarraſſé: il veut qu'on de- „vine & qu'on produiſe avec lui ſes penſées: „quelque habile qu'on ſoit, on ne peut guère „ſe flater de l'avoir totalement entendu, té- „moin ſes Analytiques, où tout l'Art du Syl- „logiſme eſt enſeigné; d'ailleurs cet Art ne „mérite pas de ſi grands éloges. Les hom- „mes

jet qu'il examine. *Mallebr.* Recher. de la Vérité. Lib. III. Chap. 3. pag. 181.

60 *La Logique.* ou l'Art de Penſer, pag. 21.

61 Hiſt. Critique de la Phil. Tom. II. pag. 273.

„mes apprennent de la Nature à tirer des con-
„ſequences d'un Principe établi; il ne leur
„faut point d'étude pour cela, ou du moins
„il leur faut peu d'étude.“

Pour fortifier ce dernier ſentiment de l'Auteur de l'Hiſtoire Critique de la Philoſophie, je joindrai un paſſage de Locke à celui que je viens de rapporter. „Ce n'eſt point, *dit cet* „*Illuſtre Anglois* [62], par les régles du Syllo„giſme, que l'Eſprit Humain apprend à rai„ſonner; il a une faculté naturelle d'apperce„voir la convenance ou la diſconvenance de „ſes idées, & il peut les mettre en bon or„dre ſans toutes ces répétitions embaraſ„ſantes.“

Convenons donc, *Monſieur*, qu'Ariſtote a été un grand Génie: qu'on lui eſt redevable d'avoir preſcrit des Règles utiles & néceſſaires à la ſolution & même à l'anéanitiſſement des Sophiſmes; mais n'allons point comme les Péripatéticiens outrés & les Scholaſtiques, jusqu'à croire que Dieu a été ſi avare de ſes faveurs envers les hommes, „que

[62] *Locke*, Eſſai Philoſoph. ſur l'Entendement Humain, Liv. IV. Chap. XVII. pag. 126.

[63] *Idem*, ibid.

[64] Tradita autem ſunt quædam a Majoribus noſtris, &

„que se contentant [63] d'en faire des Creatu-„res à deux jambes, il a laissé à Aristote le „soin de les rendre Créatures raisonnables.“ Je finirai, *Monsieur*, l'examen des défauts & des vertus de ce Philosophe Grec par l'éloge qu'il mérite, d'avoir condamné hautement toutes les chiméres & les folies que la Superstition & le Paganisme attribuoient à la Divinité. „Les additions, *dit-il* [64], que l'on „a fait à la nature divine sont des Fables ac-„commodées à la portée du Peuple & aux in-„térêts de la Société. C'est par cette raison „que l'on a donné aux Dieux non-seulement „la figure humaine; mais quelquefois celle „des Bêtes.“

§. XII.

XENOPHANE.

Laissons Aristote, & passons à d'autres Philosophes Platoniciens, qui avoient établi une Secte, qui n'a subsisté que peu de tems, eu égard à la Péripatéticienne. Xenophanes, natif

admodum antiquis, ac in Fabulæ figura Posterioribus relicta, quod hi Dii sint, universamque naturam divinam contineant. Cætera vero fabulosa ad Multitudinis persuasionem, & ad Legum, ac ejus quod conferat opor-

natif de Colophon, en fut le Fondateur: elle fut appellée la Secte d'Elée, parce qu'elle fut accrue par les ſoins de Zénon d'Elée; elle ne fut jamais cependant fort conſidérable & fort ſuivie, mais elle produiſit pluſieurs grands Hommes.

Xenophane tourna en ridicule les Divinités d'Homére & ſe moqua de la maniére indécente dont Héſiode avoit parlé de la Divinité. Il ſe récrioit avec raiſon ſur l'aveuglement des hommes, qui s'imaginoient que les Dieux avoient pris naiſſance: qu'ils s'habilloient, ſe nourriſſoient, ſe perpétuoient comme les ſimples mortels; & que non contens de les imiter dans leur façon de vivre, ils combattoient mutuellement les uns contre les autres, & ſe déclaroient la guerre pour les plus petites choſes.

Après avoir raiſonné auſſi ſenſément ſur les Divinités des Poëtes, Xenophane ſuppoſoit à ſon tour un Dieu auſſi abſurde & auſſi cri-

tunitatem jam illata ſunt. Hominiformes namque, ac aliorum Animalium nonnulli ſimiles eos dicunt, ac alia conſequentia, & ſimilia ejus quæ dicta ſunt. *Ariſt. Metaph.* Lib. XII. Cap. 8. pag. m. 744. E.

[65] Xenophanes . . . dicit . . . unum eſſe omnia, neque id eſſe mutabile, & id eſſe Deum, neque

criminel. A la vérité il n'admettoit qu'un Etre [65] éternel & immuable; mais il lui donnoit une figure ſphériqne, & cet Etre étoit l'Univers; voilà le Syſtême de SPINOSA dans tout ſon jour, à la figure ſphérique près que ce Philoſophe moderne ne ſoutenoit point, croyant la Matiére indéfinie, ou plutôt infinie.

Il n'eſt pas ſurprenant que Xenophane ne connoiſſant d'autre Divinité que la Matiére, ſe moquât des Dieux d'Homére: il ne faut point regarder ſon mépris comme une marque de la ſupériorité de ſon génie, car il eſt pour le moins auſſi abſurde de ſuppoſer un Dieu matériel, & d'une forme ſphérique, tel qu'une boule faite au tour, que d'admettre des Dieux qui ſont revêtus de la figure humaine. L'Argument de Cicéron ne devoit point paroître mépriſable à ceux qui cherchoient à ſoutenir les Divinités des Poëtes. „De toutes les formes *diſoit* [66] *cet Illuſtre* „*Ro-*

natum quidquam & ſempiternum, conglobata figura. *Cicer.* Acad. Quæſt. Lib. IV.

[66] Quod ſi omnium Animantium formam vincit hominis figura, Deus autem animans eſt: eâ figurâ profecto eſt, quæ pulcherrima ſit omnium; quoniamque Deos beatiſſimos eſſe conſtat, beatus autem eſſe ſine

„*Romain.* la plus parfaite & la plus belle eſt „celle de l'homme. Dieu a une forme; il „doit donc avoir celle de l'homme. D'ailleurs „perſonne ne peut-être heureux ſans la Vertu, „& vertueux ſans la Sageſſe: la Vertu & la „Sageſſe ne ſe rencontrent que dans une fi„gure humaine; il faut donc que Dieu ſoit „revêtu de la figure humaine.“

Ce raiſonnement vaut beaucoup mieux, quoiqu'il ſoit faux, que celui de Xenophane, qui, pour ſoutenir la figure ſphérique de ſa divinité & détruire celle des Dieux d'Homére, diſoit que ſi les Animaux ſe forgeoient des Dieux, ils les revêtiroient de leurs formes: *ex falſo ſupponenti ſequitur ridiculum.* Si les Bêtes raiſonnoient diſtinctement, elles connoîtroient, ſans doute, que leur figure & leurs facultés ſont au-deſſous de celles des hommes, & par conſéquent elles donneroient à la Divinité la forme la plus noble; mais à quoi ſert de tirer des conſéquences d'un principe évidemment faux? En ſuppoſant que l'Eau de la Mer peut aquérir le même gout que le Vin de Bourgogne, il

me

Virtute nemo poteſt, nec virtutes ſine Ratione conſtare, nec Ratio uſquam ineſſe niſi in hominis figura: homi-

me feroit aisé de conclure que les Allemands, même ceux qui sont les plus attachés au Pape, en feroient plus de cas, que de l'*Eau-Bénite*.

Dès qu'on suppose Dieu matériel & qu'on lui attribue une forme déterminée, l'humaine est sans doute la plus noble, & la plus raisonnable. Xenophane n'avoit-il pas bonne grace de plaisanter sur les Dieux d'Homére dans le tems qu'il en admettoit un rond, voyant & entendant, ne respirant point & n'ayant rien de semblable aux hommes? Voilà un Animal d'une espèce aussi noble que la Taupe & la Marmote; le seul avantage qu'il ait sur ces deux derniers, c'est que ne respirant point & n'ayant point de poumon, il ne peut souffrir de l'*astme* & ne craint pas de devenir pulmonique.

Il est surprenant qu'il se soit trouvé d'habiles gens qui ayent voulu excuser les sentimens de Xenophane. L'Auteur de l'Art de penser, en parlant du Sophisme appellé par Aristote *Ignoratio Elenchi*, c'est-à-dire l'ignorance de ce que l'on doit prouver contre

nis esse specie Deos confitendum est. *Cicer.* de Nat Deor. Lib. I. Cap. 18.

tre ſon Adverſaire, dit [67] qu'il „eût été à „ſouhaiter qu'Ariſtote, qui a eu ſoin de nous „avertir de ce défaut, eût eu autant de ſoin „de l'éviter. Car on ne peut diſſimuler qu'il „n'ait combattu pluſieurs des anciens „Philoſophes en rapportant leur opinion peu „ſincérement. Il réfute Parménide & Meliſ- „ſus pour n'avoir admis qu'un ſeul Prin- „cipe de toutes choſes, comme s'ils „avoient entendu par-là le Principe dont el- „les ſont compoſées, au lieu qu'ils enten- „doient le ſeul & unique Principe, dont tou- „tes les choſes ont tiré leur origine, qui eſt „Dieu."

L'Envie qu'ont eue certains Philoſophes modernes de rendre orthodoxes les ſentimens des plus célèbres Anciens ſur la nature de Dieu & la connoiſſance de ſon unité, a ſéduit l'Auteur de l'Art de penſer : il n'a pas pris garde

67 La Logique, ou l'Art de Penſer, Part. III. Chap. XIX.

68 *Bayle*, Dict. Hiſt. & Critiq. Article, Xenophanes. Remarq. B.

69 Coactus vero illa quæ apparent, ſequi, & unum ratione, plura vero ſecundum ſenſum putans eſſe, duas cauſas rurſum, ac duo Principia ponit, Calidum & Fri-

garde que la prévention faisoit sur lui le mauvais effet qu'il croyoit qu'elle avoit produit sur Aristote. „Il a fait plus d'honneur, *dit* „*un fameux Philosophe*, [68] à Parménide & à „Melissus qu'ils n'en méritent. Il les repré„sente comme des gens orthodoxes sur l'o„rigine des Créatures, néanmoins ils étoient „aussi impies que SPINOSA, ou peu s'en fal„loit: ils ne reconnoissoient point de diffé„rence entre le Principe dont les choses sont „composées & celui qui les a produites: ils n'ad„mettoient qu'un seul Etre, & ils prétendoient „que tout étoit éternel, voilà ce qu'on leur „impute dans Eusebe . . . Aristote ne leur „impute point tout cela à tous égards; il recon„noit [69] que Parménide enseignant d'un côté „que réellement il n'y a qu'un Etre, mais que „selon les apparences il y en a plusieurs, s'est „accommodé a l'apparence, & à supposé deux „autres

gidum, velut Ignem & Terram dicens. *Aristoteles*, Metaphysicæ. Libr. I. Cap. V. p. 648.

Je dirai en passant que Bayle qui a cité le passage de l'Art de penser, que je rapporte, n'a pas cité juste. Il renvoye au XVIII, Chap. de la III. Part. & c'est au XIX. A Dieu ne plaise que je veuille taxer un aussi grand Homme d'inéxactitude: je ne fais cette remarque, que pour faire sentir combien on est malheureux de passer

„autres Principes, le Chaud & le Froid, le „Feu & la Terre."

Je trouve Monsieur dans la façon de penser de Xenophane autant de ressemblance avec celle de SPINOSA, que dans les sentimens de ces Philosophes: tous deux étoient également Athées, ne reconnoissant d'autre Divinité que l'Univers qu'ils croyoient avoir été de tous tems; & tous deux vouloient également couvrir leurs Dogmes impies par quelques opinions qu'ils soutenoient seulement par forme, & pour ne pas heurter les apparences. Le *Tractatus Theologicus & Politicus* de SPINOSA est rempli de phrases fort belles à la louange de l'Ecriture, des Prophêtes & de de la Religion: au fond toutes ces phrases ne signifient rien: on connoit aisément où veut en venir cet Athée; on s'apperçoit qu'il joue le même rôle que Xenophane, & qu'il ne travaille qu'à sauver les apparences.

L'Auteur de l'Art de penser n'a pas été le seul qui ait pris assez mal à ptopos la defen-

par les mains de certaines gens. J'ai trouvé en lisant le Dictionnaire de ce savant & judicieux Critique cinq cens quatre vingt-trois Citations fausses.

7° Aristoteles . . . . Xenophanem . . . .

fenſe de ce dernier Philoſophe contre Ariſtote. Le Jéſuite Leſcalopier dans le Commentaire qu'il a fait ſur l'Ouvrage de Cicéron, intitulé *De la Nature des Dieux*, eſt tombé dans la même faute. Il ſoutient[70] que le ſentiment que Xenophane avoit ſur l'unité de Dieu eſt une preuve qu'il avoit le génie vaſte, ſublime, & qu'il ne méritoit point les reproches d'ignorance & de groſſiéreté que lui a fait Ariſtote. Il n'eſt pas neceſſaire, *Monſieur*, que je vous faſſe ſentir le défaut de la Critique du Jéſuite, vous lui appliquerez ſans doute, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, il n'y a qu'un inſtant, ſur l'Auteur de l'Art de penſer.

Xenophane prétendoit qu'il n'y avoit aucun mouvement réel dans le Monde, ou du moins il ſoutenoit qu'on ne pouvoit le prouver; car il croyoit fortement l'incompréhenſibilité de toutes choſes, & penſoit qu'on ne pouvoit s'aſſûrer de rien touchant leur nature. En vous parlant des Diſciples de ce Philoſophe, je vous dirai les principales raiſons

a toto Philoſophorum ſenatu relegandum cenſet. Eam tamen Xenopheni de Deo ſententiam adſcribit, quæ minime agreſte ingenium ſapiat. *Leſcalopier*, in Cicer. de Nat. Deorum. Lib. I.

ſons ſur lesquelles on appuyoit l'opinion qu
rejettoit le mouvement: je vous averti
d'avance qu'elles vous paroîtront fort mau
vaiſes: auſſi ne ſont-elles pas trop bon
nes; mais quelqu'extraordinaire, quelqu
faux que ſoit le ſentiment qui rejette le mou
vement, quelque ridicule qu'il entraine aprè
lui, il faut cependant avouer que Xenopha
nes & ſes Diſciples ont été de grands Génie
& qu'il falloit même avoir autant d'eſpri
qu'ils en avoient, pour donner quelque vrai
ſemblance à une opinion auſſi abſurde, &
pour défendre auſſi-bien une auſſi mauvaiſ
cauſe.

§. XIII.

PARMENIDE.

Parménide fut un des plus célèbres Di
ſciples de Xenophanes: il ajoûta quelque
nouvelles opinions à celles de ſon Maitre
on peut le regarder comme le Modèle de Mal
lebranche. C'eſt lui qui ſoutint le prémie

„qu

[71] Hiſtoire Critique de la Philoſ. Tom. II. Liv. V
Chap. XXIII, pag. 312.

„que nos idées ont une exiſtence réelle & in„dépendante de notre volonté: qu'elles ſub„ſiſtent de deux maniéres, en nous & hors „de nous, &c." L'Auteur de l'Hiſtoire Critique de la Philoſophie a parfaitement expoſé toute la Doctrine de ce Philoſophe ſur les Idées, & il a eu raiſon de dire que les ſentimens de Parménide[71], que Platon a „rapportés dans un Dialogue, ſe trouvent „mieux placés dans les Ouvrages de St. Au„guſtin & dans ceux de Mallebranche, ce der„nier ayant ſurtout démontré que nos idées „ſont hors de nous: que nous ne les créons pas, qu'elles ſont éternelles, inaltérables, „l'eſſence même de Dieu, & que lui ſeul con„tient généralement toutes les perfections des „Etres créés."

En accordant au Pere Mallebranche la gloire d'avoir perfectionné le Syſtême des idées, il s'enſuivra toujours qu'il n'en a point été l'inventeur: St. Auguſtin plus de mille ans avant lui l'avoit ſoutenu dans ſes Ouvrages; & Parménide pluſieurs Siècles avant St. Auguſtin. Combien y a-t-il peu de Mallebranchiſtes qui penſent que leur Maître n'eſt pas l'Auteur d'une opinion qui lui a donné tant de réputation, & qu'il n'a fait que la préſenter à ſes Lecteurs d'une maniére un peu

plus subtile & plus sublime (j'ai pensé dire obscure), que Parménide. Voilà, *Monsieur*, deux Philosophes de la Secte d'Elée, qui ont servi de Modèles dans ces derniers tems à deux Auteurs bien opposés, Spinosa & Mallebranche.

Parménide eut une opinion sur le Soleil assez extraordinaire: il falloit que cet Astre produisît sur lui un effet différent que sur le reste des hommes; car il soutenoit [73], qu'il étoit froid & chaud tout à la fois. Ce sont-là de ces découvertes qui sont si extraordinaires, que le reste des hommes ne pouvant les appercevoir, l'Auteur a travaillé à pure perte. En vérité, je ne sais *Monsieur*, à quoi songeoit Parménide; peut-être croyoit-il que la singularité de ses opinions Physiques devoit répondre à ses sublimes illusions Métaphysiques. Un Philosophe, qui veut prouver que l'essence de Dieu, diversement modifiée, représente tous les Etres possibles, peut bien soutenir que le Soleil est froid & chaud.

Avant

[73] Parmenides . . . dixit Solem ipsum calidum esse atque frigidum. *Laertius*, Menag. Lib. IX.

Avant que de quitter Parménide, souffrez, *Monsieur*, que je vous fasse appercevoir de deux sortes de Spinosisme, ou plutôt de *Parmenidisme* : le premier matériel, qui prétend, que tous les corps ne sont que des modifications d'une Substance unique, qui est Dieu ; le second spirituel, qui rend toutes les idées des hommes des modes d'une seule & unique Substance immatérielle, qui est Dieu. Je vous ai montré dans mes Lettres précédentes les absurdités, qui découlent du Spinosisme matériel; dans celle que j'aurai l'honneur de vous écrire au premier jour sur les Philosophes modernes, j'espére vous prouver que le spirituel n'est sujet à guère moins d'inconvéniens.

§. XIV.

MELISSUS ET ZENON D'ELÉE.

Je viens à Melissus, qui ayant été d'abord Disciple de Xenophane se perfectionna ensuite sous Parménide, il soutint, ainsi que ses Maîtres, l'unité, l'immobilité, & l'incompréhensibilité de toutes choses.

Zénon d'Elée fut un des principaux Elèves de Melissus. Ce Philosophe n'est point le même Zénon, dont je vous ai déja parlé, & qui se pendit, parce qu'il avoit fait une chûte: ce dernier est appellé Zénon Cypriot; il étoit natif de la Ville de Cytie; je retourne à celui d'Elée. On assûre qu'il étoit beau, bien fait, & qu'il parloit bien & avec beaucoup de grace. Il avoit un génie vif, sublime, pénétrant, mais il n'employa pas trop utilement de si rares qualités. Il s'attacha fortement aux Dogmes de Xenophane & de Melissus, soutint tous leurs Paradoxes avec beaucoup de vivacité, ou plutôt avec beaucoup d'opiniatreté. Il voulut surtout prouver qu'il n'y avoit point de mouvement: il se servit pour cela des argumens captieux de ses Maîtres, & leur donna de nouvelles forces. Un corps, disoit-il, ne sauroit être en deux lieux différens dans le même tems: or s'il étoit vrai qu'une fléche, qui semble se mouvoir vers certain lieu, se mût réellement, il faudroit qu'elle fût tout ensemble en repos & en mouvement, car la fléche est à chaque moment dans un espace qui lui est égal, & elle y doit être en repos; puisqu'on n'est point dans un espace que l'on quitte: il n'est donc aucun instant où elle se

ſe meuve ; ſi cela arrivoit elle ſeroit tout-enſemble en repos & en mouvement.

Le ſavant Bayle, qui s'eſt fait un plaiſir de donner aux argumens de Zénon toute la force qu'ils peuvent avoir, après s'être aſſez étendu ſur ce premier, qui dans le fond n'eſt qu'un Sophiſme, en propoſe pluſieurs autres : je me contenterai de vous en rapporter un des principaux : ſi vous êtes curieux de les voir tous, vous pourrez les chercher dans l'Original. „S'il y avoit du mouve-„ment, *fait dire le Philoſophe moderne à l'an-„cien* [73], il faudroit que le mobile put paſſer „d'un lieu à un autre : car tout mouvement „enferme deux extrémités, *terminum a quo, & „terminum ad quem*, le lieu d'où l'on part, „& le lieu où l'on arrive : or ces deux ex-„trémités ſont ſéparées par des eſpaces qui „contiennent une infinité de parties, vû que „la Matiére eſt diviſible à l'infini ; il eſt donc „impoſſible que le mobile parvienne d'une „extrémité à l'autre. Le milieu eſt compoſé „d'une infinité de parties qu'il faut parcourir „ſucceſſivement les unes après les autres, ſans „que

73 *Bayle*, Diction. Hiſtor. & Critiq. Article Zénon, Rem. K.

„que jamais vous puissiez toucher celle de „devant en même tems que vous touchiez „celle qui est en deçà; de sorte que pour „parcourir un pied de matiere, je veux dire, „pour arriver du commencement du pre„mier pouce à la fin du douzième, il faudroit „un tems infini; car les espaces qu'il faut „parcourir successivement entre ces deux bor„nes étant infinis en nombre, il est clair „qu'on ne les peut parcourir que dans une „infinité de momens, à moins qu'on ne vou„lut reconnoitre que le mobile est en plu„sieurs lieux à la fois, ce qui est faux & im„possible."

Tous ces raisonnemens sont fort subtils & fort captieux; mais au fond, ce sont des Sophismes qui ne méritent d'autre réponse & d'autre réfutation, que celle dont se servit un Philosophe Cynique, qui entendant parler contre le mouvement, se leva de sa place, & se mit à marcher à grands pas dans la Salle. Bayle a eu tort de dire qu'une pareille réponse étoit plus sophistique, que les raisons de Zenon: il est des choses où il ne faut recourir qu'aux voyes les plus simples & les plus communes: & lorsque des gens sont

74 *Idem*, ibid.

ſont aſſez entêtés & opiniatres, pour préférer des ſubtilités à l'évidence, on doit leur dire: bercez-vous de chiméres, niez les choſes les plus ſures, cela vous amuſe; nous y conſentons. Bayle a commis une faute en voulant excuſer Zénon. Il dit[74], „que „la réponſe du Philoſophe Cynique eſt le So„phiſme que les Logiciens appellent *Ignora„tio Elenchi.* C'étoit ſortir, *ajoute-t-il*, de „la queſtion, car ce Philoſophe ne rejettoit „pas le mouvement apparent: il ne nioit „pas qu'il ne ſemble à l'homme qu'il y a du „mouvement; mais il ſoutenoit que réelle„ment rien ne ſe meut.“ Je m'étonne que l'Illuſtre Bayle ait refuſé de croire que Zénon nioit même qu'il y eût des apparences & des illuſions. Il n'accordoit point qu'il y eut aucune vraiſemblance: il avoit porté l'incertitude juſqu'à cet excès; & ſe voyant preſſé de toutes parts, Xenophane & Meliſſus, *dit-il*, ont prétendu que tout n'eſt qu'apparence & illuſion, & moi je ſoutiens qu'il n'y a ni apparence, ni illuſion, puiſqu'il n'y a rien du tout. Sénéque s'eſt moqué avec raiſon d'une folie auſſi ſinguliére: *omnia negotia dejecit*, écrit-il[75] en parlant de

75 *Senec.* Epiſt. 88.

de ce Philosophe, *ait nihil esse*. Xenophane ne nioit même qu'il existoit : c'est un Auteur moderne qui sera le garand de cette particularité ; la voici telle qu'elle est dans l'Ouvrage où je l'ai trouvée. „Mais [76] quoi, „repliquoit-on à Xenophane, quand même „il n'y auroit absolument rien au dehors, „du moins seriez-vous quelque chose, vous „qui pensez, qui soutenez de si étranges sen„timens. Non encore une fois, répondoit „le Philosophe d'Elée, il n'y a rien du tout, „il n'y a rien."

Le courage & la vertu de Zénon ont mérité de grands éloges : ses inclinations furent aussi nobles que ses sentimens parurent extraordinaires : il voulut rendre la liberté à sa Patrie qu'un Tyran avoit soumise : & malheureusement la conspiration ayant été découverte, on dit qu'il eut assez de courage [77] pour se couper la langue avec les dents

76 Hist. Crit. de la Philos. Tom. II. Liv. V. Chap. XXIII. page 316.

77 Avulsam sedibus linguam suam cum cruento spumamine in oculos interrogantis . . . . impegit. *Ammian Marcellin.* Lib. XIV. Cap. IX.

78 Εἶτα περὶ τινῶν εἰπὼν ἔχειν τινὰ εἰπεῖν αὐτῷ πρὸς

dents, afin de ne pouvoir être forcé de révéler les complices. Quelques-uns ajoutent qu'il la cracha au visage du Tyran; d'autres racontent ce fait d'une maniére très-différente. Ils disent [78] que Zénon après avoir nommé quelques-uns des complices demanda au Tyran de pouvoir lui parler à l'oreille, & qu'il la lui mordit, & s'y attacha si fortement, qu'on ne put lui faire lâcher prise qu'en lui donnant de grands coups d'aiguillon. Si ces derniéres circonstances sont véritables, elles ne font guère d'honneur à Zénon. Un Philosophe qu'on est obligé de traiter comme un Dogue d'Angleterre, & à qui il faut piquer les fesses, pour l'obliger à ouvrir la bouche, est un Sage d'une espèce bien singuliére. Aussi crois je que ce fait est un Conte; je pense même que celui de *l'amputation* de la langue n'est guère plus certain, quoiqu'il soit rapporté par

τὸ οὖς· καὶ δακὼν οὐκ ἀνῆκεν ἕως ἂν ἀπεκεντήθη, ταυτὸν Ἀριστογείτονι τῷ τυραννοκτόνῳ παθών· Deinde cum de quibusdam dixisset, quidquam sibi ad aurem loqui velle, eam mordicus apprehensam non ante dimisit quam stimulis foderetur, idem agens quod Aristogiton Tyrannicida. *Diogen.* Lib. IX. Num. 26.

par divers. Auteurs [79]. Car si Zénon se coupa la langue dans la crainte que la douleur ne le forçât à trahir son secret, il eût du aussi se couper les deux mains, pour empêcher qu'on ne l'obligeât d'écrire ce qu'il ne pouvoit dire. Ainsi en recourant à l'expédient de se priver de l'usage de la parole, il ne mettoit pas son secret en sûrete, dès qu'il avoit celui des mains, & qu'il craignoit trop la douleur, pour pouvoir être maître de lui-même ; peut-être ne fit-il pas cette réflexion cependant bien naturelle. Enfin, quoi qu'il en soit, il est permis de douter de cette histoire, puisqu'elle est rapportée si différemment.

§. XV.

LEUCIPPE.

Leucippe fut Disciple de Zénon ; mais il abandonna les Paradoxes & les sentimens extraordinaires de son Maître. Il fut l'Auteur & l'inventeur du Systême, qui n'admet que

79 Linguam suam, dentibus amputatam, in Tyrannum expuit. *Plut.* advers. Color. sub fin.

80 Si Possidonio credimus, antiquum de Atomis Dogma

que du vuide & des atomes dans l'Univers. Quelques Ecrivains, soit anciens, soit modernes, ont attribué à un certain Moschus l'honneur de cette invention. Il étoit Phénicien [80], natif de Sidon, & vivoit avant le Siège de Troye. Si ce fait est véritable, l'Hypothèse Gassendiste étoit connue environ douze-cens ans avant Jésus Christ. Un habile Critique doute que ce Physicien ait jamais existé. „A parler, *dit-il* [81], suivant les regles de „la Critique, on ignore qui est ce Moschus. „Josephe, Tatien & Athénée assûrent qu'il „a composé l'Histoire de son Païs en Langue Phénicienne. Jamblique le vante comme un fertile & grand Physicien. Les uns „varient sur son nom, & les autres sur le „Païs où il a pris naissance; parmi toutes „ces incertitudes, je serois tenté de croire „qu'il n'y a jamais eu d'homme qui ait porté „ce nom, & que Possidonius qui lui attribue „la découverte du Systême des Atomes, s'égare prodigieusement."

Sans

Moschi est, hominis Sidonii, qui ante Trojani Belli tempus vixit. *Strab.* Tom. II. Lib. XVI.

81 Hist. Critiq. de la Philos. Tom. II. p. 321.

Sans vouloir garantir la justesse de la critique de Mr. Deslandes, il me suffi[t de] vous la rapporter; vous en jugerez com[me] bon vous semblera. Quoi qu'il en soi[t, il] est toujours certain que le Systême Gas[sen]diste avoit été mis dans un grand jour [par] Leucippe; il est vrai qu'il fut encore mi[eux] développé dans la suite par Démocrite, [gé]nie grand, vaste & sublime. Aristote, [qui] blâme assez volontiers tous les Philosop[hes] qui l'avoient précédé, convient de l'éten[due] des connoissances de Démocrite; il avoue [que] ce Philosophe sembloit [92] avoir entrepri[s de] posséder toutes les Sciences.

§. XVI.

DEMOCRITE.

Démocrite fit plusieurs augmentations [au] Systême de Leucippe; il le porta pres[que]

[92] Cum (Democritus) omnia fuisse curæ viden[tur] Aristotel. de Gener. & Corrupt. Lib. I. Cap. II.

[93] Cum tamen omnia cum Cœlo Terraque, Mari[que] Nil sint ad summam summai totius omnem.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. VI. Vers. 678. & [...] Tom. II. p. 398.

Præterea enim Materies est multa parata,

jusqu'au , où il fut adopté & soutenu par les Epicuriens. Ce Philosophe admit le mouvement des Atomes de toute éternité. Selon lui, chaque Atome est doué de quelque chose de spirituel & de divin; la Nature entiére participe à cette divinité puisqu'elle n'est composée que des Atomes que le Hazard assembla & accrocha ensemble, lors de la formation de l'Univers. Je vous parlerai bien-tôt plus amplement de ce Systême en faisant mention des opinions d'Epicure.

Démocrite soutint la pluralité des Mondes. Il seroit, disoit-il, aussi ridicule de croire qu'il n'y a qu'un Monde dans l'Infini, que de se figurer qu'il n'y a qu'un seul épi de bled dans une vaste Terre qui paroît en être couverte. Epicure & ses Disciples adoptérent aussi ce sentiment; ils prétendoient[83] que la Nature n'avoit rien produit qui fût unique dans son espèce. Pourquoi disoient-ils

Cum locus est præsto, nec res, nec caussa moratur
Ulla: geri debent nimirum, & confieri res.
Nunc & seminibus si tanta est copia, quantam
Innumerare ætas Animantum non queat omnis:
Visque eadem, & natura manet, quæ semina rerum
Conjicere in loca quæque queat simili ratione.
Atque hæc sunt conjecta; necesse est confiteare

ils, n'auroit-elle donc fait qu'un Monde, elle qui aime si fort à se varier de tant de diverses maniéres?

Voilà, *Monsieur*, la pluralité des Mondes de Descartes, de Huygens, & de Fontenelle; deux mille ans avant eux on avoit soutenu qu'il y avoit une infinité de Soleils, de Lunes, de Planetes, de Terres.

Je pense que vous vous appercevez, que plus nous allons en avant, & plus je tiens la parole que je vous ai donnée, de vous montrer que toutes ces Hypothèses rhabillées à la *Moderne*, & dont on fait aujourd'hui tant de cas, parce qu'on les croit nouvelles, sont très-anciennes, & ne doivent point leur origine aux Philosophes de ces derniers tems.

Revenons à Démocrite. Il falloit que ce fût un grand Physicien, & qu'il connût parfai-

Esse alios aliis Terrarum in partibus Orbes,
Et varias hominum Gentes, & Sæcla Ferarum
Huc accedit, ut in summâ res nulla sit una,
Unica quæ gignatur; & unica solaque crescat.
. . . .
Quapropter Cœlum simili ratione fatendum est,
Terramque, & Solem, Lunam, Mare, cætera, quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali.

Idem, Lib. II. p. 202. & seq. Vers. 1065, & seqq.

faitement les vertus les plus cachées des choses, puisqu'on dit qu'il trouva le secret de prolonger sa vie pendant trois jours, pour faire plaisir à sa Sœur. Cette bonne Fille s'attristoit, de ce que la mort de son Frere la priveroit d'assister aux Fêtes de Cérès: le galant Philosophe, pour consoler cette affligée, se fit apporter tous les jours des pains chauds, & en flairant l'odeur de ces pains, il prolongea sa vie jusqu'à ce que les Fêtes eussent été célébrées. Diogène-Laërce [84] rapporte ces particularités, auxquelles je pense que vous n'ajouterez guère plus de foi que moi. Si l'on peut prolonger la vie à un Vieillard pendant trois jours avec l'odeur du pain chaud, voilà un cordial plus excellent que les Goutes d'Angleterre: *Credat Judæus Apella, non ego.* Athénée [85] raconte cette

[84] Mœrentem Sororem, quod, illo in celebritate Cereris morituro, ipsa Deæ vota exsolvere nequiret, bono animo esse jussit, panesque calidos sibi quotidie afferri; eos igitur naribus cum admovisset, vivum se, donec ea celebritas transiret, servavit. Ubi vero dies illi transierunt, (tres autem erant) quietissime ac minimo dolore conclusit vitam. *Laert.* Lib. IX. Segm. 43.

[85] Athen. Lib. II. Cap. 7.

cette histoire un peu différemment. Il dit que Démocrite ayant résolu de se laisser mourir, pour se délivrer des incommodités de la vieillesse, dont-il étoit ennuyé, recula sa mort de trois jours, pour faire plaisir à ses Sœurs qui souhaitoient d'assister aux Fêtes de Cérès. Il se servit pour cela d'un pot de Miel, dont l'odeur lui conserva la vie pendant quelques jours; après la celébration des Fêtes, il fit ôter son pot de Miel & mourut.

Ce second Conte n'est guère plus vraisemblable que le premier. Ce qui me détermine à rejetter entiérement ces *flairemens* de pain chaud & de pot de Miel, c'est que Lucrèce qui parle de la mort de Démocrite, & qui dit que ce Philosophe se la donna lui-même, ne fait aucune mention de cette histoire. „Démocrite, ecrit il [86], écoutant „les avis que lui donna la vieillesse, & s'ap-„percevant que son esprit baissoit, alla au devant

[86] Denique Democritum postquam matura vetustas
Admonuit, memores motus languescere mentis,
Sponte sua leto caput obvius obtulit ipse.
Ipse Epicurus obit decurso lumine vitæ,
Qui genus humanum ingenio superavit, & omneis
Præstrinxit, Stellas exortus uti ætherius Sol.

„vant de la mort & ſubit volontiers l'Arrêt „du Sort. Epicure, qui a paru parmi les „Sages comme le Soleil parmi les Etoiles, „a de même été ſujet aux loix du trépas." Après ces éloges Lucrèce conclut qu'il eſt ridicule que des hommes ordinaires ſe plaignent de la fortune qui borne trop leurs jours. Ce Sage Poëte raiſonne ſenſément. Si parmi les mortels quelques uns devoient avoir droit de prétendre à l'immortalité, ce ſeroit ceux dont les connoiſſances & les talens ſont utiles au bonheur de la Société. Newton, Locke, Deſcartes ont cauſé par leur mort plus de perte à l'Europe, que la naiſſance de trente Princes, de cent Cardinaux, & de dix mille Nobles, ne lui ont fait de bien. Un homme, comme Locke, eſt un de ces Phénomênes heureux, que la Nature ne montre qu'une fois pendant la durée d'un Monde.

Avant-

Tu vero dubitabis, & indignabere obire,
Mortua cui vita eſt prope jam vivo, atque videnti,
Qui ſomno partem majorem conteris ævi?
Lucret. de Rer. Nat. Lib. III. p. 332. Verſ. 153. & ſeqq.

Avant que de quiter entiérement Démocrite, je crois devoir le justifier contre Pline, qui lui impute des opinions qu'il ne soutint jamais, selon toutes les apparences. Cet Historien [87] se moque avec raison de certaines absurdités qui étoient insérées dans un Livre, qui traitoit de la nature & des qualités du Caméléon, & qu'on attribuoit à Démocrite; mais il auroit du s'appercevoir qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il en fût l'Auteur [88]. Aulugelle l'a très-bien justifié, & il y a d'autant plus lieu de douter que Démocrite ait composé un Ouvrage rempli de fables & de prodiges, que Lucien, ce redoutable Critique, cet ennemi mortel de presque tous les Philosophes, n'hésite pas à placer Démocrite au rang des Savans, qui ne sau-

87 Jungemus illis . . . Chamæleonem peculiari Volumine dignum existimatum Democrito, ac per singula membra defectum, non sine magna voluptate nostra cognitis, proditisque mendaciis Græcæ vanitatis. *Plin.* Lib. X. Cap. 49.

88 Librum esse Democriti nobilissimi Philosophorum de natura Chamæleontis, eumque se legisse Plinius secundus in naturalis historiæ vigesimo octavo refert, multaque vana atque intoleranda auribus denique quasi a Democrito tradidit . . . . His portentis atque præstigiis à Plinio secundo scriptis non dignum esse

ſauroient ſe laiſſer ſéduire par des Contes; & qui ont [89] une ame de diamant qui ne craint point l'attaque des prodiges.

§. XVII.

EPICURE. ET LUCRECE.

Epicure perfectionna entiérement le Syſtême des Atomes, & le porta au point où Gaſſendi l'a renouvellé de nos jours. Il établit, comme Démocrite, deux principes, le Vuide [90] & les Atomes. Il ſuppoſe que les Atomes ſont indiviſibles, non pas à cauſe de leur petiteſſe, quelque imperceptible qu'elle ſoit, mais à cauſe de leur dureté & de leur na-

cognomen Democriti puto. Aulug. noct. attic. diſſ. X. cap. XII.

89 Ἀδαμαντίνην πρὸς ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα τὴν γνώμην ἔχοντας ὡς ἀπιστῆσαι· Qui adverſus hæc & ſimilia mentem haberet adamantinam, ut non crederet, &c. *Lucian.* Tom. I. in Pſeud. pag. 873.

90 Omnis ut eſt igitur per ſe natura, duabus
Conſiſtit rebus; nam corpora ſunt, & inane,
Hæc in quo ſita ſunt, & quà diverſa moventur.
Lucret. de Rer. Nat. Lib. I. p. 42. Verſ. 419. & ſeqq.

nature [91], qui n'admet point de vuide [92], & qui par conſéquent ne peut être ſujette à la diviſion, les corps n'étant aſſujetis à la ſéparation & à la deſtruction que par le vuide. Gaſſendi a ſoutenu de la même maniere l'indiviſibilité de la Matiere a l'infini. „L'Atome, *dit-il* [93], ne „doit pas être regardé comme le point des „Mathématiciens, & les *Indiviſibles* des Géo„mêtres, qui n'ont ni longueur, ni largeur; „il a au contraire des parties, qui ont leur „longueur, leur largeur, & qui ne peuvent „être desunies.“

La ſeule choſe que Gaſſendi ait changée au Syſtême d'Epicure, c'eſt la maniére dont l'Univers à été conſtruit. Le Philoſophe Grec croyoit *que rien* [94] *ne ſe peut faire de rien*, même par le pouvoir divin; il admettoit donc l'exiſtence des Atomes de toute éternité, & penſoit qu'en s'accrochant & s'uniſſant les uns

[91] Sunt igitur ſolida primordia ſimplicitate. *Idem* ibid.

Nec ratione queunt aliâ ſervata per ævum,
Ex infinito jam tempore res reputare.
Idem, ibid.

[92] Dicitur Atomus, non quod minima, ſit, ſed quod non poſſit dividi, cum ſit patiendi incapax, & inanis expers. *Plin.* Liv. VIII. p. 3.

uns avec les autres, dans cet eſpace vuide & immenſe, où ils avoient erré en liberté, ils avoient formé le Monde.

Cette ſuppoſition révolte. Il eſt abſurde de ſe figurer que l'ordre & l'arrangement le plus parfait ſoient les ſuites d'un Hazard aveugle, & que ce même Hazard régle & régit, ſans le ſavoir, avec toute la juſteſſe poſſible, & gouverne avec une régularité parfaite ce qu'il a formé ſans deſſein. Une ſimple Pendule demande pour être reglée une Intelligence raiſonnable, & l'Univers n'aura pas beſoin d'un conducteur & conſervateur; il faut être bien prévenu & bien aveuglé pour ſoutenir une pareille opinion.

Gaſſendi, en admettant l'exiſtence du Vuide & des Atomes d'Epicure, a reconnu, ainſi que la Raiſon & la Révélation l'éxigeoient, un premier Créateur de tous les Etres, une Intel-

93 Hoc eſt nulla Atomus quæ non partes habeat, licet indiſſociabiles, quæ non item longitudinem cum latitudine & latitudinem cum profunditate. *Gaſſend.* Tom. I. pag. 31. in Oper.

94 Nullam rem e nihilo gigni divinitus unquam *Lucret.* Lib. I, p. 26. verſ. 150.

telligence éternelle, spirituelle, & souverainement puissante. Voilà, *Monsieur*, la seule correction que les Modernes ont apportée à l'Hypothèse d'Epicure.

Faites attention, je vous prie, que ce Vuide immense, dans lequel la Terre, le Soleil, les Planetes, la Lune, les Etoiles se trouvent; ce Vuide, dis-je, dans lequel l'Hypothèse Newtonienne [95] fait promener tranquillement tout les Astres, a été connu & soutenu des Anciens par les mêmes raisons que les Modernes emploient aujourd'hui. Lucrèce après Epicure dit que s'il n'y a point de Vuide dans l'Univers, le mouvement est impossible: Gassendi a prétendu la même chose; & Newton [96] a cru que la Nature seroit languissante, & que tous les corps deviendroient immobiles.

Je le répete encore, *Monsieur*, ai-je eu tort de vous dire que tous les Systêmes Modernes sur les Principes généraux de la Physique, sur la construction de l'Univers, & sur bien des opinions particuliéres, soit Physiques, soit Métaphysiques, sont des anciennes

95 Omnino necesse est, ut spatia cælestia omni materiâ sint vacua. *Newton*. Optic. p. 313.

nes Hypothèſes *rhabillées à la Mode, ou plutôt des imaginations Grecques vêtues à la Françoiſe, à l'Angloiſe, & à la Hollandoiſe?* Vous avez vu les modèles de Mallebranche, de Deſcartes, de Gaſſendi, de Spinoſa, de Newton. Je conviens que tous ces Philoſophes ont ajouté pluſieurs choſes conſidérables aux Hypothèſes, dont ils ſe ſont ſervis; mais enfin, ils ont toujours bati ſur un fond qui ne leur appartenoit pas. Ce Vuide, ſi néceſſaire au Syſtême Newtonien, appartient à Démocrite & à Epicure. Cette Etendue, ce Plein continuel, Deſcartes le doit aux Péripatéticiens: ſa Matiere ſubtile eſt ſi reſſemblante à l'éthérée d'Ariſtote, qu'elle n'en diffère que pour le nom; l'une & l'autre rempliſſent également par leur fluidité & leur legéreté tous les eſpaces, qui pourroient ſe trouver vuides. L'indefinité de la Matiére appartient à Chryſippe: il avoit inventé ce mot, qui dans le fond ne ſignifie rien, pour diminuer les embarras qui ſe trouvent à admettre la Matiére infinie; c'eſt encore un vol fait par Deſcartes à l'Antiquité.

Je

96 Ordo Naturæ langueſceret. *Idem*, ibid.

Je retourne, *Monsieur*, à Epicure. Il fit au Systême de Démocrite un changement assez considérable. Ce dernier ne croyoit aucune qualité attachée aux Atomes, que la pesanteur & l'indivisibilité; mais comme la pesanteur ne devoit faire decrire aux Atomes que des lignes droites, & qu'il étoit impossible que par ce mouvement perpendiculaire, comme le remarque Lucrèce [97], les Atomes pussent s'accrocher avec d'autres, Epicure leur attribua un mouvement d'infléxion, apellé *Clinamen*. „Ainsi les atomes [98], „se faisant passage pour aller droit vers la „partie inférieure, où leur propre poids les „emporte, s'éloignent peu à peu de leur „route, sans consulter ni le lieu, ni le tems. „Ce changement imperceptible fait leur dé„clinaison, sans laquelle, ainsi que les goutes

97 Quod si forte aliquis credit graviora potesse
Corpora, quo citiùs rectum per inane feruntur,
Incidere è superd levioribus: atque ita plagas
Gignere, quæ possint genitales reddere motus;
Avius à vera longè ratione recedit.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. II. p. 126. Vers. 225. & seqq.

98 Corpora cum deorsum rectum per inane feruntur,

„res de pluie, ils se précipiteroient droit „dans le Vuide; & alors il n'y auroit plus „entre eux ni de rencontre, ni de corps; il „ne se feroit aucune production ni aucun as„semblage.“ Ce *Clinamen* des Atomes n'a rien de plus extraordinaire que les Vertus occultes d'Aristote, que les Tourbillons de Descartes, & que l'Attraction de Newton. Epicure a pu, également comme ces Philosophes, avoir recours à une Hypothèse pour éclaircir ce qu'il trouvoit d'obscur dans le Méchanisme de l'Univers, & l'on ne peut lui refuser la gloire d'avoir expliqué en grand Maitre plusieurs secrets de la Nature. Il a connu une partie de ces fameuses opinions sur la lumiere, qui dans ces derniers tems ont fait tant d'honneur à Newton. Ce Philosophe Anglois soutint [99], que la lumiere est

Ponderibus propriis incerto tempore firmè.
Incertisque locis spatio se pellere paulum,
Tantum quod momen mutatum dicere possis.
Quod nisi declinare solerent omnia deorsum,
Imbris uti guttæ, caderent per inane profundum;
Nec foret offensus natus, nec plaga creata
Principiis; ita nil unquam Natura creasset.
Idem, ibid. Vers. 217. & seqq.

99 Rejicientur simul Hypotheses, eæ, quibus lumen

eſt transmiſe du Soleil à la Terre; & que des corpuſcules qui ſe détachent des Corps lumineux, & qui traverſent des eſpaces d'une étendue ſurprenante, apportent en peu de momens les impreſſions de la clarté. Lucrèce nous apprend que c'étoit-là l'opinion d'Epicure. „Il eſt certain, *dit-il*[100], qu'il y a „des choſes qui doivent leur viteſſe à la lé„gèreté de leur nature, comme la lumiere & „la chaleur du Soleil qui ſont compoſées d'a„tomes très-ſubtils: ils traverſent aiſément „tout l'intervalle de l'air; en ſorte que dans „un inſtant une lumiere eſt perpetuée par une „autre lumiére, & que ſes rayons ſont toujours „pouſſés & preſſés par de nouveaux rayons."

Je ne penſe pas qu'on puiſſe s'expliquer plus clairement, & c'eſt en vérité avoir bien envie

in preſſu vel motu per iſtius medium propagato conſiſtere ſingitur . . . . corpuſcula è corporibus lucentibus emiſſa. *Newton.* Optic. pag. 314 & 315.

[100] Principio perſæpe leves res, atque minutis
Corporis factas, celeres licet eſſe videre.
In quo jam genere eſt Solis lux, & vapor ejus,
Propterea quia ſunt è primis facta minutis:
Quæ quaſi cuduntur, perque aëris intervallum
Non dubitant transire ſequenti concita plaga.
Suppeditatur enim confeſtim lumine lumen,

envie d'attribuer toutes les connnoiſſances aux Modernes, que de ne pas reconnoître, que la baſe ſur laquelle Newton a établi les trois quarts de ſon Syſtême ſur la lumiere, avoit été poſée par un autre Philoſophe plus de deux mille ans avant lui ; il eſt vrai que l'Anglois a perfectionné infiniment ce qu'il a emprunté du Grec, & qu'il a épuré un lingot d'or mêlé de beaucoup d'alliage.

Epicure a encore expliqué parfaitement les qualités ſenſibles, comme les odeurs, les ſaveurs, &c. Tous les Philoſophes raiſonnables conviennent aujourd'hui que ces qualités ne ſont point attachées aux corps par leur nature; Lucrèce ſoutient la même choſe. „Ne penſez pas, *dit-il* [1], que les Principes „des choſes qui n'ont point de couleur ayent d'au-

Et quaſi protelo ſtimulatur folgore folgur.
Lucret. Lib. IV. p. 22. Verſ. 183. & ſeqq.

[1] Sed ne forte putes ſolo ſpoliata colore,
Corpora prima manere: etiam ſecreta teporis
Sunt, ac frigoris omnino, calidique vaporis:
Et ſonitu ſterila & ſucco jejuna feruntur:
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem.
. . . .
Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere ſuum gignundis rebus odorem:

„d'autres qualités, comme le chaud, le froid, „le ſon, le ſuc & l'odeur. Comment pour„roient ils donner aux êtres qu'ils compoſent „leur couleur & leur ſon, puisqu'étant ſoli„des & ſimples, il n'émane rien d'eux, ils „ſont de même ſans goût, ſans froid, ſans „chaud, & n'ont aucune choſe de cette na„ture."

Voilà, *Monſieur*, encore une prétendue découverte attribuée à la Philoſophie Moderne. Quels éloges n'a-t-on pas donnés à Deſcartes, pour avoir ſoutenu & prouvé que toutes nos ſenſations ne ſont cauſées que par l'impreſſion des corpuſcules*, qui d'ailleurs n'ont eux mêmes aucunes qualités que les trois dimenſions néceſſaires à tous les corps

Nec ſonitum, quoniam nihil ab ſe mittere poſſunt:
Nec ſimili ratione ſaporem denique quemquam;
Nec frigus, neque item calidum, tepidumque vaporem
Cætera &c. . . . .

Lucret. de Rer. Nat. Lib. II. p. 180. Verſ. 841. & ſeqq.

* Hinc, ubi quod ſuave eſt aliis, aliis fit amarum.
Illis quis ſuave eſt, læviſſima corpora debent
Contrectabiliter caulas intrare palati:
At contra, quibus eſt eadem res intus acerba:
Aſpera nimirum penetrant, hamataque fauces:

corps. Lucrèce avoit avancé la méme opinion après son Maitre Epicure, il y a plus de dix-sept cens ans : & il attribuoit à l'impression de ces corpuscules non-seulement la cause des odeurs, mais encore du goût [2]; c'est la différente maniére dont-ils frappent les Sens qui fait que l'un trouve amer ce que l'autre assûre être doux. Les propriétés de l'Aimant ont été expliquées par ce même Philosophe comme par les plus habiles Modernes ; il dit [3] que la matiére magnétique qui sort de l'Aimant chasse d'entre le Fer & l'Aimant l'air qui s'y trouve, qui revient ensuite sur le Fer & l'Aimant, & les force à se réunir.

Après

Nunc facile ex his est rebus cognoscere quæque.
Idem, Lib. IV. p. 94. Vers. 659. & seqq.

3 Principio, fluere è Lapide hoc permulta necesse est
Semina, sive æstum, qui discutit aëra plagis:
Inter qui Lapidem, Ferrumque est cumque locatus.
. . . .
Aër, à tergo quasi provehat, atque propellat;
. . . .
Trudit, & impellit, quasi navim velaque Ventus.
Idem, Lib. VI. p. 428. Vers. 1000. & seqq.

Après avoir donné à Epicure & à Lucrèce les éloges qu'ils ont si justement mérités, il faut avouer qu'ils ont été l'un & l'autre de très-mauvais Astronomes, en prétendant [4] que le disque du Soleil n'étoit pas plus grand qu'il

4 Nec nimio Solis major rota, nec minor ardor
Esse potest, nostris quam sensibus esse videtur.
Idem, Lib. V. p. 230. Vers. 565, & 566.

5 Nam quibus è spatiis cumque ignes lumina possunt
Adjicere & calidum membris adflare vaporem,
Nihil visus intervalla de corpore libant
Flammarum, nihilo ad speciem'st contractior ignis.
Proinde calor quoniam Solis, lumenque profusum
Perveniunt nostros ad sensus, & loca fulgent;
Forma quoque hinc Solis debet illimque videri,
Nihil adeo ut possis plus, aut minus addere vere,
Lunaque sive notho fertur loca lumine lustrans,
Sive suam proprio jactat de corpore lucem:
Quidquid id est, nihilo fertur majore figura;
Quam nostris oculis quam cernimus esse videtur;
Nam prius omnia quæ longe semota tuemur
Aëra per multum specie confusa videntur,
Quam minimum filum. Quapropter Luna necesse est,
Quandoquidem claram speciem certamque figuram
Præbet ut est oris extremis cumque notata,
Quanta hæc quæque fuat, tanta hinc videatur in alto.
Postremo quoscumque vides hinc ætheris ignis,
(Quandoquidem, quoscumque in terris cernimus ignis,
Dum tremor est clarus, dum cernitur ardor eorum,
Perparvum quiddam interdum mutare videntur

qu'il nous le paroiſſoit. De quelque eſpace, *dit Lucrèce*[5], que les feux dardent leur lumiére, & qu'ils communiquent leur chaleur, ils ne perdent rien de leur flâme dans l'intervalle qui ſe rencontre, & leur brillant ne paroit

Alterutram in partem filum, quo longius abſit)
Scire licet perquam pauxillo poſſe minores
Eſſe, vel exigua majores parte, brevique.
Illud item non eſt mirandum, qua ratione
Tantulus ille queat tantum Sol mittere lumen,
Quod Maria ac Terras omnes, Cœlumque rigando
Compleat, & calido perfundat cuncta vapore.
Nam licet hinc Mundi patefactum totius unum
Largifluum fontem ſcatere, atque erumpere flumen
Ex omni Mundo, quod ſic elementa vaporis
Undique conveniant, & ſic conjectus eorum
Confluat, ex uno capite hic ut profluat ardor.
Nonne vides etiam quam late parvus aquaï
Prata riget fons interdum, campiſque redundet?
Eſt etiam quoque, uti non magno Solis ab igne
Aëra percipiat calidis fervoribus ardor;
Opportunus ita eſt ſi forte, & idoneus aër,
Ut queat accendi parvis ardoribus ictus.
Quod genus interdum ſegetes, ſtipulamque videmus
Accipere ex unâ ſcintillâ incendia paſſim.
Forſitan & roſea Sol alte lampade lucens
Poſſideat multum cæcis fervoribus ignem
Circum ſe, nullo qui ſit fulgore notatus,
Æſtiferum ut tantum radiorum exaugeat ictum.

Idem, ub. ſup. Verſ. 567. & ſeqq.

roît pas avec moins d'éclat à la vûe. Ainſi il faut que la circonférence du Soleil ne ſoit ni plus grande, ni plus petite que nous la voyons. La Lune auſſi, ſoit qu'elle éclaire par ſa propre lumiere, ou par une qui lui eſt étrangére, ne doit être que de la grandeur qu'elle nous paroît. Ces raiſonnemens ſont pitoyables. Où eſt ce que Lucrèce avoit trouvé qu'un feu allumé ſur une Montagne ſemble de dix lieues auſſi grand, que lorſqu'il n'eſt vu que de deux ou trois cens pas? Les autres raiſons des Epicuriens ne valent pas mieux que celle-là; vous les pouvez voir au bas de la page. Je ne dis rien du doute ſur la nature de la lumiere de la Lune; il eſt ſi ridicule qu'il ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Avant que de finir ma Lettre, je me crois obligé de prendre la défenſe de Lucrèce contre l'Auteur de l'Hiſtoire Critique de la Philoſophie. „Le Poëme de Lucrèce, *dit-il* [6], „eſt écrit d'une maniére ſerrée, quelquefois „délicate, rarement agréable. Pour moi, je „trouve

[6] Hiſtoire Critique de la Philoſ. Tom. III. p. 25.

7 Lucretii Poëmata, ut ſcribis, ita ſunt multis luminibus tincta, multæ tamen etiam artis. *Cicer. Epiſt.* Q. Tull. Frat.

„trouve que l'art s'y fait trop ſentir; ce qui „répand ſur tout l'Ouvrage je ne ſai quoi de „ſombre & d'obſcur. Je trouve encore que „les matiéres n'y ſont point aſſez bien nouées „les unes avec les autres, & que les pre„miéres preuves ne préparent point à celles „qui doivent les ſuivre.“

Je ſuis fâché, que Mr. Deslandes, ait porté un jugement ſi peu équitable ſur un des plus beaux & des plus parfaits Morceaux que l'Antiquité nous ait transmis. Peut-on trouver le Poëme de Lucrèce *rarement agréable*; il ſemble être dicté par les Graces? Je conviens qu'il y a beaucoup d'art; mais il ne s'y fait ſentir que pour en relever les beautés, au moins eſt-ce-là le jugement qu'en a porté Cicéron[7]. Ovide[8] croyoit que les Vers de Lucrèce ne pouvoient périr que par la deſtruction de l'Univers; Scaliger & Caſaubon ont égalé la diction de ce Poëte à celle de Céſar & de Cicéron. Il eſt vrai que Quintilien[9], en comparant aſſez mal à propos Lucrèce à Macer, dit qu'il eſt elégant

8 Carmina ſublimis tunc ſunt peritura Lucreti,
Exitio Terras cum dabit una dies.
Ovid. Amor. Lib. I. Eleg. XV.

9 Nam Macer & Lucretius legendi, ſed non ut phraſim,

gant, quoique difficile ; mais que les matiéres abstraites qu'il a traitées sont une excuse assez légitime. Je ne comprends donc point quelle est cette différence que Mr. Deslandes met entre *délicat* & *agréable*. Si, par cette derniére épithete, il entend que Lucrèce auroit du remplir son Livre d'Episodes galants, & faire de son Poëme Philosophique un Livre digne de servir de modèle aux Combervilles & aux Calprenèdes, bien des gens remercieront Lucrèce de s'être contenté d'être délicat, sans être agréable.

§. XVIII.

SENEQUE.

Lucrèce n'a pas été le seul Philosophe, qui ait illustré l'ancienne Italie ; Sénéque, Précepteur de Néron, lui fit encore plus d'honneur à mon avis. Ce Philosophe nâquit à Cordoue sous l'Empire d'Auguste ; il fut amené

id est, corpus eloquentiæ faciant. Elegantes in sua quisque materia, sed alter humilis, alter difficilis. Quintil. de Instit. Orat. Lib. X. Cap. 1.

[10] (Philosophi) . . . . . . intelligunt Custodem Rectoremque universi, Animum ac Spiritum, mundani hujus Operis Dominum & Artificem. *Senec.* Natural.

amené très-jeune à Rome, & mourut l'an 65 après la Naissance de Jésus-Christ. Il admettoit 1° une Intelligence, qui avoit donné l'arrangement à l'Univers, & qui en conservoit l'ordre & l'harmonie ; il reconnoissoit sagement que le Hazard ne pouvoit rien produire de réglé, encore moins conserver ce qu'il avoit produit.

Sénéque avoit un génie grand, vaste, profond : il écrivoit d'une manière serrée, exacte, il ne se permettoit aucun écart : il égayoit les matiéres qu'il traitoit par plusieurs Faits d'Histoire qu'il y mêloit ; ses Lettres & ses Traités en contiennent un grand nombre. Sa Morale étoit sévére ; par-tout il fait la guerre au Vice, moins touché de faire aimer la Vertu que de rendre le Crime odieux. Ses sentimens nobles & remplis de probité lui ont acquis l'estime de tous les honnêtes gens ; mais quelques-uns de ses admirateurs outrés se sont laissés emporter à leur

Quaest. Lib. II. Cap. 45. Dans un autre endroit ce Philosophe, en parlant de l'inutilité des Dieux d'Epicure, & soutenant la néceffité d'admettre une Providence, s'explique en ces termes : Non exaudiens vota, nec nostri curiosus, atqui hunc vis videri colere tanquam parentem. *Idem*, de Benef. Lib. IV.

à leur passion. Ils ont prétendu qu'il avoit eu un commerce de Lettres avec Saint Paul: un Imposteur avoit supposé quelques Epitres de ce Philosophe & de cet Apôtre: ils ont cru qu'ils ne devoient point rejetter cet Ouvrage. En vérité cela est pitoyable. Cependant quelques Ecrivains ont voulu encore en soutenir l'autenticité dans ces derniers Siècles.

La Mothe-le-Vayer a parfaitement réfuté cette opinion. „L'autorité, *dit-il* [11], du „Pape Linus, de St. Jérôme, suivie par Sixtus Senensis & assez d'autres, qui ont cru „ces Lettres véritables, est sans doute de très „grande considération. Et néanmoins tous „les hommes de savoir du dernier Siècle les „ont regardées comme apocryphes, ou sup„posées, & le Jugement de l'Eglise Univer„selle semble avoir suffisamment réglé & com„me déterminé ce que nous devons penser, „quand elle a defendu de mettre ces Epîtres „de St. Paul, dont nous parlons, au rang „des autres qui sont Canoniques. Pour le „regard du témoignage de Linus, on le ré-

fute

[11] *La-Mothe-le-Vayer* de la Vertu des Payens, Part. II. Tom. I. p. 660. Edit. *in Folio*.

„ſute, parce qu'encore qu'il ſoit vrai que ce „Pape ait autrefois écrit le Livre qu'on cite des „Actes de St. Pierre, ſi eſt-ce que celui qu'on „voit & dont-on ſe ſert aujourd'hui eſt appa- „rement faux au jugement de Bellarmin & „de Baronius, lequel y remarque même des „taches de l'Héreſie des Manichéens. Quant „à St. Jérôme, qui a pu faire faillir St. „Auguſtin & les autres, je n'oſerois pas dire, „comme Eraſme, que ce bon Pere n'igno- „rant pas la ſuppoſition des Lettres de St. „Paul à Sénéque, s'eſt voulu prévaloir de „la crédulité des hommes ſimples, pour leur „faire lire plus volontiers les Oeuvres de Sé- „néque, quand ils demeureroient perſuadés „qu'il étoit Chrétien . . . car il n'eſt „pas poſſible de defendre les fautes & les im- „pertinences dont ces Lettres ſont convaincues „par le Cardinal Baronius, ni de repondre „à tout ce que Louïs Vives, Geſner, Bellar- „min, Faber, Poſſevin, Lipſe, Eraſme & „une infinité d'autres ont écrit contr'elles. „Et certes quand je lis dans Tacite les perſé- „cutions qui ſe firent ſous Néron, j'ai bien „de la peine à m'imaginer comment Sénéque „eût pu être dans un commerce ſi familier „de Lettres avec St. Paul, ſans qu'il en fût „venu quelque choſe à la connoiſſance de la

„Cour, & particuliérement du Prince : . .
„. . . Je ne sai d'ailleurs si ce n'est pas
„faire tort à St. Paul, ce Vase sacré d'élection,
„de penser quil ait versé inutilement ses li-
„queurs dans une ame telle que celle de Sé-
„néque.„

Après des raisons aussi évidentes, n'est-il pas surprenant que l'Auteur de la Vie de St. Paul imprimée depuis deux ou trois ans, ait voulu faire revivre l'opinion de l'autenticité de ces Lettres. Il est encore plus extraordinaire que les sages Ecrivains du Journal des Savans ayent fait mention de ce sentiment comme étant soutenable & n'ayant rien qui répugne. Si les Lettres que nous avons de de St. Paul à Sénéque, & de Sénéque à St. Paul sont originales, il faut convenir que les autres Ouvrages qui nous restent de ce Philosophe sont tous suposés; car il ny a rien qui soit plus différent & plus dissemblable que ces prétendues Lettres & ses autres Ecrits.

Après

[a] On peut voir ces reproches dans l'article de Dion Casse, dans les Lettres de cet ouvrage sur les Historiens grecs. On en trouvera aussi quelques uns que lui fait Tacite, qui sont très-graves; & contre lesquels il est impossible de justifier Seneque entierement.

[b] Sed uterque mensuram implevimus, & tu quan-

Après avoir rejetté toutes les fable qu'on a inventées pour honorer la Mémoire de Séneque, je le défendrai contre la calomnie des Auteurs anciens & modernes, qui l'ont accusé de plusieurs crimes imaginaires [12]. Dion Cassius & son Abbréviateur Xiphilin ont été les sources où tous les ennemis de ce Philosophe ont puisé les reproches qu'ils lui ont faits.

Quant aux richesses de ce Philosophe, on ne sauroit nier qu'il n'en ait possédé de très-considérables, puisqu'il nous l'apprend lui-même dans le Discours que Tacite lui fait prononcer en prenant congé de Néron, & en lui remettant ce qu'il tenoit de sa libéralité. Il n'hésite pas à dire qu'il a reçu de son Prince [13] autant qu'un Particulier pouvoit recevoir, & qu'un Souverain pouvoit doner. Mais on peut être riche & très-honnête homme, surtout lorsqu'on fait un aussi bon usage de ses richesses que Sénéque. Juvénal [14] nous ap-

rum Princeps amico tribuere posset, & ego quantnm amicus à Principe accipere. *Tacit.* Annal. Lib.IV.

14 Nemo petit modicis quæ mittebantur amicis
A Seneca . . . .
Juvenal. Sat. V.

apprend qu'il les employoit à soulager ses amis dans le besoin, & à aider ceux qui se trouvoient dans l'indigence. Peut-on se figurer qu'un Poëte Satirique, tel que Juvénal, qui n'épargne personne, pas même la Mémoire des Souvèrains, ait loué sans raison, la libéralité de Sénéque, mort peu d'années avant qu'il composât ses Satires?

S'il y a eu des personnes qui ont calomnié ce Philosophe, c'est une suite du malheur attaché à la condition des Ministres & des Favoris des Princes: la jalousie & la haine s'unissent pour tâcher de ternir l'éclat de leurs plus belles actions. Que n'a-t-on pas écrit contre les Cardinaux Richelieu & Mazarin? Qu'est-ce qu'on n'a pas inventé pour flêtrir la gloire des Colberts & des Louvois?

C'est avoir assez fait l'apologie de Sénéque, je viens à ses Ouvrages Physiques. Nous avons de lui VII. Livres qu'il a composés sous le titre de *Questions Naturelles*, qui sont remplis de choses très curieuses. Comme dans sa vieillesse il s'étoit entiérement adonné à la Phy-

[15] Occulto enim itinere subit terras & palam venit, secreto revertitur, colaturque in transitu Mare. *Senec.* Quæst. Natural. Lib. III. Cap. V.

[16] In terra quoque sunt alia itinera, per quæ Aqua,

Physique, si la cruauté de Néron ne l'eut point obligé à se faire ouvrir les veines dans un Bain d'eau tiède, il eût sans doute publié encore d'autres Ouvrages, que nous serions fort heureux d'avoir; car ce Philosophe a fait des découvertes très utiles sur les Tremblemens de terre, sur les Eaux, sur les Météores, &c.

Quelques Modernes se sont servis très-utilement des idées de cet Ancien, & ont voulu, selon la bonne & louable coutume, les faire passer pour neuves. Je me contenterai d'en citer deux exemples, le premier sur l'origine des Fontaines, le second sur la circulation du Sang. Vous verrez, *Monsieur*, encore deux choses dont on parle tant aujourd'hui, & de la connoissance desquelles on se félicite si fort, apperçues & même crues par un Ancien. „Les Fontaines, *dit Sénéque* [15], „viennent de la Mer par des chemins cachés „& inconnus, & y retournent de même." Voyons à présent le second exemple. „De „même, *écrit ce Philosophe* [16], qu'il y a dans „la

& alia, per quæ Spiritus currit: adeoque illam ad similitudinem humanorum corporum Natura formavit, ut majores quoque nostri aquarum appellaverint venas. *Idem.* Quæst. Natur. Lib. III. Cap. XV.

„la Terre des chemins pour que les eaux „s'écoulent continuellement, de même auſſi „nos Veines ſont les Canaux du Corps hu-„main.“ Dans un autre endroit [17] il dit, „que lorſque les eſprits vitaux, qui ſont dans „le Sang, circulent ſans empêchement, le „corps n'eſt point ſujet aux tremblemens.“ Comment Sénéque auroit-il voulu que les eſprits vitaux euſſent circulé, ſi le Sang ne circuloit pas lui-même, s'il rempliſſoit tous les vaiſſeaux, & s'il bouchoit tous les paſſages?

§. XIX.

PLINE.

Puiſque j'ai oſé vous avancer que la circulation du Sang n'étoit pas inconnue à quelques Anciens, j'ajouterai que l'opinion que nous avons ſur le reflux n'étoit pas auſſi ignorée d'eux. Pline autre Philoſophe Latin penſoit à peu près comme nous là-deſſus. Le Jéſuite Regnault ſera garant que je ne prête rien à Pline qu'il n'ait ſoutenu. Ecoutons

17 Quamdiu ſine injuria perfluit Spiritus & ex more procedit, nullus eſt tremor corpori. *Idem*, ibid, Lib. VI. Cap. 18.

tons ce Jésuite. „ Ce que la Mer, *dit-il*[18],
„eut toujours de plus frappant, c'est le flux
„& le reflux; & à vous entendre, Ariste,
„c'est ici que la Physique triomphe. Quels
„rapports n'a-t-elle point observés entre les
„mouvemens de la Mer & ceux de la Lune?
„Les mouvemens journaliers de la Lune sont
„conformes à ceux de la Mer: la Lune re-
„tarde chaque jour & la Marée aussi: on
„diroit que celle-ci est sensible aux différen-
„tes Phases de celle-là: chaque mois, & à
„la nouvelle & à la pleine Lune, sur-tout
„quelque tems après, la Marée croit plus
„qu'à l'ordinaire: le flux diminue quand la
„Lune approche de ses Quadratures; le flux
„augmente quand la Lune revient vers les
„Conjonctions ou les Oppositions. Quelque-
„fois la Lune s'éloigne de la Terre & la Ma-
„rée est plus basse: quelquefois la Lune
„est plus proche de la Terre, & la Marée
„est plus haute: mais les plus grandes Ma-
„rées arrivent quelques jours après les Equi-
„noxes, où le Soleil & la Lune semblent se
„réunir

17 Origine ancienne de la Physique Nouvelle, Part. I. 143. Edit. d'Amsterd.

„réunir dans l'Equateur, pour rendre l'effet „plus sensible, & sur-tout après l'Equinoxe „de l'Automne. Ces Observations que l'on „a faites récemment, dites-vous, ne sont-el„les pas importantes & curieuses? Sans „doute. Aussi St. Augustin & St. Ambroise „en parlent; lisez le Chapitre LXXXX. du II. „Livre de Pline [19], vous verrez qu'il les „trouva toutes si belles, qu'il prit soin d'en en„richir son Ouvrage."

Je m'apperçois, *Monsieur* qu'il est tems que je songe à finir ma Lettre; mais je ne puis m'empêcher de vous faire encore en deux mots l'éloge de l'Histoire Naturelle de Pline. Ce Livre est rempli de choses aussi interessantes que curieuses: on est embarassé, en le lisant, de savoir si l'Auteur est plus grand Historien que Philosophe; mais on convient qu'il est l'un & l'autre à un très-haut point. Il est dommage qu'avec de si rares talens & tant de connoissances, Pline ait donné dans l'Athéïsme, & qu'ayant eu souvent trop de crédulité pour bien des faits extraordinaires & faux qu'il a rapportés, il n'ait

19 Modici a nova ad dividuam (Lunam) æstus, pleniores ab ea abundant . . . . Duobus Æquinoctiis maxime tumentes, & Autumali amplius

n'ait été incrédule que sur l'existence de Dieu. Sa curiosité fut la cause de sa mort; voulant examiner de trop près les embrasements du Mont Vésuve, il fut étouffé par les exhalaisons, qui sortoient de ces Gouffres. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéïssant Serviteur, &c.



LET-

quam Verno, &c. *Plin.* Harduini, Tom. I. Lib. II. Cap. 97. p. 117. cité par le P. Regnault, *ub. sup.*

LETTRE HUITIEMI

MONSIEUR,

Avant que de vo arler des Philosophi modernes que je diviserai en deux cla ses différentes, la émiere contenant l Scholastiques, & la onde les Savans de c derniers Siècles, je dirai un mot de quelqu Philosophes anciens, dont je n'ai pu fai mention dans mes Lettres précedentes, so que l'occasion ne s'en soit pas présentée, so que ces Auteurs ayant vêcu après les autre j'aye cru ne point devoir interrompre l'ordr que je me suis prescrit.

§. I.

PLUTARQUE.

Plutarque nâquit à Chéronée dans la Béc tie : il fut le troisième Béotien qui démen tit l'idée que les autres Peuples avoient d

se

[1] Quæ necessitas cogit multos esse Joves, si plur sint Mundi, non singulis præesse Principem Unive Deum, mente ac ratione præditum, qualis est qui a n

ſes compatriotes ; ils étoient ſi décriés pour l'eſprit, que Béotien & ſtupide étoient des termes ſynonymes. Pindare natif de Thèbes, Epaminondas & Plutarque detruiſirent un préjugé auſſi faux, & firent voir évidemment qu'il n'eſt point de Pays, où l'Ame ne puiſſe s'élever & donner des marques qu'elle n'eſt point ſi dépendante des Elémens, qu'elle ne conſerve le feu divin qu'elle tient de ſon origine.

Plutarque ſuivit la Philoſophie Académique : il profita utilement de ſes Préceptes ; il ſe moquoit des Dieux du Paganiſme, & avoit une idée très-claire de la neceſſité d'un ſeul Dieu. *Puisqu'une Divinité ſuffit*, diſoit-il [1], *pourquoi veut-on en admettre pluſieurs?* Les Ecrivains modernes ont rendu juſtice au mérite de Plutarque : l'Auteur de ſa Vie s'explique en ces termes : [2] "On ne ſauroit „mieux parler de l'unité de Dieu, de ſon im„menſité, de ſa bonté, & de la pureté de ſon „eſſence. Il dit, que l'eſſence de Dieu n'eſt „que grandeur & majeſté, que bonté, qu'amour,

bis Dominus omnium ac Pater cognominatur? *Plut.* de Oracul. defeƈtu. pag. 421.

[2] *Vies* des Hommes Illuſtres de Plutarque Tome IX. Dacier Vie de Plutarque, pag. 37.

„mour, que magnificence : que Dieu eſt par-
„tout, que c'eſt un Etre heureux, immuable
„& incorruptible : que ſon véritable nom
„eſt *Celui qui eſt*. . . . . . . [3] Il faut dire
„de Dieu ſeul qu'il eſt, & il n'eſt point par
„rapport au tems ; mais par rapport à
„l'éternité qui eſt immobile, non meſurée par
„le tems, & qui n'eſt ſujette à aucune décli-
„naiſon, ni à aucun changement, & dans la-
„quelle il n'y a rien qu'on puiſſe dire ni pre-
„mier, ni dernier, ni nouveau. Dieu eſt un,
„exiſtant réellement, renfermant dans le ſeul
„point préſent toute l'éternité : & il n'y
„a que lui ſeul qui ſoit véritablement, ſans
„qu'on puiſſe dire qu'il a été, ni qu'il ſera ;
„& comme il eſt ſans commencement, il eſt.
„La véritable Théologie pourroit-elle ſe mieux
„exprimer ? „

Cette réflexion de l'Hiſtorien de Plutarque eſt très-juſte ; il faut convenir qu'on ne trouvera rien dans les premiers Peres de plus beau, de plus clair & de plus diſtinct ſur l'unité de Dieu. Il eſt dommage que Plutarque n'ait pu connoître ſa ſpiritualité parfaite ; mais il l'a cru un corps très-ſubtil, ainſi

[3] Tome II. pag. 303.

ainſi que tous les autres Philoſophes. Ce ſeroit d'ailleurs lui faire un reproche mal fondé, que de l'accuſer d'être tombé dans le Polythéiſme des autres Payens malgré ſes beaux raiſonnemens, parce que dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages il employe le terme de *Dieux ;* c'étoit un uſage établi chez tous les Auteurs anciens : Cicéron, Platon, tous les Philoſophes les plus unitaires s'en ſont ſervis très-ſouvent ; & il auroit été impoſſible, qu'un homme qui penſoit auſſi-bien que Plutarque, & qui reconnoiſſoit la néceſſité de l'unité de Dieu, eût voulu en admettre un nombre infini contre ſa conſcience & contre ſes lumiéres.

La maniere dont Plutarque a penſé ſur l'immortalité de l'Ame eſt très-ſenſée: il a compris que la plus forte preuve contre l'anéantiſſement de l'Eſprit découloit de l'exiſtence de Dieu; & qu'il étoit impoſſible que la Divinité toute bonne & toute-puiſſante, ayant formé les hommes pour faire le bien & fuir le mal, ne les punît pas lorſqu'ils deſobéïſſoient à ſes ordres. „Une ſeule & „même raiſon, *dit-il*, établit & prouve ſoli„dement ces deux vérités, qu'il y a une Pro„vidence qui régit le Monde, & que les „Ames ſubſiſtent après la mort. Si l'on

„ruïne un de ces principes, on ruïne nécef-
„fairement l'autre. L'Ame fubfiftant donc
„après la mort„ il eft probable qu'elle re-
„çoit alors les peines ou les récompenfes
„qu'elle a méritées; car pendant qu'elle eft
„en vie, elle combat comme un véritable
„Athlète, &, après qu'elle a affez combattu,
„elle reçoit alors ce qu'elle a mérité, mais
„les récompenfes ou les chatimens qu'elle
„reçoit alors étant feule, c'eft-à-dire dépou-
„illée du corps, pour tout ce qu'elle a fait ici-
„bas, ne nous touchent point, nous qui
„fommes en vie, car outre que nous ne les
„connoiffons pas, nous refufons fouvent de
„les connoître."

Un Philofophe éclairé du flambeau du Chriftianifme, & guidé par la Révélation, ne pourroit pas raifonner plus fagement & plus conféquemment.

La Morale de Plutarque étoit auffi pure, que fes opinions fur l'Ame & fur la Divinité étoient raifonnables: il fe déchaine contre les Epicuriens avec autant de force qu'un Janféniste contre la Morale relâchée des Jéfuites; Pafchal n'eft point un Sermonneur plus véhément que lui. „Ces Philofophes, „*dit-il* [5], n'ont aucun fentiment, ni aucune „idée des voluptés de l'Ame, ils difent même

„qu'ils

„qu'ils n'en veulent point avoir; au con-
„traire rapportant toujours au Corps toute
„la faculté contemplative de l'Ame, & la
„tenant plongée dans les plaisirs de la chair,
„comme avec des masses de plomb, ils ne dif-
„férent en rien des Palefreniers ou des Ber-
„gers, qui mettent devant leurs Bêtes du
„foin, de la paille, ou de l'herbe, comme la
„propre pâture de ces Animaux, dont ils ont
„besoin. N'est-il pas vrai qu'ils veulent de
„même, que l'Ame s'engraisse comme un
„Pourceau de ces voluptés du corps, tant de
„celles qu'elle a déja eues & dont le souve-
„nir la chatouille encore, que de celles dont
„elle espére de jouïr, ne lui permettant ja-
„mais de sentir, ni de rechercher aucune vo-
„lupté qui vienne d'elle? He que peut on
„imaginer de plus absurde, qu'y ayant deux
„parties distinctes, dont l'homme est composé
„(l'Ame & le Corps), & l'Ame ayant par sa
„nature le premier degré d'honneur, cepen-
„dant il y ait un bien propre & particulier
„pour le Corps, selon sa nature, & qu'il
„n'y en ait aucun pour l'Ame mais qu'elle
„demeure-là, oisive, à contempler les affe-
„ctions

5 *Id.* ibid. pag. 1096.

„ctions & les passions du Corps, en y par-
„ticipant elle-même, & s'en réjouissant en
„esclave, & qu'elle demeure-là dès sa naissan-
„ce, sans mouvement, sans aucun plaisir, sans
„aucun desir & sans aucune joye qui lui soit
„propre & particuliére? Car il faut, de
„deux choses l'une, ou qu'ils fassent nette-
„ment & sans détour l'Homme tout de chair,
„comme font quelques-uns qui nient l'exi-
„stence de l'Ame, ou qu'en nous laissant ces
„deux natures distinctes, ils laissent à cha-
„cune un bien ou un mal, qui lui soit pro-
„pre ou étranger. Comme de nos cinq
„Sens de nature, chacun est destiné & appro-
„prié à un sujet sensible, quoiqu'il y ait en-
„tre eux une sympathie, qui fait qu'ils sentent
„les biens & les maux, les uns des autres, le
„principal instrument du sentiment de l'Ame
„c'est l'Entendement; or il n'y a rien de
„plus ridicule, que de ne laisser à cet Enten-
„dement aucun spectacle, aucun mouvement,
„aucune passion qui lui soit propre & na-
„turelle, & dont l'Ame puisse faire son uni-
„que plaisir."

J'ai rapporté, *Monsieur*, ce passage sans l'abréger, quoiqu'un peu long, parce qu'il est capable de donner lui seul l'idée de la beauté de la Morale de Plutarque, & de la

sagesse

ſageſſe qui brille dans la plûpart de ſes Ecrits Philoſophiques. Car ils ne ſont point tous égaux en mérite ; il en eſt même quelques uns que, pour ſa gloire, il auroit été à ſouhaiter qu'on eût ſupprimés. Son Traité ſur les Oracles eſt dans le cas : il recherche dans cet Ouvrage la cauſe de leur ceſſation, & il fait parler les plus grands Philoſophes de ſon tems ; mais ces Philoſophes font quelquefois, & même preſque toujours, de ſi mauvais raiſonnemens, & debitent tant de fables abſurdes, qui n'ont ni fondement ni vraiſemblance, qu'on ne reconnoit plus ce ſage Plutarque, qui au milieu des ténèbres du Paganiſme trace des leçons de Morale dignes d'être pratiquées par les plus rigides Chrétiens. Ses Traités ſur la création de l'Ame & ſur le Démon de Socrate ne valent guère mieux, que celui ſur la ceſſation des Oracles.

Un autre défaut qu'on eſt en droit de reprocher à Plutarque, c'eſt que, malgré les belles choſes qu'il a dites de la Divinité, il a ſouvent porté ſi loin les Objections des Epicuriens, uſant du Privilège des Académiciens, qui pouſſoient également les deux ſentimens oppoſés, qu'il a prêté des armes aux Incrédules & aux Libertins, les Arguments des

Athées ayant souvent plus de poids dans sa bouche que dans celle des Athées mêmes. Pour n'affoiblir point ce qu'il dit sur l'injustice des Dieux, qui ont accablé les hommes de mille maux, je me servirai de la Traduction d'Amyot, qui conserve toute la force & l'énergie de l'Original. „Il n'y a pas un „homme sage, *dit-il* [6], ni il n'y en eut jamais sur la Terre, & au contraire innumérables millions d'hommes malheureux en „toute extrémité, en la Police & Domination „de Jupiter, duquel le gouvernement & l'ad„ministration est très-bonne; & que pour„roit-il être plus contre le Bon-Sens commun, „que de dire que Jupiter gouvernant souve„rainement nous soyons souverainement mal„heureux . . . . . là où les hommes „vivent en toute extrémité misérablement & „méchamment, ne recevant plus le Vice „aucun accroissement, ni la Malheureté avan„cement." Dans un autre endroit Plutarque fait encore plus sentir les mêmes difficultés. „Ils tiennent, *dit-il* [7], que nous étant si mal„heureux & si misérables, sommes gouver„nés

[6] *Oeuvres de Plutarque*. Tome II. pag. 707. Edit. de Genève.

„nés par la Providence divine: or si les „Dieux se changeant nous vouloient offenser, „affliger, tourmenter & débriser, ils ne nous „pourroient pas mettre en pire état que „nous sommes présentement, . . . & „ne pourroit la vie de l'homme être ne pire, „ne plus malheureuse qu'elle est; tellement „que si elle avoit langue & voix pour parler, „elle diroit ces paroles de Hercule, *plein suis* „*de maux, plus n'en pourrois avoir.*

Poursuivons, *Monsieur*, l'examen des défauts qu'on peut reprocher à Plutarque. Celui que je viens de condamner est assez considérable, & lui est fort familier, sur-tout lorsqu'il écrit contre les Stoïciens; en voici un autre qui régarde uniquement sa personne, & qui me paroit très blâmable. Il usoit envers ses domestiques d'une rigueur étonnante; il les faisoit battre cruellement en sa présence, & croyoit excuser cette dureté en disant qu'il falloit que le vice fût châtié, & qu'il n'ordonnoit qu'on corrigeât ses Esclaves, que lorsque le premier feu de sa colére étoit passé. L'Historien moderne de sa Vie raconte à ce sujet

7 *Oeuvres de Plutarque,* Tome II. pag. 237.

ſujet un fait aſſez particulier, qu'il a puiſé dans Aulu-Gelle. „Plutarque, *dit-il* [8], avoit „un Eſclave d'un naturel pervers & opiniâtre, „qui avoit quelque teinture de Philoſophie „& quelque connoiſſance des Philoſophes: „un jour, pour quelque faute qu'il avoit „commiſe, Plutarque ordonna qu'on le dé„pouillât & qu'on lui donnât le fouet; pen„dant que cela s'exécutoit, ce malheureux „crioit de toute ſa force qu'il ne méritoit „point ce châtiment, qu'il n'avoit rien „fait qui en fût digne. Comme on „continuoit toujours, il renonça aux „plaintes & aux cris, & commença à „faire à ſon Maître des réprimandes très „ſérieuſes: il lui reprocha qu'il n'étoit „nullement Philoſophe, comme il s'en „piquoit: que c'étoit une choſe hon„teuſe que de ſe mettre en colére, qu'il „avoit ſouvent parlé contre cette paſſion: „qu'il avoit fait un beau Traité de la man„ſuétude; & que tout ce qu'il avoit écrit „dans ce Traité étoit démenti par ce qu'il „faiſoit dans cette occaſion, où il avoit la „cruauté

8 *Vies* des Hommes Illuſtres de Plutarque Tome IX. Vie de Plutarque par Dacier. pag. 33.

„cruauté de le faire déchirer à coups de fouet „devant ſes yeux. Comment, Coquin, ré„pondit doucement Plutarque, eſt-ce qu'il te „paroît que je ſuis en colere? Mon viſage, „ma voix, ma couleur, mes paroles mon„trent-elles que je ſuis transporté de cette „paſſion? Il me ſemble que ni ma bouche, „ni mes yeux ne marquent cet excès de fu„reur: je ne crie point à tue tête: le feu „ne me monte point au viſage: je n'écume „point: je ne dis aucune parole honteuſe, „& dont je doive me repentir; en un mot, „je ne ſuis pas dans ces mouvemens & dans „ces convulſions, qui accompagnent ordi„nairement les transports que tu me repro„ches, car voilà tous les ſignes de colere, ſi „tu ne les connois pas. En même tems ſe „tournant vers celui qui avoit charge de ce „châtiment, mon ami, lui dit-il, pendant „que nous diſputons, lui & moi, continue „de faire ton office.“

Lorſque j'examine la conduite de Plutarque, je crois voir un vindicatif Jéſuite, qui fait tourmenter quelque malheureux Janſéniſte, ou quelque infortuné Proteſtant pour la plus grande gloire de Dieu. Le fier & ruſé Ignatien goûte un plaiſir ſecret des maux que ſouffre ſon Adverſaire: plus il affecte

 d'être

d'être fâché de se voir forcé de lui nuire, plus il redouble ses persécutions; quelle est donc cette clémence & cette mansuétude qui produisent les mêmes effets que la haine la plus envenimée & la rage la plus forte? L'Auteur de la Vie de Plutarque n'a-t-il pas „raison de dire[9]: Voilà un sang froid qui „fait bien tout ce que l'on pourroit attendre „de la fureur la plus marquée? Plutarque „croyoit qu'on pouvoit châtier sans aucun „mouvement de colére; mais je ne sai pas „si l'on ne trouvera pas que sa bonté & son „humanité dévoient souffrir d'assister lui-„même à cette punition, & de la faire con-„tinuer avec ce doux acharnement qui n'est „peut-être pas moins blâmable qu'un excès „de colére.„

Epictete, le plus sage des Philosophes après Socrate, & qui vivoit dans le même tems que Plutarque, pensoit bien différemment de lui. *Il vaut mieux*, *dit-il*[10], dans son Manuel, le plus excellent Ouvrage moral que l'Antiquité nous ait laissé après les Offices de Cicéron, *que ton Valet soit méchant*, *que si tu te rendois méprisable* . . . .

„*Peut-*

9 *Vie* de Plutarque par Dacier, pag. 34.

Peut être, diras-tu, mon Valet se trouvera fort mal de ma patience, & deviendra incorrigible : oui mais tu t'en trouveras fort bien, puisque par son moyen tu apprendras à te mettre hors d'inquiétude & de trouble. On pourroit dire que la maxime d'Epictéte est fort belle, mais qu'elle étoit un peu interressée : ce Philosophe, esclave d'un Maître dur & barbare, pouvoit-il se dispenser de soutenir tous les sentimens qui tendoient à la douceur? On rapporte qu'un jour son Maitre lui pressant fortement la jambe par malice, ce Philosophe lui dit avec beaucoup de tranquilité : Prenez garde vous me casserez la jambe : quelques momens après la chose arriva ; hé bien, dit froidement Epictete, ne vous l'avois-je pas dit? Il faut avouer que voilà un exemple d'une constance & d'une fermeté surprenantes.

Après avoir condamné la trop grande rigueur de Plutarque, blâmons aussi, *Monsieur*, son foible & son penchant pour un grand nombre de céremonies superstitieuses; car quoiqu'il ait écrit un Traité contre la Superstition, jamais personne n'en fut peut-être accusé

[10] *Epicteti* Manuale, Art. XVIII.

accusé plus justement. Il étoit entêté des Signes & des Prodiges, asservi aux usages les plus insensés des Cérémonies Payennes, & il n'y avoit aucun Songe, quelque ridicule qu'il fût, qu'il ne crût devoir regarder comme un présage de l'avenir; il nous apprend [11] qu'il resta long-tems sans manger des œufs à cause de quelque songe qu'il avoit eu. S'il eût vécu dans ces derniers tems, il eût sans doute été grand partisan du Carême, puisqu'il condamnoit même l'usage des oeufs dans certaines saisons, comme contraire aux ordres de la Divinité. Je suis fâché qu'il ne nous ait point appris dans quel mois de l'année il avoit établi son Carême, peut-être étoit-ce au mois de Mars; en ce cas on auroit fait autrefois ce que l'on fait aujourd'hui dans bien des Païs, où les hommes deviennent demi Pythagoriciens pendant quarante jours, & ne mangent plus des Animaux terrestres.

Les mœurs de Plutarque furent chastes, tous les Auteurs qui ont parlé de lui en conviennent. Si nous l'en croyons sur sa parole, il poussa le mépris des femmes jusqu'à l'extrême;

11 *Plutarque* des Propos de Table, Liv. II. Quest. 3.

trême; il aimoit mieux lire trois ou quatre pages d'un bon Livre, que de coucher avec la plus belle perſonne. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup d'imitateurs parmi les Savans modernes: les Théologiens n'ont guère la réputation d'être chaſtes qu'à leur corps défendant & malgré eux: les Philoſophes les plus illuſtres font quelques batards de tems en tems; Deſcartes eut une fille appellée *Francine*, & Leibnitz un garçon auquel il donna le nom de *Deniger*; je doute que ces deux Savans euſſent adopté la maxime de Plutarque, & qu'ils euſſent dit comme lui: [12] „Qui eſt-ce qui trouveroit „plus de volupté à jouïr de la plus belle „femme du monde, qu'à paſſer la nuit à lire ce „que Xénophon a écrit de Panthée, ou l'Hiſtoire „de Timoclée écrite par Ariſtobule, ou celle „de Thèbes écrite par Théopompe?" Je vous demande, *Monſieur*, ſi vous croyez qu'il ne fût pas auſſi difficile de faire ſigner à tous les Savans cette maxime, qu'il l'eſt de faire accepter le Formulaire à tous les Eccleſiaſtiques de France. En voici une autre du même Auteur qui ne ſeroit guère plus goûtée

12 *Hiſtoire* Crit. de la Philoſ. Tom. III. pag. 70.

goûtée par des gens qui ont jeuné long-tems & qui ont grand appétit: „Qui est-ce qui „ayant faim ou soif prendroit plus de plaisir „à se trouver aux Festins des Phéaciens, qu'à „lire la Fable des erreurs d'Ulysse ?" J'avoue, *Monsieur*, de bonne foi, que si après avoir voyagé ou chassé toute la matinée, on m'offroit l'Odyssée d'Homére, ou un bon morceau de pâté, je donnerois la préférence au mets le plus solide. On a bien dit que les Vers de Virgile servoient à chasser les Diables, & que St. Ignace s'en servoit très-utilement; mais je ne pense pas que personne ait encore assûré que ceux d'Homére étoient des cordiaux fort succulens, & qu'ils pouvoient appaiser la faim d'un homme, & l'empêcher de mourir d'inanition.

Avant que de quitter entiérement Plutarque, je le justifierai contre un reproche mal fondé de M. Deslandes. „Un seul endroit, „*dit-il* [13], de Plutarque m'a paru convenir „à la nouvelle Physique, c'est celui où il as„sûre que chaque Plante est renfermée dans „sa graine & dans sa semence. Ce qui étoit „ca-

[13] *Histoire* Critique de la Philosophie. Tom. III. pag. 70.

„caché fous un petit volume, dit-il, acquiert „une grande étendue, & elle rend fenfible „avec le tems ce que les yeux ne pouvoient „appercevoir dans l'origine . . . .“ Si Mr. Deslandes eût confulté avec attention tous les Ouvrages de ce Philofophe Grec, il ne l'eût pas comdamné avec autant de hauteur: il contient plufieurs Obfervations qui conviennent parfaitement, non-feulement à la Pyfique Moderne; mais même aux Syftêmes les plus finguliers & les plus agréables des Philofophes de notre tems. Les habitans placés dans la Lune par Fontenelle n'étoient pas inconnus à Plutarque, il fouhaitoit même que quelqu'un voulût bien lui en donner des nouvelles [14]. Le Jéfuite Regnault eût empéché Mr. Deslandes de tomber dans l'erreur où il a donné, s'il eût daigné confulter fon Livre de l'Origine ancienne de la Phyfique; il y eût trouvé, dans un feul endroit, de quoi fe convaincre aifément que Plutarque avoit eu bien des connoiffances, qui convenoient à la Phyfique nouvelle. Mais il n'eft pas furprènant que Mr. Deslandes n'ait pas

[14] De his qui Lunam inhabitare dicuntur, pervellem aliquid audire. Plutar. Tom. II.

pas apperçu ailleurs ce qu'il s'est figuré n'avoir pas vu dans les propres Ouvrages de Plutarque; je rapporterai le passage du Jésuite, parce qu'il renferme en peu de mots tous les faits que je serois obligé d'aller puiser ailleurs avec plus de prolixité. Plutarque nous apprend que les Egyptiens disent que „la Lune est une Terre environ 70 „fois plus petite que la nôtre [15], & que „Thalès avant Pline, disoit que la Lune doit „sa lumiére au Soleil . . . il ajoute „ensuite . . . que la Lune a des Plai„nes, des Montagnes, des Creux, des Val„lées, des endroits qui réfléchissent plus ou „moins de lumiére, comme les Miroirs con„caves, ou les Miroirs convexes; & que la „cime des Montagnes jette l'ombre tantôt „d'un côté, tantôt d'un autre. Il dit encore „que la Lune, dans sa révolution autour de „la

[15] Ægyptii, ni fallor, septuagies bis contineri in Terræ quantitate quantitatem Lunæ. *Id.* ibid pag. 932. cité par Regnault.

[16] Primum (Lunæ) motum circuitionem, secundum volutationem . . . . vocant. *Idem* ibid. pag. 937. cité par le même.

[17] Origine Ancienne de la Physique Nouvelle, par

„la Terre, tourne sur elle-même [16], & que „sa révolution autour de la Terre empeche „la chûte de cet Astre.“ [17] Je demande si ce sont là des opinions qui ne paroissent pas convenir à la Physique moderne.

§. II.

DIOGENE LAERCE.

Apres Plutarque, tous les Philosophes anciens qui nous restent, sont plutôt des Historiens de la Philosophie que des Philosophes; quelques-uns même ne méritent que le nom de Théologiens du Paganisme. Diogène-Laërce [18], qui vécut au tems de Marc-Aurèle, doit plutôt être compté au nombre des Historiens que des Philosophes. Ses Ouvrages sont remplis de recherches assez curieuses: ils contiennent les principales opinions des anciens

le P. Regnault de la Comp. de Jésus. Part. III. pag. 7.

18 Il étoit de la Secte d'Epicure. C'est ce qu'on voit par la maniere dont il a parlé d'Epicure, aiant emploié un seul livre pour écrire la vie de ce philosophe parmi les dix qu'il a composés pour celles de tous les autres. On croit qu'il fit cet ouvrage pour une femme appellée Aria.

anciens Philoſophes : il parle ſurtout d'Epicure, & le traite avec beaucoup de reſpect ; il paroît même qu'il le préfére aux autres. Le plus grand & le plus redoutable des Critiques Modernes taxe cet Auteur[19], *de n'avoir guère plus d'exactitude dans ſes raiſonnemens que dans ſes recits*, cette déciſion me paroît un peu outrée. Il eſt vrai que Diogène-Laërce eſt froid, aſſez diffus, & quelquefois peu exact, mais il eſt plein de recherches curieuſes & interreſſantes : & ſi quelques-unes paroiſſent tenir de la fiction, elles ne laiſſent pas, pour la plûpart, d'être très-utiles ; de ſorte que le bon dans ſes Ecrits l'emporte de beaucoup ſur le mauvais. Le Cardinal Beſſarion diſoit, qu'il avoit écrit la Vie des anciens Philoſophes avec plus de décence que ceux qui avoient compoſé celles des Saints.

§. III.

[19] *Bayle*, Dict. Hiſt. & Crit, Tom. II. pag. 365.

[20] Plotin, philoſophe Platonicien, naquit à Lycopolis ville d'Egypte & vecut dans le troiſieme ſiecle. Il étudia ſous Ammonius, philoſophe chretien, & il eut enſuite lui même à Rome des diſciples payens & chretiens. Il vouloit que l'Empereur Galien fondat une ville où l'on ne ſuivit que les Loix de Platon. On dit que cet Empereur goûta d'abord cette idée, mais qu'il en fut enſuite déſabuſé par ſes miniſtres.

§. III.

PLOTIN, PORPHYRE & JAMBLIQUE.

Plotin, Porphyre, Jamblique furent plutôt des Théologiens Payens & des Controversistes Platoniciens que des Philosophes: ils voulurent en épurant, ou plutôt en tordant les opinions de Platon, en former un Corps de Doctrine qu'ils pussent opposer au Christianisme. Théodoret est le Pere de l'Eglise qui a le mieux relevé leurs visions chimériques & les sottises de leur prétendue Magie.

§. IV.

L'EMPEREUR JULIEN.

Julien l'Apostat fut un grand Prince & un illustre Philosophe. Si l'on excepte son changement

[21] Porphyre vivoit dans le troisieme siècle sous Diocletien. Il fut disciple de Plotin & du rheteur Longin. Il écrivit contre les Chrétiens. Nous avons de lui une vie de son maitre Plotin.

[22] Jamblique vivoit dans le quatrieme Siecle. Il eut Porphyre pour maitre. Il vecut sous Constantin, sous ses fils & sous Julien, qui lui écrivit trois lettres que nous avons encore.

gement de Religion, il est peu de ses actions qui ne méritent de grandes louanges. Il attaqua vivement la Religion Chrétienne, & avec plus d'avantage que les autres Payens, parce qu'il en avoit une plus grande connoissance, l'ayant exercée pendant longtems. Il paroît par les Morceaux qui nous restent des Ouvrages de cet Empereur, dans les Invectives de St. Cyrille, qu'il avoit écrit d'une maniere bien violente. „Il m'a paru à pro„pos, *disoit-il*,[23] d'exposer à la vûe de tout „le monde les raisons que j'ai eues de me „persuader, que la Secte des Galiléens n'est „qu'une fourbe purement humaine, & ma„licieusement inventée, qui n'ayant rien de „divin, est pourtant venue à bout de séduire „la partie inférieure de l'Ame, & d'abuser „de l'affection que les hommes ont pour les „Fables, en donnant une couleur de vérité „& de persuasion à des fictions prodi„gieuses [24]. "

Il

23 Καλῶς ἔχειν, μοι φαίνεται τὰς αἰτίας ἐκθέσθαι πᾶσιν ἀνθρώποις, ὑφ' ὧν ἐπείσθην ὅτι τῶν Γαλιλαίων ἡ σκευωρία πλάσμα ἐστὶν ἀνθρώπων ὑπὸ κακουργίας συντεθὲν, ἔχουσα μὲν οὐδὲν θεῖον, ἀποχρησαμένη δὲ τῷ φιλομύθῳ καὶ παιδαριώδει καὶ ἀνοήτῳ τῆς ψυχῆς μορίῳ τὴν τερατολογίαν εἰς πίστιν ἤγαγεν τῆς ἀληθείας·

Il falloit que les Livres de Julien fussent „écrits d'une maniére aussi subtile qu'outrageante, car les Payens les préféroient à ceux de Porphyre & des autres; les Chrétiens même les regardoient comme capables de leur nuire; & après la mort de cet Empereur, deux Peres de l'Eglise crurent devoir prendre la plume pour le réfuter. Je vous ai déja parlé de ce fait dans la Seconde Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire: j'ai même condamné les injures que ces Peres avoient dites, la bonne cause n'ayant pas besoin de recourir aux invectives; aujourd'hui je relèverai plusieurs mensonges qu'ils ont insérés dans leurs Ecrits.

Il est surprenant de voir combien de faussetés la plûpart des Historiens Ecclésiastiques ont debité sur le compte de Julien; & l'on ne peut, sans surprise, considérer les calomnies, qu'ils ont avancées comme des vérités évidentes. La Mothe le Vayer met dans

Julianus, in Libro II. Cyrilli contra Julianum. pag. 39.

14 Les differens morceaux de l'ouvrage de Julien, conservés par S. Cyrille, ont éte soigneusement ramassés, & forment presque l'ouvrage de Julien, tel qu'il a été

dans un ſeul point de vûe une partie de ces Menſonges pieux. „Les Peres de l'Egliſe „crurent, *dit-il*[25], de même que bien „des Chrétiens, que l'interêt de la Religion „les obligeoit de le jetter dans la plus grande „diffamation qui ſe pourroit; & bien qu'ils „n'oppoſaſſent que leur patience & leurs lar„mes, comme dit St. Gregoire, contre tou„tes ſes perſécutions, ils ne laiſſérent pas, „principalement depuis ſa mort, de le dé„peindre le plus horrible en toutes ſes par„ties qu'il leur fût poſſible, afin de rendre „ſa Mémoire ſi exécrable, qu'elle fît peur & „ſervît de leçon à ſes Succeſſeurs. Ils lui re„prochérent qu'après être entré par le Bap„tême dans l'Egliſe, y être demeuré 20 ans, „& y avoir reçu dans la Ville de Nicomédie „la qualité d'Anagnoſte, ou de Lecteur, „une de celles du Clergé, il avoit honteu„ſement manqué de foi à Dieu & aux hom„mes, pour ſuivre les profanations du Paga„niſme. St. Grégoire le repréſente ſe lavant „dans un Bain de ſang, pour mieux effacer „l'impreſſion & les marques des eaux baptiſ-males.

fait par cet Empereur. J'en ai donné une Traduction, à laquelle j'ai joint des notes très-étendues

„males. On l'accusa de Magie, & de ne te-
„nir auprès de lui ceux qu'il faisoit mine d'ho-
„norer, en qualité de Philosophes, que pour
„apprendre d'eux l'invocation des Démons.
„St. Jean Chrysostôme dit l'avoir vu, dans la
„Ville d'Antioche, environné de femmes im-
„pudiques & de toutes sortes de personnes
„débauchées. Il lui impute même de s'être
„comporté en fort mauvais Capitaine, &
„d'avoir perdu par son imprudence la plus
„belle Armée, que les Romains eussent em-
„ployée contre la Perse. Car ne fut-ce pas
„un merveilleux aveuglement que le sien,
„de brûler ses Vaisseaux, à la persuasion d'un
„traître, qui jouoit le personnage de Sinon,
„ou de Zopyre, & qui se moquoit de sa fa-
„cilité? Enfin après avoir condamné toutes
„les actions de sa vie, l'Historien Socrate
„le fait mourir de la main d'un Démon, &
„St. Jean Damascène avec Nicéphore de celle
„des Martyrs Mercure & Artemius. Il se
„prend au Soleil de son trépas dans Sozo-
„mène, & dans Théodoret il prononce des
„blasphêmes, en expirant, contre celui qu'il
nom-

[23] La Mothe-le-Vayer de la Vertu des Payens. Part. II Tom. I. pag. 668. Edit. *in folio*.

„nommoit Galiléen. Pour le regard de St. „Gregoire [26], après avoir parlé de cette „mort fort diversement & sans rien déter-„miner, il se plait à le rendre ridicule par „une envie ambitieuse qu'il attribue à cet „Empereur, le figurant prêt de se jetter „dans le Fleuve, au rivage duquel il étoit, „afin que son corps ne se trouvant plus, il „fût sans difficulté pris pour un Dieu, com-„me

[26] Comme on trouvera la refutation des mensonges, avancés par S. Gregoire de Naziance à la fin de cette citation, je placerai ici le Passage de ce Pere de l'Eglise, pour qu'on voie le peu de fond que l'on doit faire sur les autres invectives de S. Gregoire. „Parmi „les marques, *dit-il*, de folie que Julien avoit deja don-„nées, en voici une autre des plus éclatantes. Comme „il étoit couché sur le rivage, extremement affoibli de sa „blessure, il va se mettre en tête que plusieurs de ceux „qui furent fameux avant lui avoient taché de derober „leur mort à la connoissance des hommes, & que par là „s'étant fait croire immortels ils avoient été mis au rang „des Dieux. Plein de cette idée, il ose aspirer à un „pareil honneur. Que fait-il donc pour s'ériger en Di-„vinité, & pour cacher la honte de sa mort? il tacha „(car la mechanceté ne s'éteint point avec la vie) il „tacha, dis-je, de se jetter dans le fleuve, aidé de quel-„ques amis gens afidés; gens qui assurément meritoient „bien son entiere confiance. Que si un Eunuque du Pa-„lais ne se fut apperçu de cette resolution, & n'en eut



„me assez d'autres que le Gentilisme a souvent consacrés, après être ainsi disparus. Il „assûre même que, sans l'opposition d'un Eunuque, qui ne voulut jamais consentir à „cette fourberie les plus intimes amis de „Julien lui eussent aidé à le faire.“

Il seroit malheureux pour Julien que des Historiens, dont la candeur & la sincérité sont connues, de tout le monde, n'eussent pas réparé

„averti plusieurs personnes, qui s'y opposèrent fortement, „detestant une action si noire & si impie, on auroit „aujourd'hui en la personne de Julien, un nouveau „Dieu que le malheur & le crime auroit enfanté, & „que des hommes aveugles adoreroient.“ Ainsi finit ce miserable II. Discours de S. Gregoire de Nazianze contre l'Empereur Julien, a Lyon 1734. Je me sers de cette Traduction, parce que l'auteur y a joint plusieurs remarques qui sont souvent aussi fausses & aussi injurieuses que les invectives de S. Gregoire, il y a même quelques unes de ces remarques qui sont très dangereuses, entre autres celle qu'il fait sur l'incertitude où l'on est, si ce fut un soldat Romain ou un Perse qui blessa cet Empereur. Voici cette remarque. „On „a beaucoup cherché de qui venoit le dard dont Julien „fut percé, & on ne l'a jamais pû decouvrir. Mais qui „que ce soit qui ait été le ministre de sa mort, il est „certain qu'il n'a été que l'Exécuteur de la volonté & „de la justice de Dieu.“ C'est dans Theodoret que l'auteur moderne a pris un pareil discours, propre à

réparé le tort que les mensonges des Peres de l'Eglise auroient fait à sa réputation. Ammien, en parlant du combat où ce Prince perdit la vie, le représente volant à la premiére alarme au milieu des Ennemis, sans casque & sans cuirasse, se jèttant dans les plus épais Escadrons, où il fut blessé par une main qu'on ne connut jamais. Des qu'on eut mis le premier appareil sur la blessure, il retourna au combat & fit paroître tant de va-

former pour les assinats les Clement, les Ravaillac & les Damiens. Comment peut-on dire qu'un Soldat, qui tue son Empereur, est le ministre de la volonté de Dieu, il est bien plutôt le ministre de l'Enfer. Dieu n'approuve jamais le crime quoi qu'il en puisse venir un bien. Si Dieu veut que ce bien arrive, il saura bien le produire par sa puissance sans pousser un homme à commettre un paricide.

Revenons aux mensonges de S. Gregoire. Ce qu'il dit de la mort de l'Empereur Julien est démenti par des temoins oculaires; car Ammien, que j'ai déja cité pour la justification de ce Prince, étoit au combat où il perdit la vie. Zozime, qui écrivoit après la mort de Julien lui donne les mêmes louanges qu'Ammien. Enfin il n' est aucun homme de Lettres qui ne convienne aujourd'hui, que les invectives de S. Gregoire ne sont que de vaines déclamations produites par un faux Zéle, & par un fanatisme également contraire à la Religion & aux loix de l'honneur, qui ne permettent jamais de calomnier



valeur, qu'Ammien l'égale à Epaminondas. Cet Auteur est d'autant moins suspect qu'il n'à point déguisé les défauts de Julien : il a condamné son zèle outré pour l'aggrandissement du Paganisme, & pour la ruïne de la Religion Chretienne ; il ne dissimule point que [27] le même Empereur usa pendant long-tems de ruse, feignant d'être encore Chrêtien, quoiqu'il eut déja renoncé au Christianisme.

Un

nos ennemis, & d'inventer des mensonges pour les rendre odieux, quelque criminels qu'ils paroissent à nos yeux. „ Julien, dit Mr. de la Bletterie dans la vie qu'il „a écrit de ce Prince, a eu de grandes qualités, & la „religion qui nous ordonne de prier pour nos persecu„teurs, tandis qu'ils peuvent se convertir, ne nous per„met pas de noircir injustement leur memoire." Je dirai en finissant cette note, que quoique l'Ouvrage de Mr. de la Bleterie soit très bon, il a cependant craint de justifier quelque fois Julien dans certaines occasions où il lui eut été très - facile de le faire. C'est ce que j'ai prouvé évidemment dans les Reflexions sur l'Empereur Julien qui se trouvent dans la cinquieme Edition des Lettres Chinoises à la Haye 1756.

27 Ut omnes nullo impedimento ad sui favorem illiceret, adhærere Cultui Christiano fingebat, a quo jam pridem occulte desciverat, arcanorum participibus paucis. *Ammian. Marcell.* Lib. XXI. Capite II. pag. 206.



Un ſage Moderne, en ſongeant aux grandes vertus dont cet Empereur fut doué, au mépris qu'il témoigna de la mort, à la conſtance avec laquelle il conſola ceux qui pleuroient autour de lui, à ſon dernier entretien avec Priſcus & Maximus ſur l'immortalité de l'Ame, dit qu'il y a bien de quoi s'étonner, qu'après des témoignages auſſi authentiques d'une vertu à laquelle il n'a manqué que la foi pour être tenue bienheureuſe, St. Cyrille ait voulu faire paſſer Julien pour un Prince lâche & ſans cœur. Ceux qui jugent des hommes qui ont vêcu dans les Siècles paſſés par ceux qui ont été dans ces derniers tems, ſont moins ſurpris du procédé de St. Cyrille; il étoit Eccléſiaſtique & Théologien: tout étoit bon pour lui dès qu'il pouvoit nuire à ceux qu'il n'aimoit pas. Nous avons vu dans le Siècle paſſé quelque choſe de plus fort & de plus condamnable que le procédé de St. Cyrille. Arnauld fut un Théologien renommé: Guillaume III. fut un des plus grands Princes; le Chef des Janſéniſtes écrivit contre lui un Livre rempli des invectives les plus atroces, & des calomnies les plus infâmes. Voilà le Cyrille & le Julien du dix-ſeptième Siècle. Où en ſeroient nos neveux, s'ils étoient aſſez imbécil-

bécilles pour s'en tenir à ce qu'ont écrit de ce Roi d'Angleterre une foule d'Auteurs Ignatiens ou fanatiques? Ils auront égard (s'ils ont du sens) à des Historiens sages & desinteressés c'est ce que nous devons faire si nous voulons juger sainement du caractère de Julien.

Quel fond peut-on faire sur des gens assez extravagants, pour assûrer que Belzebut avoit entrepris un voyage dans ce Monde pour tuer l'Empereur Julien, ou sur des Visionaires assez peu sensés pour ériger des Assassins en Martyrs, & faire du Paradis la Cour du vieux de la Montagne & une retraite de Brigands? Le bon Damascène & le rêveur Nicéphore auroient bien dû avoir honte d'écrire leur Histoire absurde des Martyrs Mercure & Artemius. On ignore, il est vrai, quel étoit celui qui blessa Julien, mais si ce ne fut pas un Soldat ennemi, on pourroit soupçonner, avec raison, que le coup partit d'une main guidée par une fausse piété. Je conviens que du tems de cet Empereur il n'y avoit ni Jésuites, ni Dominicains; mais il pouvoit bien se trouver des *Cléments* & des *Guignards*. De tout tems le zèle pour l'avancement de la Religion a porté les hommes

aux

aux excès les plus coupables: les Catholiques ont assassiné des Rois, les Protestants les ont déthrônés, jusqu'où les hommes ne se laissent-ils point entrainer par un amour outré pour la bonne cause, aussi condamnable que la Superstition:

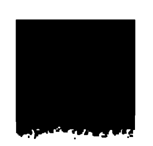
Relligio peperit scelerosa [28] *atque impia facta.*

En justifiant Julien des crimes imaginaires qu'on lui a imputés, nous ne déguiserons point ses défauts, comme l'aveugle croyance qu'il eut pour les prodiges, & l'attachement qu'il montra pour la divination. Ce même Ammien, qui loue sa clémence, sa valeur, son amour pour les Sciences, sa charité, sa chasteté, sa libéralité, se moque de la superstition qui lui fit dépeupler le Monde de Boeufs, par le grand nombre de Sacrifices qu'il offrit, pour chercher dans les entrailles de ces Animaux la connoissance de l'avenir.

Si

28 Lucret. de Rer. Nat. Lib. I. vs. 83.

29 Quant aux *Cesars*, au Misopogon, personne ne met en doute que ces deux Ouvrages ne soient de Julien. Quelques demi-savants ont douté de l'autenticité des Lettres de cet Empereur. Mais le plus grand nombre



Si tous les Ouvrages [29], qui paroissent aujourd'hui sous le nom de Julien, sont de cet Empereur, ainsi que le pensent plusieurs grands Hommes, & particulierement le savant Pere Pétau, ils doivent achever de déciller les yeux de ceux qui pourroient être encore assez aveuglés pour ajouter foi aux invectives des Peres ; il régne dans ces Ecrits un caractère de douceur & de probité digne des plus illustres & des plus sages Philosophes.

§. V.

Examen des sentimens des principaux Philosophes modernes sur la nature de Dieu, l'essence de l'Ame, & sur certaines opinions Physiques.

La ruïne de l'Empire d'Occident ayant entraîné celle des Sciences & des Arts dés le cinquième Siècle, la Philosophie commença à s'eclipser, & dans le sixième l'ignorance fut

des gens de Lettres & les plus célébres critiques les ont toujours crues veritables, & ont rejetté l'opinion de leur supposition qui n'est fondée sur aucune raison valable. Le même principe, ou pour mieux dire le même fanatisme, qui a porté plusieurs Ecrivains à im-

fut si grande, que les Ecclésiastiques, qui par leur état sembloient être obligés nécessairement d'étudier, ne savoient, pour la plûpart, ni lire, ni écrire; c'est dans ces tems malheureux que la moitié des Manuscrits fut détruite, & que ceux qui échappérent à la fureur & au mépris de l'ignorance Gothique, furent extrêmement maltraités & mutilés. Hincmar, Archevêque de Rheims, voulant publier la Vie de St. Remi, ne put jamais venir à bout de la donner toute entiére. „Les „tems sont si déplorables, *dit-il* [30], que la „Religion est à peine connue dans ses pre„miers élémens. On a enlevé de mon Eglise „tout ce qui étoit de plus précieux: les Bâ„timens ont été ruïnés, les revenus soustraits, „le peu d'Ecclésiastiques qui sont restés se „sont transformés en autant de Marchands „pour avoir de quoi subsister; & dans le „besoin d'enveloper les marchandises dont ils „faisoient trafic, ils ont rompu tous les Li„vres & les Manuscrits qu'on gardoit, dans „la Bibliothéque de l'Eglise de Rheims.“

L'Igno-

puter faussement tant de crimes à Julien, en a poussé quelques autres à vouloir lui ravir la gloire d'avoir écrit des lettres qui sont des temoignages autentiques de sa douceur, de sa vertu, & de sa prudence & de sa sagesse.

L'Ignorance augmenta dans chaque Siècle, & dans le dixième à peine eût on trouvé l'idée ou le simple ressouvenir qu'il y avoit eu autrefois des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts Libéraux.

Pendant que les Chrétiens sembloient avoir oublié tout ce qui ne regardoit pas les fonctions animales, les Arabes s'appliquoient à l'étude, & l'on vit deux Philosophes renommés qui se formérent sur les Ecrits d'Aristote & des autres Anciens.

§. VI.

AVICENNE.

Avicenne, Arabe & Mahométan, vêcut sur la fin du dixième Siècle & au commencement de l'onzième. Il naquit l'an 980 & mourut l'an 1036; il eut des mœurs très-déréglées, & ses débauches ayant fort altéré sa santé lui coûtérent la vie. Il avoit cependant plusieurs excellentes qualités: il étoit doux, affable, charitable; & à ces vertus il

30 Hincmar, cité par Mr. Deslandes, Hist. Crit. de la Philos. Tom. III. pag. 254.

il joignoit un esprit pénétrant. Il s'attacha entiérement à la Philosophie d'Aristote: & l'on assûre qu'avant de pouvoir parfaitement comprendre sa Métaphysique il la lut quarante fois; ce n'est pas là un éloge de la clarté des Ouvrages d'Aristote.

§. VII.

AVERROËS.

Averroës nâquit à Cordoue dans le douzième Siècle, il étoit descendant d'un de ces Arabes qui avoient envahi une partie de l'Espagne. Il devint si passionné pour les ouvrages d'Aristote, qu'il les commenta en Arabe. Ses Commentaires ont eu pendant long-tems un succès prodigieux; ils avoient aquis autant de crédit que le texte. Averroës n'avoit pas moins de pouvoir dans les Ecoles qu'Aristote: son auto-

[31] Qui Græce nescius, feliciter adeo mentem Aristotelis perspexit, quid non fecisset si Linguam scivisset Græcam? *Vossius* de Philosoph. Sectis. pag. 90.

[32] Sed nec potuisset explicare, etiamsi divino fuisset ingenio, cum esset humano, & quidem intra mediocritatem. Nam quid tandem adferebat quo in Aristotele enarrando posset esset probe instructus? non cognitionem veteris Memoriæ, non scientiam Placitorum priscæ Disciplinæ, & intelligentiam Sectarum, quibus Aristo-

autorité étoit le Juge souverain des disputes, ainsi que celle du Philosophe Grec. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'Averroës fit ses Commentaires sans savoir le Grec. Cela n'empêche pas que bien des Savans n'ayent prétendu qu'il avoit parfaitement compris les pensées de son Auteur [31]; mais plusieurs autres soutiennent [32] qu'il les a fort mal entendues, soit parcequ'il avoit un génie borné, soit parcequ'il ignoroit les opinions de la plupart des Sectes dont Aristote a parlé, & qu'il n'avoit aucune connoissance de la belle littérature. Ils ajoutent qu'il cite à tort & à travers tous les anciens Philosophes: qu'il nomme Ptolomée pour Platon, Pythagore pour Protagoras, Démocrite pour Cratyle; & qu'il donne des noms ridicules à tous les Ouvrages de Platon dont il parle.

Si

teles passim scatet. Itaque videas eum pessime Philosophos omnes antiquos citare, ut qui nullum unquam legerit: ignarus Græcitatis ac Latinitatis, pro Platone Ptolomæum ponit, pro Protagora Pythagoram, pro Cratylo Democritum, Libros Platonis titulis ridiculis inscribit: & ita de iis loquitur, ut vel ideo perspicuum sit, litteram eum in illis legisse nullam. *Lud. Vives* de Causis corrupt. Artium Lib. V. pag. 167.

Si Averroës avoit mieux connu ſon Original, il eut ſans doute regardé Ariſtote comme une véritable Divinité digne de ſon adoration ; car quoiqu'il ne l'entendit pas bien ſouvent, il n'a pas laiſſé d'aſſûrer[33] que ce Philoſophe étoit la ſuprême Vérité, que ſon eſprit avoit atteint au point le plus élevé où l'Eſprit humain pût parvenir, & qu'il avoit été envoyé du Ciel pour apprendre aux hommes tout ce qu'il étoit poſſible qu'ils ſuſſent. Cette façon de parler & ces louanges outrées ſentent bien le Commentateur.

Le Cordelier Scot n'a pas penſé auſſi avantageuſement d'Averroës, qu'Averroës d'Ariſtote : il prétend que ce Philoſophe Arabe a mérité d'être excommunié par le Genre Humain. Le ſujet de cette excommunication vient d'une opinion qu'on lui impute, & dont on veut le faire Auteur, quoiqu'il ſoit certain qu'il n'a fait que developper le ſen-

33 Ariſtotelis Doctrina eſt ſumma Veritas, quoniam ejus intellectus fuit finis humani Intellectus : quare bene dicitur de illo, quod ipſe fuit creatus & datur nobis a divina Providentia, ut non ignoremus poſſibilia ſciri. *Aver. in Ariſt. Comment.* in Præfat. p. 17.

34 Car cette Doctrine, comme l'avouent pluſieurs Modernes, n'eſt qu'une extenſion, & qu'un dévelope-

ſentiment d'Ariſtote, qui prétendoit que *l'Entendement de tous les hommes étoit une ſeule & même Subſtance.* Ce Syſtême eſt un Spinoſiſme parfait: il n'y a qu'une Subſtance générale & toutes les Ames ſont des modes de cette Subſtance; lorsque le Corps meurt, l'Ame a le même ſort, c'eſt-à dire, elle ſe rejoint au *Tout* dont elle venoit d'être ſéparée par une modification particuliére, comme les parties de matiere qui compoſoient le Corps ſe réuniſſent à la Matiére générale, ou pour mieux dire, à ſa Subſtance étendue, unique, dont tous les Etres ne ſont que des modifications.

Il faut convenir que le ſentiment d'Averroës ſur la nature des Ames étoit impie & ridicule, mais il faut auſſi avouer qu'il n'a fait que dire ce qu'Ariſtote avoit ſoutenu longtems avant lui; le plus habile des Critiques[34] en convient, & les vains efforts des Péri-

ment des Principes d'Ariſtote. Je pourrois faire pluſieurs remarques pour prouver cela; mais je me contenterai de celle-ci: C'eſt que ſelon l'Hypothèſe de ce Philoſophe, la multiplication des individus ne peut avoir d'autre fondement que la Matiére, d'où il s'enſuit que l'Entendement eſt unique, puisque ſelon Ariſtote il eſt ſéparé & diſtinct de la Matiére. Viderunt Ariſtotelem

Péripatéticiens modernes, ne peuvent justifier le Philosophe Grec. Je ne m'arrêterai point à démontrer l'absurdité de cette opinion, je vous l'ai fait connoître évidemment en réfutant le Systême de l'Ame du Monde & celui des prétendues modifications de Spinosa.

Les sentimens d'Averroës sur la nature de Dieu étoient aussi erronés que ceux qu'il avoit sur la nature de l'Ame: il croyoit que de rien on ne pouvoit rien faire, & nioit que la Matiére eût été tirée du Néant: il la faisoit coéternelle à la Divinité: il soutenoit aussi que tous les Etres spirituels étoient éternels; parce qu'il croyoit qu'il étoit aussi impossible de créer de rien une Substance spirituelle qu'une Substance matérielle.

Il

simpliciter probare Intellectum possibilem esse immixtum & immaterialem. (31) Cette observation est de Pomponace. Quod vero unicus sit intellectus in omnibus hominibus sive possibilis ponatur, patere potest ex eo quoniam apud Peripateticos est celebrata propositio, multiplicationem individuorum in eadem specie non posse esse, nisi per materiam quantam, ut dicitur 7 & 12. Metaph. & 2. de Anima. (32). Quelque fondée que cette opinion d'Averroës puisse être sur Aristote, elle est dans le fond impie & absurde. Elle est impie,

Il n'eſt rien de ſi contraire à la bonne Philoſophie, que d'admettre la Matiére coéternelle à Dieu. Ou il faut nier qu'il exiſte, ou il faut convenir que, quoique nous ne puiſſions avoir aucune idée de la Création, il faut qu'il ait tiré l'Univers du Néant; car tout ce qui eſt incréé doit être par ſa nature & par ſon eſſence néceſſairement infini, puiſqu'il ne peut être ni borné ni limité. Or ſi la Matière eſt incréée, elle eſt donc infinie, & il doit y avoir deux Infinis diſtincts en puiſſance & en attributs, *Dieu* & la *Matiére*; cela répugne. D'ailleurs, ſi tous les Etres, ſoit matériels, ſoit ſpirituels, étoient incréés & éternels, comme le veut Averroës, ils ſeroient independants de la Divinité, ils auroient autant de pouvoir qu'elle; puiſqu'elle

puiſqu'elle conduit à croire que l'Ame, qui eſt proprement la forme de l'homme meurt avec le corps (33). Elle eſt abſurde, car que peut-on dire de plus inſenſé: que de ſoutenir que deux hommes qui s'entretuent, dirigés chacun par ſes actes intellectuels, ont la même ame? Que peut-on imaginer de plus chimérique que de prétendre que deux Philoſophes, dont l'un nie, l'autre affirme la même thèſe en même tems, ne ſont qu'un ſeul être à l'égard de l'intellect? *Bayle*, Dict. Hiſt. & Crit. Tom. I. pag. 336.

qu'elle ne pourroit ni les détruire, ni les changer, ni les punir, ni les recompenser.

Quel eſt donc le perſonnage qu'Averroës fait jouer à l'Etre Suprême? Il eſt auſſi inutile pour le maintien de l'ordre & de l'arrangement de l'Univers, qu'un homme qui demeure à *Vienne* en Autriche, l'eſt pour faire aller les Machines de l'Opera de Paris. Le Dieu d'Averroës eſt ſemblable à celui d'Epicure; pour qu'on en trouvât le parallele plus juſte, ce Philoſophe Arabe ſoutenoit que la Divinité ne connoiſſoit pas les choſes particuliéres, & qu'elle n'étendoit point ſa providence ſur les Particuliers. N'eût-il pas mieux fait de nier l'éxiſtence de Dieu, que d'en admettre un auſſi imparfait & auſſi inutile? On étoit en droit de lui dire; „Dieu ne peut faire ni bien, ni mal; „pourquoi, me donnerai-je la peine de le „prier.[35]?"

Des ſentimens auſſi impies attirérent de fort mauvaiſes affaires à Averroës. Un Médecin, nommé Ibnu-Zoar, qui le haïſſoit, & plu-

35 Non exaudiens vota, nec noſtri curioſus: atqui hunc vis videri colere tanquam parentem. *Senec.* de Benef. Lib. IV.

pluſieurs autres Nobles & Docteurs de Cordoue, qui ne l'aimoient pas, trouvérent le moyen de ſe faire remettre par ſes Ecoliers quelques-unes de ſes Leçons de Philoſophie, des plus-hardies, ou, ſi vous voulez, des moins orthodoxes: il les firent enrégîtrer par devant un Notaire, & les envoyerent enſuite au Roi de Maroc. Ce Prince déclara hérétique Averroës, le priva de ſes biens, & lui ordonna de ſe tenir au Quartier des Juifs; mais Averroës ayant eu la fantaiſie d'aller faire ſes oraiſons à la Moſquée, on l'en chaſſa à coups de pierres.

Je m'étonne que ce Philoſophe voulût ſe mettre au riſque d'être lapidé, pour avoir le plaiſir de prier Dieu dans une Egliſe Turque plutôt que dans une Juive; car on aſſûre qu'il regardoit toutes les différentes Religions avec le même mépris. Il diſoit en parlant de la Religion Chrétienne, qu'il ne trouvoit point de Secte plus ridicule, les Chrétiens mangeant & déchirant le Dieu qu'ils adorent: le Judaïſme étoit ſelon lui un jeu d'enfant, & le Mahométiſme une Secte de Pourceaux; auſſi ſouhaitoit-il de mourir de la mort des Philoſophes, *moriatur*, s'écrie-t-il, *Anima mea morte philoſophorum!*

Le Jésuite Regnault fait sur ce souhait une remarque, qui me paroît puérile, ou du moins fort obscure. „Croyez-vous, *dit-il*, „que ces paroles fassent plus d'honneur à sa „Philosophie, qu'à sa Religion [36] ? " J'avoue que je ne comprends point ce qu'a voulu dire ce Jésuite: si son dessein à été de faire sentir, que la Philosophie d'Averroës étoit aussi ridicule que le Mahométisme, il a grand tort: rien n'est plus mauvais que la Superstition & le Fanatisme [37]; c'est-là le vrai caractère de la Réligion des Turcs. Et s'il a prétendu qu'Averroës deshonoroit la Croyance Musulmanne, parce qu'il lui préféroit celle des Philosophes, il auroit du considérer, que le souhait d'Averroës n'étoit pas moins contraire au Christianisme & au Judaïsme, puisqu'il méprisoit égalemen ces deux Religions; pourquoi donc faire sentir que cet Arabe ne souhaitoit de mourir de l mort des Philosophes, que parce qu'il étoi Musulman?

Apr

36 Origine Anc. de la Phys. Nouv. Tom. I. pag. 89

37 Religio laudabilis, sed sita velut inter duos sco los, Superstitionem & Impietatem, quem utrum suademus & opus est vitare. Subit miserari huma conditionem, sive, ut Plutarchi verbis efferam, h

Après qu'Averroës eut été chassé de la Mosquée à coups de pierres, craignant autant que Dom Japhet la lapidation, & ne voulant plus se mettre au risque de l'essuyer, il abandonna Cordoue & se retira à Fez, où il crut pouvoir rester inconnu ; mais on l'arrêta peu de jours après qu'il y fut arrivé. Il fut résolu qu'on ne le feroit point mourir & qu'on le rétabliroit devant la Porte de la Mosquée, où on léveroit l'Excommunication Musulmane, qui avoit été lancée contre sa personne. Averroës fut donc conduit, un Vendredi, sur la Porte du Temple Mahométan où on lui ordonna de rester tête nue. Comme les Turcs n'ont point d'Eau Benite pour laver & nétoyer les taches des Excommunications, ils se servent de la salive, ce qui est un peu incommode pour les Excommuniés. Le Philosophe Arabe s'en apperçut fort disgracieusement, car tous ceux qui entroient dans la Mosquée lui crachoient au visage. Aprés cette ablution desagréable, on de-

nam imbecillitatem, quæ finem aut modum non habet, sed alias abripitur in superstitionem & vanitatem, alias in neglectum rerum divinarum aut contemptum. O utraque magna pestis, illa crebrior, hæc deterior; atque illa pietatis imagine se commendat, sed imagine; neque est

demanda à Averroës s'il se repentoit ? Il répondit que oui, & toute la cérémonie fut finie. On lui permit de rester a Fez, où il enseigna la Jurisprudence: il retourna ensuite à Cordoue, d'où il fut rappellé pour remplir la place de Juge de Maroc, étant rentré en grace avec son Souverain; il mourut dans ce poste & fut enterré à Maroc hors de la porte des Courroyeurs.

Les mœurs d'Averroës furent très-pures: il étoit sobre, chaste, complaisant, charitable, ferme & constant dans l'adversité. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il pensoit de son état pendant qu'on le persécutoit; ma situation, lui, *dit-il*, me plaisoit & me dé-

aliud quam humanarum mentium ludibrium superstitio. *Lipsii* Mon, & Ex. Polit. Cap. III. pag. 19.

38 Avicenne n'étoit pas contemporain d'Averroës; il vecut plus de cent ans après lui, comme nous l'avons observé déja, & comme il paroit par une vie d'Avicenne, écrite en Arabe, raportée en Europe par un nommé Marc Fidella de Damas, où il servoit d'interprete aux Venitiens. Il traduisit cette vie en italien, & Nicolas Mossa la publia ensuite en latin. Selon cette vie Avicenne naquit dans la province d'Usbeck l'an 992. Or Averoës vivoit l'an 1140: il est donc impossible qu'Averoës & Avicenne aient été comtemporains. Mais cette rivalité d'Avicenne & d'Averroës ressemble à celle

léplaiſoit ; j'étois bien aiſe d'être délivré lu penible Emploi de Juge, mais je ſentois une véritable douleur d'être accablé par des faux témoins.

La vanité paroît avoir été un des défauts l'Averroës ; il étoit émule & rival d'Avicenne [38], étant fort habile dans la Théorie le la Médecine. Dans les Livres qu'il a écrits, il a affecté de ne nommer jamais ſon Adverſaire, & en réfutant quelques-unes de ſes opinions, il ne les attaque que comme ayant été ſoutenues par Galien. Cardan a voulu imiter en partie Averroës, & dans l'Hiſtoire que ce Philoſophe Milanois à donnée de ſa Vie, il dit : [39] Qu'il ne veut point en

le pluſieurs de nos auteurs qui ne peuvent ſouffrir les Ecrivains qui les ont précedés, & qui ont écrit dans le même genre où ils écrivent. Quoi qu'il en ſoit, on s'accorde à dire que les débauches extraordinaires d'Avicenne avancèrent ſa mort, & lui cauſerent une maladie dont il mourut. Il avoit beaucoup d'eſprit, une grande memoire, un jugement ſolide. Le Pape Sixte IV. fit imprimer à Rome ſes ouvrages en Arabe qui ont été traduits en latin. Ils renferment pluſieurs excellents Traités de Medecine & quelques uns philoſophiques ſelon les principes d'Ariſtote, qu'il eut toujours en grande vénération.

39 Non eandem inibo rationem in enarrandis nomi-

en nommant quelques--uns de ses ennen
les assûrer d'aller à la postérité; il condan
Galien [4°] d'avoir nommé un certain T
sale, qui sans lui seroit inconnu à l'Univ
entier. Le raisonnement de Cardan me
roit fort sensé: Boileau l'a adopté:

La Satyre ne sert qu'à rendre un
illustre.

Combien n'y a-t-il pas de gens, qui n
taquent des personnes respectables dans
République des Lettres que pour se faire
nom? Averroës cependant n'étoit po
dans ce cas: Avicenne étoit un Emule dig
de lui, & il pouvoit le nommer, sans crai
dre, de lui faire trop d'honneur; il y a pl
de vanité, que de sagesse dans sa conduit

§. V

nibus inimicorum aut æmulorum ac amicoru
quippe Galenum non parum erraſſe puto, qui Th
lum, dum nomen ejus proterit, aliquem eſſe docuer
& cujus rationem haberet . . . . er
æmulos non solum spernere didici, sed eorum vani
tis misereri. *Cardan.* de Vita propria. Cap. X
pag. 74.

4° Galien vecut sous l'empire de Marc-Antonin le p
losophe. Son pere, homme de Lettres, appellé Nic
prit grand soin de son éducation. Dans les premie
années de sa vie Galien s'apliqua à la philosophie, e

§. VIII.

ALBERT LE GRAND.

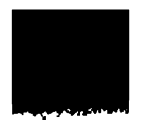
Dans le tems que les Arabes faisoient fleurir les Sciences dans cette partie de l'Espagne qu'ils avoient envahie, les Chrétiens Occidentaux, plongés depuis plus de six Siècles dans une ignorance crasse, voulurent les imiter : ils se sentirent excités par un esprit d'envie & de jalousie, qui leur fit connoître, combien étoit honteuse l'ignorance dans laquelle ils vivoient. Ils commencérent à s'appliquer à la Philosophie ; on traduisit en *Latin* quelques Ouvrages d'Aristote, & les Ecoles devinrent bien-tôt Péripatéticiennes. Vous avez pu vous appercevoir, *Monsieur*, par ce que je vous ai dit dans la premiére, &

le rendit ennemi des Juifs & des chretiens, qu'il disoit croire les choses les plus absurdes, dont il leur étoit impossible de demontrer la verité. Dans un âge plus avancé il s'occupa à la medecine, & poussa cette science aussi loin qu'Hippocrate. Les Medecins regardent comme un précieux trésor les livres qui nous restent encore aujourdhui de Galien. Plusieurs ont été perdus. Cardan dit, dans son XVI. livre *de Subtilitate*, que Galien a été un des douze plus subtils qu'il y ait eu dans le monde.

& dans la cinquième Lettre que j'ai eu l'ho
neur de vous écrire, que ce ne fut pas sa
peine qu'Aristote fut reçu dans les Collég
un Concile sous Philippe le Bel ayant f
brûler sa Métaphysique; mais enfin, m
gré ces oppositions, le Philosophe Grec f
généralement reconnu pour le Prince de
Philosophie.

Albert le Grand qui nâquit en Suabe, Pr
vince d'Allemagne, en 1201. s'attacha for
ment à la Philosophie Péripatéticienne:
possédoit fort bien les Philosophes Arabe
Grecs, Egyptiens & même les Hébreu
aussi composa-t-il un nombre prodigieu
d'Ouvrages qu'on a tous recueillis en 21
gro

4[1] Pierre Lombard, dit le Maître des Sentences.
naquit à Novare ville de la Lombardie, il vint à P
ris, où il acquit beaucoup de reputation dans l'Unive
sité, sa reputation devint si grande qu'il fut fait Arch
veque de Paris, en mille cinq cent soixante; il mou
rut quatre ans après; son Ouvrage des Sentences e
quatre Livres, est celui qui lui a acquis le plus de gloir
Albert le grand, St. Thomas Scot, & beaucoup d'autre
Docteurs scholastiques ont fait sur cet ouvrage, d'ample
& diffus commentaires. Pour donner une idée de ce
sentences commentées par tant de Théologiens, deu
seules seront suffisantes, puis que toutes les autres son
dans le même gout. „ Pourquoi Adam & Eve, n



gros Volumes in Folio; sa Physique en contient trois, dans lesquels les sentiments d'Aristote sont traités amplement.

On a attribué quantité de Livres à Albert le Grand, auxquels bien des Savans nient qu'il ait eu part. Celui qui est intitulé: *De Rerum Natura* ne lui appartient point: on le donne à Thomas de Cantopré un de ses Disciples; celui qui a pour titre *De Secretis Mulierum*, lui est aussi faussement attribué. On convient aujourd'hui, qu'il eut mieux fait d'écrire avec plus de retenue & de modestie sur les questions qu'il a agitées touchant la pratique du Devoir conjugal, dans ses Commentaires sur le Maître [41] des Sentences. Les

„coucherent ils pas ensemble dans le Paradis terrestre? „c'est qu'ils n'en eurent pas le tems, Eve pecha d'abord „après sa Création, & elle fut chassée hors du Paradis „ainsi que son Mari." *Cur ergo non coierunt in paradiso? quia creata muliere, mox transgressio facta est, & ejecti sunt de paradiso. P. Lombard. Sent. Lib. II. dist. 20.* Voici la seconde Sentence, elle decide ce que seroient devenus les Enfans d'Adam, après leur naissance. „Quant aux Enfans d'Adam, *dit Lombard,* il seroit arrivé de deux choses l'une: ou qu'après leur naissance „ils seroient devenus grands tout à coup, Dieu ayant „bien fait d'une Côte, qui étoit un petit morceau du „Corps d'Adam, une très grande femme; ou qu'ils

Les partiſans d'Albert diroient en vain, pour le juſtifier, qu'il eſt des cas qu'il faut éclaircir, en faveur des Théologiens, quelque impudiques & laſcifs qu'ils ſoient: on ſera toujours en droit de répondre, qu'il n'eſt jamais permis, ſous quelque prétexte que ce ſoit, de faire rougir la pudeur & la bienſéance; on a trouvé aujourd'hui le moyen d'écrire décemment ſur les matiéres les plus impures.

Les

„auroient été ſemblables aux petits poulets, qui dès „qu'ils ſortent de la Coquille, ont l'uſage des pieds, „des jambes, courent & ſuivent leur Mere; de même „les Enfans d'Adam auroient d'abord eu l'uſage de leurs „membres, comme des gens formés, & auroient ſuivi „Eve, ſans lui être d'aucune incommodité." *Super hoc Auguſtinus ambigue loquitur. Movet nos, inquit, ſi primi homines non peccaſſent, utrum tales filios eſſent habituri, qui nec lingua, nec manibus, nec pedibus uterentur, nam propter uteri neceſſitatem forte neceſſe erat parvulos naſci: ſed quamvis exigua pars corporis ſit Coſta, non tamen propter hæc parvulam viro conjugem fecit; unde & ejus filios poterat omnipotentia Creatoris mox natos grandes facere: Sed ut hoc omittam, poterat certe eis præſtare, quod multis animalibus præſtitit, quorum pulli, quamvis ſint parvuli, tamen mox ut naſcuntur currunt & matrem ſequuntur. Petr. Lombard. Lib. II. Diſt.* 20. Il faut convenir qu'on peut faire de long commentaires ſur de pareilles decisions, mais s'ils ſont dans le gout du Texte

Les Ouvrages moraux d'Albert le Grand font en général bons. Comme il avoit un caractère fort humain & fort charitable, il y régne une candeur & une probité, qui inspirent aux Lecteurs l'amour de la vertu; les maximes sur les véritables qualités du cœur [42], la distinction qu'il en fait d'avec celles qui n'ont qu'une apparence, les préceptes qu'il donne sur la clémence [43], sur l'oubli des injures, le portrait qu'il fait de la tem-

: plaints & les commentateurs, & ceux qui lisent leurs ouvrages.

42 Sunt quædam vitia, quæ libenter, sive frequenter, speciem Virtutis prætendunt, ut cum vere Vitia sint, credantur esse Virtutes: sicut severitas putatur esse justitia, amaritudo mentis dicitur maturitas, ... dissolutio creditur spiritualis mentis lætitia, pigritia, sive nordinata tristitia, judicatur morum gravitas, &c. *Alberti Magni* Parad. Animæ, de Virtut. Lib. I. in Prolog. Sicut autem denariis nihil emitur boni, sic nec Regnum Cælorum falsis comparatur virtutibus. Sunt autem quædam virtutes quasi naturales, hominibus inhærentes, sicut naturalis humilitas, benignitas, modestia, largitas, misericordia, patientia. *Alber. Mag.* Paradig. in Prolog:

43 Ex amore amici non potest vera charitas perpendi; nam Ethnici eos amant qui eos diligunt, sed in amore inimici vera charitas perpenditur. Amantem enim diligere naturæ est, quæ non est meritoria, non amantem vero diligere gratiæ est. *Idem*, ibid. Cap. I.

tempérance [44], de la patience ; la définition qu'il donne de la Vérité, qu'il dit consister dans l'accord parfait de l'esprit, du cœur & de la langue [45], sont des preuves évidentes de la bonté, & j'ose dire de la sagesse de sa Morale.

La grande passion qu'Albert le Grand avoit de pénétrer les Secrets de la Nature & l'application avec laquelle il cultiva la Chymie ont fait croire à quelques-uns que ce grand Homme avoit voulu trouver la Pierre Philosophale : quelques autres, en poussant plus loin leurs visions chimériques, se sont figuré qu'il avoit été Sorcier, se fondant sur *le Livre des choses admirables*, & sur celui du *Miroir d'Astrologie* ; mais ces deux Livres n'ont jamais été écrits par Albert. Pic de la Mirande le justifie sur l'imputation du premier, & Naudé a prouvé que Roger Bacon est l'Auteur du second. Une autre chose qui

44 Patientia vera & perfecta est cum quis sustinet patienter injurias, non solum cum reus est, sed etiam cum innocens est. *Id.* ibid. C. IV. Ille verus temperatus fuit, qui nullum offendit, & per omnia omnibus placuit. Argumentum veræ temperantiæ habet, qui se moderatur in victu & vestitu, somno & omni commodo carnali, & in lætitia temporali nullam superfluitatem,



qui a acquis à Albert la réputation d'avoir été Magicien, c'est cette Tête d'airain qu'il composa, & qu'on disoit l'instruire de tout ce qui devoit lui arriver, & lui donner de bons conseils pour réussir dans ses entreprises; à cette Fable on peut répondre, *credat Judæus Appella, non ego*. Ce sont-là des contes d'enfans, & je m'étonne que Naudé se soit donné la peine de réfuter sérieusement une pareille impertinence. Albert avoit fait sans doute quelque tête, qui par quelque ressort pouvoit articuler certains mots; nous voyons la possibilité de cette Machine dans les Horloges de Lyon & de Strasbourg, où un Coq de cuivre imite parfaitement le véritable chant du Coq.

Quoiqu'Albert le Grand ait été fort attaché aux opinions d'Aristote, comme il étoit grand Chymiste, il a connu diverses choses qui étoient inconnues à son Maître, soit sur les

nec inordinatam delectationem, sed puram necessitatem in omnibus admittens. *Idem*, ibid. Cap. XI.

45 Veritas justa est, quando vere concordant mens, cor, lingua & opera, ut quod sentit quis in corde, hoc profert ore, & perficit opere. *Idem*, ibid. Cap. XVIII.

les Métaux, soit sur les sources & sur
gine des Fleuves & des Fontaines: il
presque prédit la découverte des An
des. „Personne, *disoit-il*, [46] n'a ja
„passé la Ligne, qui est-ce qui peut do
„voir ce qu'il y a au-delà, & com
„peut-on assûrer qu'il n'y a aucun Pa

Avant que de quitter Albert, je relé
une faute d'inadvertance du Jésuite Regı
„Le Docteur Allemand, *dit-il* [47], mértia
„le treizième Siècle & dans le quatorziè
„nom de *Grand*." Albert n'a point vêcu
le quatorzième Siècle; il est né en 1
& est mort en 1280. selon presque tou
Auteurs qui ont parlé de lui; quel
uns le font naitre en 1193, mais ce
change rien à la faute du Jésuite, puisq
bert n'a jamais vecu dans le quatorz
Siècle. Il faut avouer de bonne foi lq
Pere Regnault a su ce fait; pourquoi
dit-il le contraire? J'entrevois qu'il s'est

[46] Nullus unquam de quarta nostræ habit
parte potuit transire ultra Æquinoctialem, & ide
tes ultra sitæ sunt incognitæ. *Alber. Mag.* T
Lib. II. Meteor. Cap. VI. pag. 59.

[47] Origine Anc. de la Phys. Mod. To
pag. 90.

expliqué, & qu'il a voulu dire qu'on donna le nom de *Grand* à Albert dans le treiziéme & le quatorzième Siècle, mais c'est encore là une faute, car on lui a donné dans le quinzième, le seizième & le dix-septième le même titre, & on le lui donne encore aujourd'hui. Le Pere Regnault a donc eu tort de s'énoncer d'une maniere ambigue, & qui contient une fausseté évidente, de quelque façon qu'on l'explique.

§. IX.

St. Thomas.

St. Thomas, né l'an 1224. à Aquin Ville d'Italie, d'une Famille noble & distinguée, fut le plus grand & le plus illustre des Disciples d'Albert; il suivit, ainsi que son Maître, les opinions d'Aristote. Il n'est rien de si outré que le pompeux éloge [48] que le Jesuite Regnault a fait de St. Thomas, mais la

[48] Voyez (St. Thomas) dans ses Ecrits sur les Principes de la Nature sur le Ciel & le Monde: le Commentateur suit Aristote, pour ainsi dire, à la piste; & démêlant avec une sagacité merveilleuse les détours d'un Physicien, qui semble se cacher dans une obscurité affectée, il le force à se découvrir.

la Critique que Mr. Deslandes [49], a donnée du même Philosophe me paroit trop forte ; ce qu'il rapporte sur la quantité de ses Ouvrages ; qu'on a recueillis dans un grand nombre de Volumes *in folio*, semble plus équitable. „D'habiles Critiques, *dit-il* [50], „soupçonnent que des Ouvrages accumulés, „qui s'offrent sous le nom de St. Thomas, „il n'y a pas la dixième partie qui lui appar„tienne : & ils ajoutent que les autres „ont été supposés par les Religieux de son „Ordre, afin de les faire mieux recevoir du „Public ; c'est ainsi qu'on profite d'un grand „nom, pour relever des Ecrits médiocres. „Oserois-je ajouter ici une chose, que plusieurs „Sa-

Albert le Grand étoit diffus ; c'étoit une fécondité surprenante. La précision, la netteté & la méthode sont le caractère de St. Thomas. Et tout précis qu'il étoit à l'âge de quarante-neuf, ou cinquante ans, qu'il mourut, appellé de Naples au Concile de Lyon, il avoit composé presque autant de Volumes qu'Albert le Grand même. *Orig. Anc.* de la Phys. Nouv. Tom. I. pag. 92.

49 Une marque du mauvais goût des Scholastiques, c'est le grand nombre d'Ouvrages qu'ils composoient tant sur la Philosophie, que sur la Théologie. A moins que de vouloir écrire des Romans, peut-on être trop court quand on traite de ces matieres ? St. Thomas, tout

„Savans ſe ſouviennent encore d'avoir ouï dire „à l'illuſtre Pere Mabillon? c'eſt que dans „ſes différens Voyages Littéraires il avoit ra-„maſſé des preuves plus que ſuffiſantes, pour „démontrer que la *Somme* de St. Thomas „n'eſt point entierement de lui. Suppoſé „cependant que la ſeconde Partie doive paſſer „pour une production de ſon eſprit, je le „trouve aſſez dédommagé de perdre tout le „reſte."

Les Catholiques Romains ont un reſpect trop ſervile pour les Ouvrages de St. Thomas: je ne dis pas qu'ils ne renferment pluſieurs choſes excellentes mais il y en a bien qui ne le ſont pas, & qu'on peut rejetter comme

plein de Topiques d'Ariſtote & des Principes contentieux qu'il y avoit puiſés, commença par faire des Leçons ſur le maître des Sentences, dont le Texte ſouvent éclairci, avoit encore beſoin de l'être. Il tâcha enſuite de donner plus de jour aux Etudes publiques: il compoſa pour cet effet un Corps entier de Théologie, où le ſuperflu l'emporte preſque toujours ſur le néceſſaire, & c'eſt ce Corps diviſé en trois Parties, dont la ſeconde plus étendue en comprend deux autres, qu'on appelle la Somme de St. Thomas. *Hiſt. Crit.* de la Phil. Tom. III. pag. 25.

5° Au même endroit.

me fausses, ou comme inutiles; telle est la Thèse de *l'Etre de Raison, l'Objet de la Logique* [51], selon St. Thomas. Ce grand Saint n'eût-il pas mieux fait de ne point augmenter les subtilités Scholastiques? Est-il rien de si absurde que d'établir un rien une chose imaginaire, un Etre de Raison pour le sujet d'une Science? Or qu'est ce qu'un Etre par la seule imagination, si ce n'est un non-Etre, une fiction, ou une chimére?

Saint Thomas a soutenu aussi plusieurs opinions sur les qualités de la Divinité, qui sont très-frivoles; telle est celle que *Dieu peut avoir fait le Monde, & que le Monde peut être éternel.* Il n'est point de tems en Dieu, dit St. Thomas, en lui l'effet suit toujours la volonté: or supposons que Dieu eût voulu que le Monde eût été de tout tems; le Monde auroit donc pu l'être. Cette question est aussi fausse qu'inutile; à quoi sert-il

51 D. Thomæ IV. Metaphys. Sect. IV.

52 Le plus grand adversaire qu'ait eu St. Thomas est un Cordelier appellé Jean Duns surnommé Scot, parce qu'il étoit Ecossois; ce Moine vivoit sur la fin du tre zieme Siècle, & au commencement du quatorzieme; affecta de combattre toutes les opinions que St. Thom

il   si le Monde pourroit avoir été de tout tems, il suffit que nous connoissions clairement le contraire? D'ailleurs, qui est-ce qui ne sait pas (je parle des gens qui raisonnent conséquemment) que Dieu ne peut point changer l'essence des choses: or l'essence d'une chose créée est de passer du etre non à l'être: il faut donc qu'il y ait eu un tems, où le Monde n'ait pas été, pour pouvoir être créé; donc il n'est pas éternel. L'effet suit toujours la volonté de Dieu dans les choses qui ne sont paint opposées à l'essence des choses; mais de même qu'il ne peut faire que St. Thomas n'ait vécu, de même il ne peut avoir créé une chose qu'elle n'ait eu un commencement, ni faire par conséquent qu'elle ait existé toujours dans l'éternité antérieure.[52]

Ce que dit St. Thomas pour excuser une sotise d'Aristote, qui soutient que Dieu peut faire le mal, est aussi peu sensé, que la recher-

avoit soutenues, il s'attacha entre plusieurs à celle par laquelle St. Thomas veut avec raison que la Vierge ait été conçûe comme les autres Femmes avec le peché originel; Scot soutient le contraire, & ses raisons, quelques mauvaises qu'elles fussent, lui acquirent le titre de Docteur subtil qui n'est pas cependant comparable à celui de Docteur Angeli-

cherche frivole que nous venons de condamner. Il prétend [53] que Dieu peut faire le mal, parceque dès qu'il le fait le mal se change en bien. Je suis fâché qu'un aussi grand Génie, que St. Thomas ait cherché à vouloir donner quelque couleur à une erreur aussi monstrueuse quecelle d'Aristote: je lui passe plus facilement d'avoir souvent adopté trop à la legére plusieurs erreurs Physiques de ce Philosophe.

La

que, qu'on a donné dans l'Ecole à St. Thomas: il faut pourtant convenir que Scot ne manquoit pas d'Esprit, mais l'envie de critiquer St. Thomas, l'a très souvent jetté dans l'Erreur, d'ailleurs il n'avoit ni le jugement ni la science de ce Saint, à qui il n'a manqué que de vivre dans un Siècle plus éclairé que le sien, pour être un des plus grands hommes du Monde, les fautes mêmes qu'il a commises, & les opinions fausses qu'il a soutenues quelquefois montrent l'étendue de son Genie: lorsqu'il erre, on voit toujours dans ses discours beaucoup d'esprit, & même assés d'erudition sur tout pour un tems où elle étoit si négligée.

Scot fut célébre dans l'Université de Paris; s'étant retiré à Cologne, il mourut agé de trente cinq ans. Paul Jove & les ennemis qu'il s'étoit fait parmi les Thomistes, ont publié qu'étant attaqué d'une apoplexie, dont on le crut mort, il fut d'abord enterré, & que quelque tems après étant revenu à la Vie, il mourut desesperé, se rongeant les mains, & se fracassant la tête contre la pierre de son Tombeau. Les



La Morale de St. Thomas me paroît excellente : il est, à mon gré beaucoup plus excellent Moraliste que Physicien & Metaphysicien ; ses maximes sont prudentes & sages ; on y voit régner un caractère de probité, de candeur & de bonté.* St. Augustin, non content de damner tout le monde, prétendoit que les Payens n'avoient pu faire aucune action vertueuse, St. Thomas non-seulement sauve

Scotistes, ont si bien refuté ces contes des Thomistes qu'on doit les mettre au rang de ceux que tant d'Ecrivains Catholiques, ont debité sur la Mort de Luther, & de Calvin. Il faut avouer que la haine Theologique est bien terrible, puisque la mort & le tombeau ne sauroient en garantir la Memoire de ceux qu'elle poursuit.

* Deus peccare non potest, quia est omnipotens; quamvis Philosophus (Aristoteles) dicat in quarto Topicorum, quod potest Deus & studiosus prava agere. Sed hoc intelligitur vel sub conditione cujus antecedens sit impossible, ut, puta, si dicamus quod potest Deus prava agere si velit. Nihil enim prohibet conditionalem esse veram, cujus antecedens & consequens est impossibile. Sicut si dicatur, si homo est asinus, habet quatuor pedes. Vel ut intelligatur quod Deus potest quædam agere, quæ nunc prava videntur, quæ tamen si ageret bona essent. Vel loquitur secundum communem opinionem Gentilium, qui homines dicebant transferri in Deos, ut Jovem & Mercurium. *D. Thom.* Q. XXV. Art. 3.

tout à la fois auſſi ſavant & auſſi fou que le fut Cardan. Il a fait un portrait de ſoi-même ſi odieux, que ſi quelqu'un en eut dit ce qu'il en a publié, il eût été en droit [57] de demander par devant les Juges une réparation authentique, & de le faire condamner à une peine afflictive; il avoue qu'il nâquit porté par ſon Etoile à la faineantiſe, à l'irreligion, à l'envie, à la fourberie, au menſonge, à l'impudicité, à l'inconſtance, à la trahiſon, &c. ſous le vain prétexte de ſe piquer de ſincèrité, il a écrit toutes les folies qu'il

57 Atque hæc corporis & fortunæ ſuæ damna fuerunt; ingenium vero ſi quis inimicus tale illi afinxiſſet, quale ſuum eſſe in Themate natalitio teſtatus eſt, potuiſſet in eum agere merito eâ Lege.

Pœnaque lata, malo quæ nollet carmine quemquam
Deſcribi . . . .

Nam ex Venere, Joci, Lunæ ac Mercurii Dominâ, & Mercurio multum, Saturno mediocriter commiſta, animum ſibi afflictum ait, in diem viventem, nugacem religionis contemptorem, injuriæ illatæ memorem, invidum, triſtem, inſidiatorem, proditorem, magnum incantatorem, frequentibus calamitatibus obnoxium, ſuorum oſorem, turpi libidini deditum, ſolitarium, inamænum, auſterum, ſponte etiam divinantem, zélotypum, obſcœnum, laſcivum, maledicum, varium, ancipitem, impurum, calumniatorem, & omnino incognitum propter morum & naturæ repugnantiam, etiam



qu'il avoit faites ; peu content de se deshonorer, il a traité ses parens de la même maniére. Il apprend aux Lecteurs, dès le II. Chapitre de sa Vie, que sa mere fit tout ce qu'elle put pour se faire avorter tandis qu'elle étoit enceinte de lui [58] ; mais que les remedes qu'elle avoit pris n'ayant pu produire aucun effet, après avoir souffert pendant trois jours les douleurs de l'enfantement, elle mit au Monde Cardan, qui avoit déja des cheveux noirs & crêpés [59] . Si heureusement le Soleil, Venus & Mercure n'eussent point

his cum quibus assidue versabatur. Neque profecto dubium est apud me, quin ipse talis esset, qualis omnibus aliis se conspiciendum præbuit. Nam ejusmodi mores sibi a Natura fuisse inditos, non hic modo, sed alibi toties inculcat, nihil ut verius fuisse censeri possit ; & qui penitissime Cardani indolem noverit, eam non multum ab hac epithetorum farragine remotam fuisse deprehendat ; ut mittam aliorum etiam gravissimorum Virorum judicia, qui Cardanum miras de se ipso fabulas concinasse & insanienti proximum vixisse non perperam asserunt. *Gabriel. Naudæi* de Cardano Jud.

58 Tentatis, ut audivi, abortivi medicamentis frustra, ortus sum anno 1508. Kal. Oct. hora noctis prima, non exacta, sed paulo magis dimidia, & tamen besse minore. *Cardan.* de Vita Propr. Cap. XI. pag. 7.

59 Et neque hic, neque locus Lunæ, nec ascendentis est idem , nec aspicit Virginis penultimam partem, de-

tout à la fois aussi savant & aussi fou que le fut Cardan. Il a fait un portrait de soi-même si odieux, que si quelqu'un en eut dit ce qu'il en a publié, il eût été en droit [57] de demander par devant les Juges une réparation authentique, & de le faire condamner à une peine afflictive; il avoue qu'il nâquit porté par son Etoile à la faineantise, à l'irreligion, à l'envie, à la fourberie, au mensonge, à l'impudicité, à l'inconstance, à la trahison, &c. sous le vain prétexte de se piquer de sincérité, il a écrit toutes les folies qu'il

57 Atque hæc corporis & fortunæ suæ damna fuerunt; ingenium vero si quis inimicus tale illi afinxisset, quale suum esse in Themate natalitio testatus est, potuisset in eum agere merito eâ Lege.

Pœnaque lata, malo quæ nollet carmine quemquam
Describi . . . .

Nam ex Venere, Joci, Lunæ ac Mercurii Dominâ, & Mercurio multum, Saturno mediocriter commista, animum sibi afflictum ait, in diem viventem, nugacem religionis contemptorem, injuriæ illatæ memorem, invidum, tristem, insidiatorem, proditorem, magnum incantatorem, frequentibus calamitatibus obnoxium, suorum osorem, turpi libidini deditum, solitarium, inamænum, austerum, sponte etiam divinantem, zélotypum, obscœnum, lascivum, maledicum, varium, ancipitem, impurum, calumniatorem, & omnino incognitum propter morum & naturæ repugnantiam, etiam

qu'il avoit faites; peu content de se déshonorer, il a traité ses parens de la même maniére. Il apprend aux Lecteurs, dès le II. Chapitre de sa Vie, que sa mere fit tout ce qu'elle put pour se faire avorter tandis qu'elle étoit enceinte de lui [58]; mais que les remedes qu'elle avoit pris n'ayant pu produire aucun effet, après avoir souffert pendant trois jours les douleurs de l'enfantement, elle mit au Monde Cardan, qui avoit déja des cheveux noirs & crêpés [59]. Si heureusement le Soleil, Venus & Mercure n'eussent point

his cum quibus assidue versabatur. Neque profecto dubium est apud me, quin ipse talis esset, qualis omnibus aliis se conspiciendum præbuit. Nam ejusmodi mores sibi a Natura fuisse inditos, non hic modo, sed alibi toties inculcat, nihil ut verius fuisse censeri possit; & qui penitissime Cardani indolem noverit, eam non multum ab hac epithetorum farragine remotam fuisse deprêhendat; ut mittam aliorum etiam gravissimorum Virorum judicia, qui Cardanum miras de se ipso fabulas concinasse & insanienti proximum vixisse non perperam asserunt. *Gabriel. Naudæi* de Cardano Jud.

58 Tentatis, ut audivi, abortivi medicamentis frustra, ortus sum anno 1508. Kal. Oct. hora noctis prima, non exacta, sed paulo magis dimidia, & tamen bessé minore. *Cardan.* de Vita Propr. Cap. XI. pag. 7.

59 Et neque hic, neque locus Lunæ, nec ascendentis est idem, nec aspicit Virginis penultimam partem, de-

point été dans les Signes humains, c'étoit fait du pauvre Cardan; il feroit né monſtrueux, & c'eſt lui qui nous aſſûre ce fait. Il en fut quitte pour naître avec une chevelure à la Moreſque; mais la maligne influence de ſa Conſtellation lui joua un mauvais tour, dont-il ne s'apperçut que lorſqu'il eut atteint l'âge de puberté. Il fut au deſeſpoir de découvrir qu'il avoit été affligé aux parties [60] génitales: cependant il falut qu'il prît patience, & depuis l'âge de vingt & un an juſqu'à celui de trente & un, il fut obligé de s'ab-

bui eſſe monſtroſus, imo facile erat ut diſcerptus ex ventre matris prodirem, a quo parum abfui. Natus ergo, imo a matre extractus, tanquam mortuus, cum capillis nigris & criſpis, recreatus balneo vini calidi, quod alteri potuiſſet eſſe perniciofum, mater conflictata perpetuis tribus diebus in partu, ſuperſtes evaſi tandem. *Id.* ibid. pag. 8.

[60] Cæterum ut ad rem redeam, cum Sol & maleficæ ambæ, & Venus & Mercurius eſſent in Signis humanis, ideo non declinavi a forma humana; ſed cum Jupiter eſſet in aſcendente, & Venus totius Figuræ Domina, non fui oblæſus, niſi in genitalibus, ut a 21 anno ad 31 non potuerim concumbere cum mulieribus, & ſæpius deflerem ſortem meam, cuique alteri propriam invidens. *Id.* ibid. pag. 8.

s'abſtenir du commerce des femmes, ce qui le chagrinoit fort; enfin le charme ceſſa, & il ſe maria. Lorſqu'il fut en ménage, s'il gagna du côté des plaiſirs de l'amour, il eut pluſieurs nouvelles inquiétudes; il étoit ſi pauvre qu'il étoit obligé pour vivre de faire des Almanachs [61]. Quoiqu'il fût Médecin, il ne gagnoit rien: ſa pauvreté ne l'empêchoit pas cependant d'aimer le jeu; il joua un jour les nippes de ſa femme, & qui pis eſt, il les perdit. L'état malheureux où il étoit, ne lui fit pourtant rien faire qui fût indigne de

[61] Alea diverſa, oppignoratis ornamentis uxoris, & ſuppelleĉtile, ut mirum ſit omnibus potuiſſe carere præſidiis: magis, non mendicare carentem: magis, adhuc nil admiſiſſe, ne cogitaſſe quidem indignum aut majoribus meis, aut virtute, aut honoribus quibus antea decoratus eram & in poſterum florui, ſed æquo animo tuliſſe omnia: hæc quindecim annis perpetuis, nec interim munere aſſidentis Medici perfrui voluiſſe. Verum dices, qua ratione? An docuiſti privatim? Non. An mutuo accepiſti ſine pignore? Non. An rogaſti quemquam ut dono daret? Non. Neque inveniſſem puto, & puduiſſet me. An forſan victum attenuaſti? Neque illud. Quid ergo? Ephemerides ſcribebam, in Scholis à platinis publice docebam: medendo aliquid colligebam, domeſtici ferme ſinguli muneri quæſtuoſo addicti erant, *Id.* ibid. Cap. XXV. pag. 94.

de ses ancêtres : c'est lui qui nous assûre toutes ces particularités ; mais je ne sai si l'on peut y ajouter croyance aveuglément ; car, malgre sa prétendue sincérité, Naudé [62] le convainc d'être un grand & insigne menteur. Cardan se vantoit qu'il n'avoit jamais appris la Grammaire Grecque & Latine ; qu'il en avoit eu l'intelligence par une espèce de miracle, en ce qu'ayant acheté les Oeuvres d'Apulée d'un homme qu'il ne conoissoit point, le lendemain il sçut parfaitement le

[62] Sed cum veritatis amore nihil unquam antiquius sibi fuisse contendat, & ex consequenti frequenter in illas voces prorumpat : nunquam me mentitum esse memini : ergo jam securus de mendacii suspicione, ut qui in veritatis studio consenuerim, & similes alias quæ in ejus Libris passim occurrunt ; ego contra mendacissimum illum fuisse deprehendi, & ab hoc vitio, reliqua demum velut e fonte promanasse, quæ a nonnullis deliramenta vocantur, non levibus de causis existimo. Hoc autem ne quis a me dictum hoc inconsulte fuisse, quoniam res est magni momenti, sibi persuadeat ; en signatis tabulis ipsum confirmo, quarum fidem ne Cardanus ipsemet, si nunc vivat, elevare merito possit. Quippe cum Capite XII. de propria Vita dixisset : *Grammaticam nunquam didici, ut neque Græcam aut Gallicam, aut Hispanicam Linguam, sed usum solum mihi nescio quo modo tributum :* & antea Cap. IX. asseruisset se miraculo adjutum fuisse ad intelligendam Linguam La-



le Grec & le Latin. Pour connoître, dit Naudé, la vérité de cette belle histoire, il n'y a qu'à faire attention que Cardan assûre en termes précis, dans un autre endroit, qu'il avoit étudié la Grammaire & la Dialectique depuis l'âge de 23. jusqu'à 25. ans.

Ce mensonge évident de Cardan dispense le Lecteur d'ajouter foi à ce qu'il conte des prétendues révélations qu'il avoit, soit en dormant, soit en veillant. Il rapporte, d'un grand air de confiance, qu'il étoit averti par

tinam, quale tandem fuerit miraculum istud Capite XXXXI. sic explicat: *Quis fuit ille qui mihi vendidit Apulejum, jam agenti, ni fallor, annum 20, Latinum, & statim discessit; ego vero qui eo usque neque fueram in Ludo litterario nisi semel, qui nullam haberem Linguæ Latinæ cognitionem, cum imprudens emissem, quod esset auratus, pôstridie evasi qualis nunc sum in Lingua Latina, nec non Græcam, quasi simul & Gallicam & Hispanicam accepi, duntaxat ut Libros intelligam, ignarus sermonis & narrationum & regularum Grammaticæ prorsus.* Hoc autem quam sit veritati consentaneum declarant verba illa ex Opusculo de Libris propriis, quod sub finem Librorum de *Sapientia* & de *Consolatione* reperitur; *interim vero Grammaticæ & Dialecticæ operam dabam*, (circa videlicet annum ætatis suæ 23. nam circa 35. addiscendæ Linguæ Græcæ sedulo operam impendit), *unde præsenti*, inquit, *anno, nimia intentione studii Græcarum Litterarum labefactus, nihil ardui molitus sum:* subjungitque paulo

par des ſonges [63] des biens ou des maux qui devoient lui arriver, & même des événémens les plus médiocres; il avoit encore une autre reſſource plus jolie [64], & plus divertiſſante pour connoître l'avenir. En examinant ſes doigts, tous les ſecrets du Ciel lui étoient dévelopés: s'il lui devoit ſurvenir quelque infortune, il appercevoit ſur l'ongle du doigt du milieu une tache noire: ſi c'étoit un bonheur, la tache étoit blanche & paroiſſoit au pouce: ſi c'étoient des richeſſes, c'étoit au ſecond doigt; ſi cela regardoit les Belles-Lettres, la tache ſe montroit ſur l'ongle du petit. La main de Cardan reſſembloit, ſi on veut l'en croire, à ce fameux Bouclier [65] que Venus donna à Enée, & ſur lequel on voyoit tous les événemens futurs de l'Empire Romain.

Un

poſt, *Librum Micylli in Epitomen redegi, quem conjunxi Libro de Græcæ Litteraturæ Inſtitutione.* Gabr. Naud. de Card. Judic.

[63] Omnium quæ mihi eventura ſunt imaginem video per ſomnium, neque unquam, auſim ferme dicere, vere autem dicere poſſum, meminiſſe quod quicquam boni aut mali vel mediocris mihi evenerit, de quo prius, & raro ante multum, non fuerim per ſomnium præmonitus. *Cardan.* de Rer. Variet. Lib. VIII. Cap. 43.

[64] Eorum quæ mihi eventura ſunt, quanquam ſint



Un homme qui debite de pareilles extravagances, doit-il être mis au rang des Philosophes? Eh pourquoi n'y seroit-il pas placé, & même avec distinction? les hommes ne sont-ils pas approchant les mêmes aujourd'hui qu'ils étoient il y a deux mille ans? n'ont-ils pas regardé Pythagore comme un Personnage au-dessus de l'humanité? Les visions de Cardan n'ont rien de plus extraordinaire & de plus insensé que les métamorphoses différentes de Pythagore. Le Philosophe Grec, malgré ses opinions ridicules, ne laissa pas que de pénétrer dans bien des Secrets de la Nature; il eut d'excellentes qualités, de grands talens & de vastes connoissances. Cardan fut doué des mêmes dons; ses Livres quoiqne diffus & quelquefois obscurs, sont remplis d'excellentes choses

perexigua, vestigia in unguibus apparent: nigra & livida malorum in medio digito: feliciuni alba & ad honores in pollice: ad divitias in indice: ad studia & res majoris momenti in annulari: ad exiguas inventiones in minimo; coacta, res firmas. *Id.* ibid.

65 — — Clypei non enarrabile textum,
Illic r[illegible] Italas, Romanorumque triumphos,
Haud vatum ignarus, venturique inscius ævi,
Fecerat Ignipotens . . . .
Virgil. Æneid. Lib. VIII.

ses. Lorsqu'il parle comme Astrologue
comme Devin, il extravague; mais dès q
n'est que simple Physicien, il raisonne pı
que toujours d'une maniére savante, p
fonde, & même agréable. Ses Livres
Subtilitate, malgré la critique qu'en a fait S
liger, sont encore goûtés par bien de vér
bles Savans; ceux *De Rerum Varietate*
sont point méprisables. Si Cardan fût
d

[66] Hippocrate naquit dans l'isle de Cos, la
miere année de la quatrevintieme olimpiade, l'an
Rome 294. Il est regardé par tous les habiles m
cins comme le créateur de la bonne medecine; n
avons encore beaucoup d'ouvrages de lui, qui mont
son grand jugement & sa longue & sçavante exper
ce; c'étoit principalement sur ces deux qualités qu'I
pocrate fondoit la medecine: „l'art est long à acqu
„*dit-il*, dans son premier axiome, la vie est courte le
„gement difficile, & les épreuves qu'on fait très souv
„dangereuses, *ars longa*, *vita brevis*, *judicium difficile*,
perimentum periculosum: combien de sages avis pour
medecins dans ce peu de paroles! Nous avons d
différentes traductions latines des ouvrages d'Hippocr
La premiere est de Marcus Fabius Calvus, la seco
est d'Anutius Foesius.

Hippocrate pensoit, que ce que l'on appe[illegible]it
dans les hommes, & dans l'univers, & à quoi l'on d
noit le nom d'immortel n'étoit que la chaleur in
Δοκεει δε μοι ὁ καλεομενος θερμος αθανατον τε ειναι



dans un autre tems, & qu'il eût pu secouer entiérement le joug de la Philosophie Péripatéticienne, sous lequel il gémissoit, ainsi que tous les Savans de son tems, il auroit été fort loin : il avoit un génie vaste, hardi; il n'y a qu'à jetter les yeux sur son commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate, [σσ] & sur le grand nombre d'Ouvrages qu'il a écrits, pour connoitre sa prodigieuse érudition.

Cardan

νοεῖν πάντα, καὶ ὁρῆν καὶ ἀκȣειν, καὶ εἰδέναι πάντα, καὶ τὰ ὄντα, καὶ τὰ μέλλοντα ἔσεσθαι. *Quod calidum vocamus, id mihi immortale esse videtur; cunctaque intelligere, videre, audire, scireque omnia, tum præsentia, tum futura. Hippocrat. de carn. pag. 249.*

Après Hippocrate, Galien & Celse furent chez les anciens les plus grands & les plus celebres medecins, dont les ouvrages nous restent aujourd'hui. J'ai parlé de Galien, dans l'article d'Averoës; quant à Celse, il vivoit dans le premier siècle, sous l'empire de Tibere, nous avons encore de lui huit livres sur la medecine: la meilleure édition, qu'on en ait donnée est celle qui fut faite à Amsterdam en 1687, avec les notes de divers scavans ramassées par Mr. d'Almeloven. L'on a donné depuis quelque tems à Paris une très bonne traduction françoise de l'ouvrage de Celse. Quintilien parle beaucoup de ce scavant medecin, qui avoit aussi écrit sur la rhétorique. Moreri dit, que Quintilien loue Celse; mais ce rheteur aucontraire le blame très souvent, au sujet de ce qu'il avoit écrit sur l'éloquence & les arts, il

Cardan passe chez bien des gens pour avoir cru l'Ame mortelle, quoiqu'il ait publié un Livre sur son immortalité; ils pretendent que, dans la plûpart de ses autres Ecrits, il découvre ses sentimens, & qu'il avoit composé un Ouvrage sur la matérialité de l'Ame, qu'il ne montroit qu'à ses amis. Le Jésuite Théophile Regnaut le range au rang des Athées & le fait Chef de ceux de la seconde classe

le traite même d'ésprit mediocre. Avant que de citer Quintilien, remarquons que Mr. le Clerc, qui avoit corrigé l'édition de Moreri, y a laissé cette faute grossière, ainsi qu'un million d'autres. C'est une chose étonante que l'inexactitude & les fautes grossieres, qu'on trouve dans toutes les vastes compilatons, auxquelles on a donné le nom de Dictionnaires, celui de Bayle est le seul qui merite d'être estimé. Aussi doit il moins être considéré comme un dictionnaire, que comme un recueil de sçavantes dissertations, rangées par ordre alphabetique, pour la commodité des lecteurs. Revenons aux reproches que Quintilien fait a Celse. „Cornelius „Celsus, *dit il*, ne s'éloignoit pas du sentiment de ces „Sophistes, il disoit que l'orateur ne cherche que le vrai-„semblable: en effet, ajoute-t-il, ce n'est pas la „bonne conscience, mais le gain de la cause qui fait la „gloire & l'avantage des plaideurs. S'il en étoit ainsi „ne seroit-ce pas le comble de la mechanceté de prê-„ter à la mechanceté humaine des armes, pour favoriser „l'injustice: c'est aux auteurs d'un pareil sentiment à



classe. On ne peut nier véritablement que les Ouvrages de ce Philosophe ne soient remplis de choses très condamnables ; mais je le crois plus visionaire qu'Athée. Il en étoit de ses sentimens sur la nature de Dieu & sur celle de l'Ame, comme des autres Questions abstraites qu'il traitoit ; il se laissoit emporter au feu de son tempérament, & suivoit les impressions d'une espèce de fanatisme, dont-

„montrer comment ils peuvent en sauver les dangereu„ses consequences." *Consensisse autem illis superioribus videri potest etiam Cornelius Celsus cujus hæc verba sunt:* orator simile veri tantum petit, *deinde paulo post:* non enim bona conscientia, sed victoria litigantis est præmium. *Quæ si vera essent, pessimorum hominum foret, hæc tam perniciosa nocentissimis moribus dare instrumenta, & nequitiam præceptis adjuvare. Sed illi rationem opinionis suæ viderint. F. Quint. Inst. orat. lib. 2. cap. 15.* Ajoutons encore un autre passage à ce premier, pour mieux faire sentir la faute de Moreri. „Cornelius Cel„sus avec un esprit mediocre a non seulement embrassé „tous les beaux arts, mais il nous a donné encore des „preceptes, sur la maniere de faire la guerre, sur la vie „champêtre & sur la medecine." Cum etiam Cornelius Celsus mediocris vir ingenii non solum de his omnibus conscripserit artibus; sed amplius rei militaris, & rusticæ etiam, & medicinæ præcepta reliquerit. Fab. Quintil. instit. orator. Lib. XII. Cap. XI.

dont il étoit assez souvent agité. Comme peut-on croire qu'un homme qui ajout foi aux superstitions les plus marquées, qui pratiquoit certaines dévotions avec auta de respect que la Dévote la plus scrupuleu fût persuadé de la mortalité de l'Ame? raconte [67] qu'ayant trouvé dans les Man scrits de son Pere, que si quelqu'un prioit Vierge à genoux le 1. d'Avril, à 8. heur du matin, & disoit à son honneur un *Pat* & un *Ave*, il obtiendroit ce qu'il demand roit; il se servit de ce remede & fut dél vré quelque tems après d'une incommodit Il ajoute que depuis il avoit eu recour plusieurs fois au même expédient, & qu' s'en étoit parfaitement bien trouvé, aya été délivré de la goute.

67 Legeram in Collectis a Patre meo, si quis horâ m tutinâ octavâ Kal. Aprilis, exoraret Virginem Sancta ut Filium rogaret pro re licita, genibus flexis, adje Oratione Dominicâ, nec non Salutatione Virginis A gelicâ, obtenturum quod petierit; observavi diem, h ramque, peregi supplicationem, & non tunc statim, s Die Corporis Christi, eodem anno, liberatus prors sum. Sed & alias multo post, memor facti pro pod grâ supplicavi, (nam proprie de hoc duo exempla p ter adducebat eorum, qui liberati erant) & multu profuit: inde etiam sanatus sum; sed in hoc auxil



Je vous demande, *Monſieur*, ſi vous penſez qu'un homme qui croit être guéri d'une maladie, en priant le 1 d'Avril, plutôt qu'un autre jour, ſoit bien perſuadé de la mortalité de l'Ame? On pourroit dire que cette hiſtoire eſt un de ces menſonges que Cardan a mis dans ſes Ouvrages, pour les rendre auſſi ſinguliers, qu'il l'étoit lui-même; mais il y a des preuves évidentes dans ſa Vie, qu'il étoit réellement très attaché au culte des Saints & des Images; il refuſa d'aller en Dannemarck, & d'avoir du Roi une penſion aſſez conſidérable, parce qu'il [68] prévoyoit qu'il ſeroit obligé, pour être heureux dans ce Royaume, d'embraſſer le Proteſtantiſme.

Il faut donc attribuer les ſentimens différens & oppoſés qu'on trouve dans Cardan, au

etiam Artis uſus ſum. *Candan.* de Vita Propria, Cap. XXXVII. pag. 159.

[68] Eram etiam inſinuatus ab anno 1542. in amicitiam Principis Iſtonii, qui aliquid dedit, plura dabat quæ nolui accipere, ſed poſt ætatem redii ad profitendi munus, & ſequenti anno, inſtante Andrea Veſælio Viro clariſſimo, & amico noſtro, oblata eſt conditio 800, Coronatorum in ſingulos annos a Rege Daniæ, quam recipere nolui, cum etiam victus impenſam ſuppeditaret, non ſolum ob Regionis intemperiem, ſed quod alio Sacrorum modo conſueviſſent: ut vel ibi male acceptus

au Livre qu'il avoit écrit sur l'immortalité de l'Ame, plutôt à des mouvemens de Philosophie Epicurienne, qu'à une véritable conviction. Comment auroit il pu être le maître de réprimer entiérement les saillies de son imagination, puisque pour en diminuer la fougue & l'impetuosité, il étoit obligé de se faire du mal; & que la douleur lui étant beaucoup plus supportable, il se mordoit les levres, ou se tordoit les doigts, pour détourner les esprits [69] qui se portoient avec trop de violence au Cerveau. Un Capucin se fesse & s'écorche le derriére pour amortir

futurus essem, vel patriam Legem meam, majorumque relinquere coactus. *Id.* ibid. Cap. IV. pag. 20.

69 Fuit mihi mos (de quo plures admirabuntur) ut causas doloris, si non haberem, quærerem, ut dixi de podagra: unde plerumque causis morbificis obviam ibam. (Ut solum devitarem quantum possem vigilias) quod arbitrarer voluptatem consistere in dolore præcedenti sedato: si ergo voluntarius sit facile sedari poterit; & quoniam experior me nunquam posse prorsus carere dolore, & si modo contingat, subit in animum impetus quidam adeo molestus, ut nihil possit esse gravius ut multo minus malus sit dolor. aut doloris causa, in qua nulla prorsus inest turpido, periculumve. Itaque ob hoc, morsum labii, & digitorum contorsionem, & compressionem cutis, ac tenuis musculi bra-



la concupiſcence de la chair: Cardan ſe ıltraitoit, pour diminuer la fougue de ſon ıie; voilà deux perſonnes qui employent même remede pour des maux bien diffens.

Je ſuis aſſûré que Cardan ne ſe fût pas ıetté pour appaiſer les deſirs laſcifs; car :mi les quatre grands chagrins qu'il a eſyés dans ſa vie [70], il compte l'abſtinence : Beau-Sexe, & la chaſteté forcée qu'il fut ligé de garder, jusqu'à trente & un an, atıdu le mauvais tour que les Aſtres avoient ıé à ſes parties génitales. Les trois autres vin-

i ſiniſtri, uſque ad lacrymas, excogitavi: quo preıo ſine calumnia adhuc vivo. Natura alta loca ti:o, quanquam latiſſima, & ea ubi ſupicionem rabiei .nis habuerim. Laboravi interdum etiam amore heico, ut me ipſum trucidare cogitarem; verum talia am aliis accidere ſuſpicor, licet hi in Libros non reant. *Id.* ibid. Cap. VI. pag. 30.

[70] In univerſum quatuor fuere extrema pericula, id in quibus niſi occurriſſem de vita actum eſſet: ſubrſionis primum, Canis rabidi ſecundum, caſus ce:nti tertium, minus, quia non inchoatum, rixa denie in domo Nobilis Veneti; totidem maxime impementa & detrimenta, primum concubitus, ſecundum ɔrtis ſævæ filii, tertium carceris, quartum improbitafilii natu minoris. *Id.* ibid. Cap. XXX. pag. 116.

vinrent, 1. de la mort ignominieuse de s fils aîné, qui fut pendu pour avoir emp sonné sa femme: 2. de la prison dans quelle, lui Cardan, fut enfermé quelq tems; 3. des débauches & de la mauvai conduite du plus jeune de ses fils. Il semb que tout ce qui arrivoit d'extraordinaire Cardan dût se rapporter au nombre quatr car il fait aussi mention de quatre dange éminents qu'il courut: il parle entre autr d'une querelle qu'il eût dans la Maison d'u Noble de Venise; il lui arriva dans cet Ville une affaire qui ne lui fait guère d'hon neur. Un jour de la Vierge [71], jour à l vertu duquel il avoit tant de foi & de croyan ce, il joua avec un fripon; il fit la mêm chose le lendemain, & acheva de perdre so argent. Ayant reconnu que les cartes étoien pré

[71] Cum Venetiis essem, Natali Virginis, pecunia alea amisi, sequenti die reliquum. Eram autem in do mo Collusoris, cumque animadvertissem chartas es adulterinas, pugione ipsum vulneravi in facie, tenuit tamen: aderant præsentes duo ejus familiares adol scentes; & duæ hastæ laqueatibus affixæ, & janua domu clave conclusa: sed ego ubi, pecuniam omnem tam suam quam propriam abripuissem, ac vestes meas, tun annulos quos pridie perdideram, sequenti ab initio vi ctor recuperassem, domumque per puerum meum jan



préparées & qu'il avoit été dupé, il donna un coup de ſtilet dans le viſage du filou, ſe fit rendre non-ſeulement ſon argent, mais le força d'y ajouter le ſien ; cependant touché du ſang qui ſortoit de ſa bleſſure il lui en rendit une partie.

Il étoit juſte que le genre de mort de Cardan répondit à la façon dont-il avoit vecu ; on dit, qu'ayant prédit qu'il mourroit dans un certain tems, il ſe laiſſa mourir de faim, pour ne pas nuire à ſa reputation & à celle de l'Aſtrologie. Mr. de Thou rapporte [72] ce fait comme un bruit public, & il n'en aſſûre point l'authenticité ; Scaliger [73] s'explique en termes précis, & quoiqu'il ait été ennemi de Cardan, il ſemble que ſi ſa folie n'avoit pas été avérée & connue de tout le monde, il n'auroit pas oſé aſſûrer qu'il ne pre-

amandaſſem, partem pecuniæ ſponte abjeci quod illum vulneratum viderem. *Id.* ibid. pag. 112.

72 Eodem quo prædixerat anno & die, videlicet XI. Kal. Oct. defecit, ob id, ne falleret, mortem ſuam inedia acceleraſſe creditus, *Thuan.* Libro LXII.

73 Quanquam jam octogenario major, ne Artem contumeliæ exponeret, inediâ conſtituit mori . . . . res nota eſt, neque noſtrum eſt mentiri. *Scaliger.* Prolog. ad Manil.

difoit que ce que tout le public favoit parfaitement.

§. XI.

MONTAGNE.

Dans le tems que tous les Philofophes fembloient être beaucoup plus occupés à commenter les Ouvrages d'Ariftote, qu'à rechercher la vérité: & que la Philofophie Péripatéticienne avoit autant de crédit que la Religion, les Ouvrages du Philofophe Grec allant prefque de pair avec les Livres Sacrés, un fage Pyrrhonien ofa le premier s'oppofer à la prévention publique. Montagne Gentil-homme François, vainquit les Pré-

74 Je ne fçai pas pourquoi je n'acceptaffe autant volontiers, ou les Idées de Platon, ou les Atomes d'Epicurus, ou le Plein & le Vuide de Leucippus & Democritus, ou l'Eau de Thales, ou l'infinité de Nature d'Anaximandre, ou l'Air de Diogenes, ou les Nombres & la Symmetrie de Pythagoras, ou l'Infini de Parmenides, ou l'Un de Mufeus, ou l'Eau & le Feu d'Appollodorus, ou les parties fimilaires d'Anaxagoras, ou la difcorde & amitié d'Empedocles, ou le feu d'Héraclite, ou toute autre opinion de cette confufion d'advis & de fentences, que produit cette belle Raifon humaine par fa certitude & clairvoyance, en tout ce de quoi elle fe



„prises par la raison ; & parmi ces choses „on doit mettre principalement ce que la „Religion nous apprend des biens spirituels „& éternels après la mort. Car il y a dans „ces biens éternels plusieurs choses qui ex-„cedent la portée de la raison humaine.

Il n'y a rien de si clair que ce que dit St. Thomas. Or la doctrine de St. Thomas est celle de l'Eglise. Montagne a donc pu dire, que sans la revelation la nature de l'ame nous seroit in-con-

à Dieu : ce ne sont donc pas biens à nous. L'offenser & en être offensé sont également témoignages d'imbécillité ; c'est donc folie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature, l'homme par son industrie ; qui est plus ? La Sagesse divine, & l'humaine Sagesse, n'ont autre distinction, sinon que celle-là est éternelle : or la durée n'est aucune accession à la Sagesse ; parquoi nous voilà compagnons. Nous avons vie, raison, & liberté, estimons la bonté, la charité & la justice : ces qualités sont donc en lui ; somme, le bâtiment & les débatiment, les conditions de la divinité se forgent par l'homme selon la relation à soi ; quel patron & quel modèle ! Etirons, élevons & grossissons les qualités humaines tant qu'il nous plaira. Enfle-toi, pauvre homme, & encore, & encore,

. . . . Non si te ruperis, inquit.

Montagne, ibid. pag. 240.

impraticable comme les Stoïciens: qui propose ses sentimens d'une maniere modeste: qui n'exige point d'être cru comme un Oracle: qui doute des choses qu'il ne peut comprendre[75]: qui ne se rend entiérement qu'à l'evidence, à la démonstration; & qui sait parfaitement les raisons & les causes qui doivent fonder une incertitude raisonnable.

La modeste retenue de Montagne lui a attiré plusieurs Adversaires, les Dévots toujours aussi décisifs que hargneux & bilieux, l'ont injurié grossiérement. Deux Philosophes sont tombés dans un défaut aussi grand Mallebranche & Nicole se sont déchaînés non seulement contre les Livres de Montagne,

75 Ce qui fait qu'on ne doute de guère de choses, c'est que les communes impressions on ne les efface jamais, on n'en fonde point le pied, où git la faute, ou la foiblesse: on ne debat que sur les branches: on ne demande pas si cela est vrai; mais s'il a été ainsi, ou ainsi entendu. On ne demande pas si Galen a rien dit qui vaille; mais s'il a dit ainsi, ou autrement. Vrayement c'étoit bien raison que cette bride & contrainte de la liberté de nos jugemens, & cette tyrannie de nos créances, s'étendit jusques aux Ecoles & aux Arts. Le Dieu de la Science Scholastique c'est Aristote: c'est Religion de debattre de ses Ordonnances, comme



tagne; mais même contre sa personne. Le sage la Bruyére, Auteur unique dans son genre, bien souvent imité & jamais égalé, a défendu Montagne [76], & l'a bien vangé des critiques de ces deux Ecrivains. Le Public a souscrit à son jugement; chez tous les gens de goût il n'y a aujourd'hui qu'une seule voix sur le mérite des Ouvrages de cet ingénieux Philosophe. L'on peut dire, avec Mr. Coste: [77] „Tous les bons „Esprits sont d'accord depuis longtems sur „le mérite des Essais de Montagne: il est „inutile d'en faire l'éloge dans les formes, „ni d'entrer dans la discussion des critiques „qu'on en a faites: on ne pourroit rien „dire de nouveau sur le prémier Article, & „ceux

de celles de Lycurgus à Sparte. Sa Doctrine nous sert de Loi magistrale: qui est à l'avanture autant fausse que une autre. *Id.* ibid.

76 Deux Ecrivains, dans leurs Ouvrages, ont blamé Montagne, que je ne crois pas, aussi-bien qu'eux, exemt de toute sorte de blame. Il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle maniere; l'un ne pensoit pas assez, pour goûter un Auteur qui pense beaucoup, l'autre pense trop subtilement, pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles. *Caract.* ou Mœurs de ce Siècle Tom. I. pag. 156.

77 Préf. sur les Essais de Montagne.

„ceux qui liront l'Ouvrage avec quelque ap-„plication, feront aifément convaincus du „peu de folidité de la plûpart de ces cri-„tiques."

Les doutes de Montagne font toujours conformes à la faine raifon, qui confidére de tous les côtés une opinion avant de l'adopter. Et c'eft avec raifon que ce fage philofophe examinant combien il y a de chofes douteufes fe moque des dogmatiques. Je ne dirai pas, comme le Pere Mallebranche [78], „Que

[78] Récherche de la Vérité. Part. I. Chap. VI.

[79] C'eft pitié que nous pippons de nos propres fingeries & inventions.

Quod finxere timent . . . . .

comme les enfans, qui s'effrayent de ce même vifage qu'ils ont barbouillé & noirci à leur compagnon: *Quafi quicquam infelicius fit homine, cui fua figmenta dominantur;* c'eft bien loin d'honorer celui qui nous a faits, que d'honorer ceux que nous avons faits. Augufte eut plus de Temples que Jupiter, fervis avec autant de religion & créance de miracles. Les Thafiens, en récompenfe des bienfaits qu'ils avoient reçus d'Agefilaus, lui vinrent dire qu'ils l'avoient canonifé. Votre Nation, leur dit-il, a-t-elle ce pouvoir, de faire Dieu qui bon lui femble? faites-en, pour voir, l'un d'entre vous, & puis quand j'aurai veu comme il s'en fera trouvé, je vous dirai grand merci de votre offre.

„Que peut-on penser d'un homme qui con- „fond l'Esprit avec la Matiére, qui rapporte „les opinions les plus extravagantes des Phi- „losophes sur la Nature humaine sans les „mépriser . . . . . . qui ne voit pas la „nécessité de l'immortalité de nos Ames, & „qui pense que la Raison humaine ne peut „la connoître?"

Montagne pensoit [79] sensement comme St. Thomas, & comme plusieurs autres Peres de l'Eglise avoient pensé. „Parmi les phi-

L'homme est bien insensé: il ne sauroit forger un Ciron & forge des Dieux à douzaines! Oyez Trismégiste louant notre suffisance: de toutes les choses admirables a surmonté l'admiration, que l'Homme ait pu trouver la Divine Nature & la faire. Voici des argumens de l'Ecole même de la Philosophie:

Nosse cui Divos & Cœli Numina soli
Aut soli nescire datum . . . . . .

Si Dieu est, il est Animal: S'il est Animal, il a sens; & s'il a sens il est subject à corruption. S'il est sans Corps, il est sans Ame, & par conséquent sans action: & s'il a Corps, il est périssable. Voilà pas triomphe? Nous sommes incapables d'avoir fait le Monde: il y a donc quelque Nature plus excellente, qui y a mis la main. Ce seroit une sotte arrogance de nous estimer la plus parfaite chose de cet Univers: il y a donc quelque chose de meilleur; cela c'est Dieu. Quand

„philoſophes, *dit Lactance*, aucun d'eux n'
„connu la veritable nature de l'ame, ſavoi
„qu'elle ne meurt pas, parce que les hom-
„mes ne peuvent avoir une juſte idée de la
„nature de l'ame ſans la revelation."

St. Thomas eſt encore plus précis ſur cette queſtion. „Il a été neceſſaire, dit-il, „que l'eſprit humain fut élevé par la foi à la „connoiſſance de pluſieurs choſes, qui ſont „trop élevées pour qu'elles puiſſent être com-
„pri-

vous voyez une riche & pompeuſe demeure, encore que vous ne ſachiez qui en eſt le Maître, ſi ne direz-vous pas qu'elle ſoit faite pour des Rats; & cette divine ſtructure que nous voyons du Palais céleſte, n'avons-nous pas à croire, que ce ſoit le Logis de quelque Maître, plus grand que nous ne ſommes? Le plus haut eſt-il pas toujours le plus digne? & nous ſommes placés au plus bas. Rien ſans Ame & ſans Raiſon ne peut produire un Animal capable de Raiſon: le Monde nous produit; il a donc Ame & Raiſon. Chaque part de nous eſt moins que nous: nous ſommes part du Monde; le Monde eſt donc fourni de ſageſſe & de raiſon, & plus abondamment que nous ne ſommes. C'eſt belle choſe que d'avoir un grand Gouvernement: le Gouvernement du Monde appartient donc à quelque heureuſe Nature. Les Aſtres ne nous font point de nuiſance: ils ſont donc pleins de bonté. Nous avons beſoin de nourriture, auſſi ont donc les Dieux, & ſe paiſſent des vapeurs deçà bas. Les Biens mondains ne ſont pas biens

„prises par la raison ; & parmi ces choses „on doit metttre principalement ce que la „Religion nous apprend des biens spirituels „& éternels après la mort. Car il y a dans „ces biens éternels plusieurs choses qui ex„cedent la portée de la raison humaine.

Il n'y a rien de si clair que ce que dit St. Thomas. Or la doctrine de St. Thomas est celle de l'Eglise. Montagne a donc pu dire, que sans la revelation la nature de l'ame nous seroit incon-

à Dieu: ce ne sont donc pas biens à nous. L'offenser & en être offensé sont également témoignages d'imbécillité; c'est donc folie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature, l'homme par son industrie ; qui est plus? La Sagesse divine, & l'humaine Sagesse, n'ont autre distinction, sinon que celle-là est éternelle: or la durée n'est aucune accession à la Sagesse; parquoi nous voilà compagnons. Nous avons vie, raison, & liberté, estimons la bonté, la charité & la justice: ces qualités sont donc en lui; somme, le bâtiment & les débatiment, les conditions de la divinité se forgent par l'homme selon la relation à soi; quel patron & quel modèle! Etirons, élevons & grossissons les qualités humaines tant qu'il nous plaira. Enfle-toi, pauvre homme, & encore, & encore,

. . . . Non si te ruperis, inquit.

Montagne, ibid. pag. 240.

connue, puis qu'il ne répétoit que ce que[20] Lactance & St. Thomas[21] avoient dit.

§. XII.

FRANÇOIS BACON.

Le fameux François Bacon de Vérulam, Vicomte de St. Alban, Grand-Chancelier d'Angleterre, rendit à sa Patrie le même service que Montagne à la sienne : il fut comme lui le premier destructeur des chiméres Scholastiques ; & quoiqu'il vécût dans un tems où l'on ignoroit l'art de bien écrire, & où l'on ne connoissoit d'autre Philosophie que celle d'Aristote, rendue tout-à-fait absurde par les visions & les explications ridicules de ses Commentateurs, il trouva le moyen d'être grand Philosophe & excellent Historien. Son Histoire de Henri VII.

[20] Nemo enim vidit quod est verissimum, & nasci animas & non occidere, quia cur id fieret, aut quæ ratio esset, homines nesciorunt. *Lact.* de falsa Sapientia, Lib. III. Cap. XVIII.

[21] Oportuit mentem evocari in aliquid altius, quam ratio nostra in præsenti possit pertingere, ut sic disceret aliquid desiderare, & studio tendere in aliquid quod totum statum præsentis vitæ excedit; & hoc præcipue chri-

ri VII. eſt un Morceau digne d'être comparé à ceux qui nous reſtent des Tacite & des Salluſte; on a eu raiſon, dans les Editions nouvelles qu'on en a faites, de l'intituler *Hiſtoria Regni Henrici VII. Angliæ Regis; Opus vere politicum.* La politique en effet la plus fine & la plus ſenſée regne dans tout ce Livre, écrit comme tous les autres de Bacon avec beaucoup d'élégance.

Un des plus beaux Ouvrages de ce Philoſophe Anglois eſt ſon *Novum Organum Scientiarum*, ſive *Judicia vera de Interpretatione Naturæ.* Il a ouvert les yeux des Savans & leur a fait connoître le ridicule des chiméres dont ils étoient préoccupés, il a preſcrit les règles qu'il falloit tenir pour trouver les chemins qui conduiſoient à la Nature. „L'Homme, dit Bacon [82], dans „le commencement de ce Traité, eſt le Miniſtre

ſtianæ religioni competit quæ ſingulariter bona ſpiritualia & æterna promittit: unde & in ea plurima humanum ſenſum excedentia proponuntur. *S. Thomæ* Aquin. Summ. Cath. fidei contra gentiles. Lib. I. Cap. V. pag. 13.

APHORISMUS I.

[82] Homo Naturæ Miniſter & Interpres tantum facit & intellgit, quantum de Naturæ ordine, re, vel mente obſervavit; nec amplius ſcit, aut poteſt.

„ſtre & l'Interprête de la Nature, mais il ne „peut ſe flater de la connoître, qu'autant „qu'il en obſerve exactement les opérations, „& qu'il les approfondit par des expériences; „ces deux choſes ſont également néceſſaires „& s'entreſervent mutuellement."

Il auroit été ſurprenant qu'un homme qui penſoit de la façon de Bacon, qui vouloit qu'au raiſonnement on joignit les expériences, qui n'admettoit pour évident que ce qui l'étoit, eût pu ſe payer des impertinences du Péripatétiſme. Auſſi condamna-t-il fortement le reſpect ſervile qu'on avoit pour la Philoſophie d'Ariſtote [85]: il fit connoître que c'étoit une opinion abſurde de pretendre, qu'elle devoit être meilleure, que celle des autres Philoſophes anciens; puiſqu'elle avoit été

APHORISMUS II.

Nec manus nuda, nec Intellectus ſibi permiſſus multum valet: inſtrumentis & auxiliis res perficitur, quibus opus eſt non minus ad intellectum quam ad manum: atque ut inſtrumenta manus motum aut cient aut regunt; ita & inſtrumenta mentis, intellectui aut ſuggerunt, aut cavent. *Franc. Bacon*, Nov. Organ. Scient. Libr. I. digeſtus in Aphoriſm. p. 279. & 281. Édit. Lipſiæ, *in folio*.

85 Quod vero putant homines, in Philoſophia Ariſtotelis magnum utique conſenſum eſſe cum poſt illam editam Antiquorum Philoſophiæ ceſſaverint & exole-

été méprisée pendant long-tems chez les Grecs & les Romains, qu'elle n'avoit trouvé de nouveaux admirateurs que dans les tems d'ignorance, & après que les Sciences avoient été negligées. D'ailleurs, ajoute-t-il, la véritable approbation, & dont on doit faire cas, est celle qui vient d'un jugement sage & équitable, & qui est donnée par des gens qui ont une parfaite connoissance de ce à quoi ils applaudissent ; mais ceux qui sont si prévenus en faveur de la Philosophie d'Aristote, suivent les seules impressions de leurs préjugés, & se conforment aux opinions & aux sentimens de leurs Maîtres ; l'admiration qu'on a pour elle est donc plutôt une soumission aveugle qu'une approbation raisonnée.

Ba-

verint: ast apud tempora, quæ sequuta sunt, nil melius inventum fuerit: adeo ut illa tam bene posita & fundata videatur, ut utrumque tempus ad se traxerit. Primo, quod de cessatione antiquarum Philosophiarum post Aristotelis Opera edita homines cogitant, id falsum est, diu enim postea, usque ad tempora Ciceronis, & Sæcula sequentia, manserunt Opera veterum Philosophorum, sed temporibus insequentibus, ex inundatione Barbarorum in Imperium Romanum, postquam Doctrina humana velut naufragium perpessa esset, tum demum Philosophiæ Aristotelis & Platonis, tanquam Ta-

Bacon, dans ses Ouvrages, ne s'est pas contenté de montrer le besoin de réformer l'ancienne Philosophie; il l'a corrigée lui-même dans plusieurs endroits, en relevant les fautes d'Aristote, comme lorsqu'il l'accuse [84] d'abuser de son esprit, & de chercher à se rendre obscur & inintelligible, en admettant cette Quintessence, cinquième Element, dont-il compose le Ciel, & qui n'est sujet ni à la chaleur ni au changement.

Dans

bulæ ex materia leviore & minus solida per fluctus temporum servatæ sunt. Illud etiam de consensu fallit homines, si acutius rem introspiciant. Verus enim consensus is est, qui ex libertate judicii (re prius explorata) in idem convenienti consistit. At numerus longe maximus eorum, qui in Aristotelis Philosophiam consenserunt, ex præjudicio & autoritate aliorum se illi mancipavit, ut sequacitas sit potius & coitio, quam consensus. Quod si fuisset ille verus consensus, & late patens, tantum abest ut consensus pro vera & solida authoritate haberi debeat, ut etiam violentam præsumptionem inducat in contrarium. Pessimum enim omnium est augurium, quod ex consensu capitur in rebus intellectualibus: exceptis divinis & politicis, in quibus suffragiorum jus est. *Id. ibid.* Aphor. LXXVII. pag. 298.

84 Itaque ponitur primo ea quæstio: An substantia Cœlestium sit heterogenea ad substantiam inferiorum? Nam Aristotelis temeritas & cavillatio nobis peperit Cœ-

Dans un autre Ouvrage [85] il se moque avec raison d'une impertinente opinion du Philosophe Grec; qui prétend que la couleur des plumes des Oiseaux est plus vive que celle du poil des Bêtes, parce que les Oiseaux sont plus souvent exposés au Soleil que les autres Animaux. Voila, dit Bacon, une chose manifestement fausse, car les Troupeaux sont plus exposés au Soleil que les Oiseaux, qui sont très souvent dans les Forêts, & qui cherchent l'ombre des Arbres. La veri-

lum phantasticum, ex Quinta Essentia, experte mutationis, experte etiam caloris. Atque misso in præsenti sermone de quatuor Elementis, quæ Quinta Essentia illa supponit; erat certe magnæ cujusdam fiduciæ, cognationem inter Elementaria, quæ vocant, & Cœlestia prorsus dirimere, cum duo ex Elementis, Aër videlicet & Ignis, cum Stellis & Æthere tam bene conveniant, nisi quod moris erat illi viro ingenio abuti, & sibi ipsi negotium facessere, & obscuriora malle. *Bacon.* Descript. Globi Intellect. Cap. VII. pag. 613.

85 Aristoteles ineptam reddit causam, quare plumæ Avium vividi magis sint coloris, quam pili Animalium; nulla enim Bestia Cyani Lapidis, vivæque carnis colorem repræsentantes, aut virides pilos habet. Causa est, inquit, quod Aves frequentius in radiis Solis versentur, quam Bestiæ. Sed id manifeste falsum est; nam Pecudes crebrius in Sole agant quam Aves, quæ plerumque

véritable cauſe, ajoute-t-il enſuite, de cette différénce de couleur, c'eſt la différence des humeurs & des excrémens, qui ſervent de nourriture au poils & aux plumes.

Je finirai l'éloge de Bacon, par celui qu'en fait l'Auteur des Lettres ſur les Anglois. „Perſonne, *dit il* [86], avant lui n'avoit connu „la Philoſophie expérimentale, & de tou-„tes les épreuves Phyſiques qu'on a faites de-„puis, il n'y en a preſque pas une qui ne „ſoit indiquée dans ſon Livre. Il en avoit „fait lui-même pluſieurs. Il fit des eſpè-„ces de Machines Pneumatiques par leſquel-„les il devina l'élaſticité de l'Air. Il a tourné „tout autour de la découverte de ſa peſan-„teur. Il y touchoit; cette vérité fut ſai-„ſie par Toricelli. Peu de tems après, la „Phyſique expérimentale commença tout d'un „coup à être cultivée, à la fois, dans preſ-„que toutes les parties de l'Europe. C'étoit „un Treſor caché dont Bacon s'étoit douté, &

in ſylvis aut umbraculo vivunt. Veriſſima cauſa eſt, quod humor excrementitius Animantium, qui æque conſtituit plumas in Avibus ac pilos in Beſtiis, in Avibus tenuiori, & delicatiori colatura transmittatur, quam in Beſtiis; plumæ enim transeunt pennas, pili vero



„& que tous les Philoſophes encouragés par „ſa promeſſe, s'efforcérent de déterrer. „

Les grandes qualités & les vertus de Bacon furent ternies, par l'envie d'amaſſer des treſors, s'il en faut croire preſque tous les Hiſtoriens de ſon tems, & ſi l'on doit s'en rapporter à l'Arrêt qui le condamna à perdre ſa Dignité de Chancelier & à une amende conſidérable, pour s'être laiſſé corrompre pour de l'argent. Quelques Auteurs ont voulu juſtifier la conduite de Bacon, & il me paroît qu'ils ont apporté des raiſons aſſez problables. „Le crime, diſent ils [87], dont on l'accuſoit, „étoit d'avoir mis le Sceau à des Patentes in„juſtes; mais premiérement ce crime ne fut „jamais que ſoupçonné, & l'on en eut pour „toute preuve les aveux volontaires de l'Ac„cuſé; aveux que probablement ſon hu„meur douce & paiſible lui-arracha, pour „appaiſer ſes ennemis & pour achever ſa vie „en repos, parmi les Livres. Secondement, „ceux

autem. *Bacon.* Sylv. Sylvar. *ſive* Hiſtor. Natural. Centur. I. Art. V. pag. 754.

86 Mr. de Voltaire, Lettres ſur les Anglois. Lett. XII. pag. 86.

87 Journal Littéraire Tomes XII. Partie II. pag. 357.

„ceux même des Hiſtoriens Anglois qui ont „voulu le noircir, confeſſent qu'il penſoit ce „qu'il avoit dit: *Que l'argent, ſemblable au „fumier, n'eſt bon que quand on le répand:* „& ils reconnoiſſent que plein de mépris pour „les richeſſes, il abandonnoit les ſiennes, „avec l'indifférence la plus philoſophique, à „ceux qui étoient à ſon ſervice. Troiſiè-„mement, on reconnoît que jamais il ne pro-„nonça de Sentence injuſte, & qu'il donna „toujours à ſon Maître les Conſeils les plus ſa-„ges, & les plus propres à lui concilier les cœurs „des Peuples. En dernier lieu, c'eſt une choſe „connue, que l'amende ſi médiocre, à la-„quelle il fut condamné, étoit tout ce qu'il „pouvoit payer; & qu'il ne vêcut dans la „ſuite que du leger revenu de ſes études.“

Ajoutons, *Monſieur*, à cette Apologie, ce que dit l'Auteur des Lettres ſur les Anglois. Voici ſes termes originaux [88]: „Aujourd'hui „les Anglois révérent ſa Mémoire (de Bacon) „au point qu'à peine avouent-ils qu'il ait „été coupable.“ Il ſemble que cet Ecri-vain penſe comme les Anglois, car il avoit ajouté à ces premiers mots, *ſes vertus ont fait*

88 *Mr. de Voltaire* Lettres ſur les Anglois, pag. 86.

fait oublier ses vices : mais il a retranché cette phrase dans une derniére Edition ; du moins elle n'est point dans celle de Jacques Desbordes de 1735.

Avant que de quitter entiérement Bacon, je reléverai quelques inadvertances de Mr. de Voltaire qui regardent ce Philosophe. Il lui donne le nom de Comte de Vérulam ; il est surprenant que cet ingénieux Auteur ait commis une pareille faute ; s'il eût fait attention à la premiere page du Livre de Bacon, il auroit vu qu'il étoit Baron de Vérulam & Vicomte de St. Alban. *Francisci Baconi Baronis de Verulamio, Vice Comitis S. Albani, Summi Angliæ Cancellarii Opera omnia, &c.* Une autre erreur de Mr. de Voltaire c'est d'avoir dit qu'on imposa à ce Chancelier une Amende de quatre cens mille Livres. Les Historiens Anglois conviennent qu'on ne savoit pas à quoi se montoit cette Amende ; & elle devoit être bien legére, puisqu'un des Lords proposa de la réduire à quarante schellins, attendu l'indigence du Chancelier qui ne pouvoit pas payer davantage. Mr. de Voltaire s'est encore trompé, lorsqu'il a dit qu'on ôta à Bacon sa Dignité de Pair : il la conserva toujours ; on lui ôta simplement le droit de séance dans la Chambre Haute.

Ce ſont-là des fautes legéres; mais il eſt toujours bon de les faire connoître, pour que la juſte réputation que s'eſt acquis l'Ecrivain que je critique, ne faſſe point tomber d'autres perſonnes dans les mêmes erreurs.

§. XIII.

La Mothe le Vayer.

La Mothe-le-Vayer, homme de qualité & Conſeiller d'Etat, imita la ſage retenue de Montagne; il ſuivit, auſſi-bien que lui, beaucoup plus la Raiſon que l'autorité d'Ariſtote. On le ſoupçonna d'avoir peu de Religion, parce qu'il faiſoit paroître trop de penchant au Pyrrhoniſme. Il faut convenir que dans les Dialogues, qu'il a publiés ſous le nom d'*Oratius Tubero*, il a pouſſé quelquefois ſes objections aſſez loin ſur les matiéres les plus délicates, qui demandent d'être traitées avec beaucoup de circonſpection, & où, pour me ſervir des termes de Montagne [89], „il ſe trouve pluſieurs avis qui valent mieux tus, que publiés aux foibles „eſprits.„

89 Eſſais de Montagne. Lib. I. pag. 189. Edit. in 12. d'Amſt.

„esprits.„ Voici un de ces endroits de la Mothe-le-Vayer, qui me paroissent peu ménagés. „Ce n'est pas, [90] *dit-il*, hors d'ap„parence & de probabilité, qu'Epicure & Ari„stippe soutenoient qu'il n'y avoit rien qui „fût naturellement juste, ou injuste, ce qu'ils „avoient appris d'Archelaüs qui disoit *Justum* „*& Turpe non natura constare sed Lege*, & „Héraclite que le Bien & le Mal étoient d'une „même essence. Aussi n'y a-t-il point de „partie en la Philosophie si debattue, que „celle qui traite *de finibus Bonorum & Malo*„*rum*, bien qu'il n'en soit point de plus im„portante, *est enim non de terminis sed de totâ* „*possessione contentio;* & toute la Morale „de votre Aristote est nommée Ethique „Ἀπὸ τοῦ ἔθους, *a Consuetudine*, les mœurs dé„pendant absolument de la Coustume qui „justifie & approuve en un, ce qu'elle blâme „& condamne en un autre. Ainsi l'oisiveté „estimée très-honnête chez les Thraciens du „tems d'Hérodote, & de laquelle fait encore „aujourd'hui profession la plupart de la No„blesse de l'Europe, étoit un crime puni de „mort

[90] Dialogues faits à l'imitat. des Anciens par Oratius Tubero pag. 11. Edit. de Mons.

„mort par la Loi d'Amafis, laquelle Solon „fit paſſer des Egyptiens aux Athéniens; „*Adeo ut qui ſectaretur otium, omnibus accu-„ſare volentibus obnoxius eſſet.* Tacite par-„lant de quelque Peuple, *profana illic om-„nia, quae apud nos inceſta.* Et eſt très-vrai „le dire de Sénéque: *nulli vitio Advocatus „defuit.* Nous connoiſſons autant de Na-„tions qui reſpectent l'yvrognerie qu'il y en „a qui la déteſtent: les Allemands, les Po-„lonois, les Moſcovites & autres infinis, „n'ont point de plus grandes Feſtes que cel-„les de Comus & des Bacchanales. *Poſt lar-„gius vinum de rebus maxime ſeriis conſulta-„bant Perſae*, diſent Hérodote & Strabon; & „nous avons trouvé les Américains faiſant ſi „grande gloire de s'enyvrer, que ceux de „Mexico ne pouvant plus boire, ſe faiſoient „ſeringuer le vin par le fondement. La lu-„bricité eſt non-ſeulement honnête, mais „même méritoire; il y a des Bordels pu-„blics à la Chine, dans l'Arménie & ailleurs, „que la dévotion a fondés aux Deſerts, & „ſur les grands chemins, pour être d'uſage „gratuit aux paſſans. Les Temples de Vé-„nus étoient anciennement deſtinés à une „même fin, ſinon que ſouvent les filles y ga-„gnoient leur dot & leur mariage. Com-

bien



„bien de Nations qui s'accouplent publique-„ment à la Cynique, sans y trouver, selon le „dire de Diogène, plus grande vergogne „qu'au boire & au manger? Ceux d'Irlande „le pratiquoient anciennement ainsi, dit „Strabon, avec leurs Sœurs & leurs propres „Meres; ce qui n'est pas encore aujourd'hui „sans exemple en beaucoup de lieux. Si „nous examinons le reste de la Morale, nous „y trouverons partout autant de variété, ce „qui montre bien qu'il n'y a rien de solide & „d'arrêté, *& quod nostra vitia sunt quæ puta-„mus rerum*, comme parle Sénéque; cette Ver-„tu même, que nous chimérisons dans les „Ecoles, n'étant peut-être qu'un titre vain, „& un nom servant à l'ambition de ceux qui „se disent Philosophes, & qui n'ont encore „pu convenir de ce en quoi elle consiste. Bru-„tus mourant semble avoir été de ce senti-„ment, par ses derniéres paroles qu'on dit „être les plus véritables:„

Te colui Virtus ut rem, ast tu nomen inane es.

„Toutes les Sciences contemplatives, ne „sont qu'obstinées contestations entre les „Professeurs d'icelles: plus vous les péné-„trerez, plus vous les trouverez ineptes & ri-

„dicules: *In multa ſapientia, multa indigna-
„tio, & qui addit ſcientiam, addit & dolo-
„rem*; n'y en ayant point qui ſouſcrivent
„plus franchement au titre d'Agrippa de leur
„*Vanité*, que ceux qui en ont pris plus de
„connoiſſance. Attachons-nous plutôt, pour
„ſuivre notre pointe, à quelques notions qui
„ſemblent être plus univerſelles, & à certai-
„nes penſées qu'on croiroit être de tout le
„Genre Humain: comme, que nous ſoyons
„très-redevables à ceux qui nous ont mis au
„Monde nous donnant la vie: que les plus
„ſains en jouïſſent le plus long-tems: que le
„bon Sens y donne un grand avantage pour
„la paſſer; que le ſéjour des Villes y contri-
„bue,

„ Les uns eſtiment qu'on ne peut être trop religieux, l'excès étant louable aux choſes bonnes, & qu'en tout cas il vaut mieux être ſuperſtitieux, qu'impie ou Athée. Les autres favoriſent l'opinion de Plutarque, qui a fait voir en un Traité exprès, le revers de cette Médaille. L'Athéiſme, dit le Chancelier Bacon, dans ſes Eſſais moraux Anglois, laiſſe à l'Homme le Sens, la Philoſophie, la Piété Naturelle, les Loix, la Réputation, & tout ce qui peut ſervir de guide à la Vertu: mais la Superſtition détruit toutes ces choſes, & s'érige une Tyrannie abſolue dans l'Entendement des hommes: c'eſt pourquoi l'Athéiſme ne trouble jamais les Etats, mais il en rend l'homme plus prévoyant à ſoi-même comme



„bue, le Climat tempéré, la demeure en „un Etat bien policé; bref que la Nature „fasse tout pour le mieux, que le cours du „Soleil soit merveilleusement vîte, & s'il y „a encore quelque chose de plus vraisembla„ble! Car si nous trouvons non-seulement „de l'incertitude, mais même de la fausseté „apparente en ces choses considérées de près, „de quoi nous pourrons-nous assurer doré„navant, & pourquoi n'userons-nous pas „de la modeste retenue & suspension Scepti„que en toute sorte de propositions?"

Ce morceau n'est pas le plus fort des Dialogues d'Oratius Tubero, il y en a plusieurs [91] qui roulent sur des questions aussi delicates.

ne regardant pas plus loin; & je crois, ajoute-t-il, que les tems inclinés à l'Athéisme, comme le tems d'Auguste César & le notre propre en quelques Contrées, ont été tems civils, & le sont encore, là où la Superstition a été la confusion de plusieurs Etats, ayant porté à la nouveauté le premier Mobile, qui ravit toutes les autres Sphéres des Gouvernemens, c'est-à-dire le Peuple: Les uns disent qu'il faut craindre ce trois fois Grand Dieu, & trembler devant la face du Seigneur. David prononçant en son Cantique que son Dieu est horrible *super omnes Deos*, & Charron soutenant à ce propos dans sa *Sagesse*, que toutes Religions sont étranges, & horribles au Sens-Commun: les autres repondent au contraire

Je sens parfaitement que les observations que fait la Mothe-le-Vayer sont remplies d'excellentes choses, & qu'on ne sauroit mieux défendre le sentiment d'Horace, qui prétend que l'homme ne peut distinguer, d'une maniére certaine, le véritable Bien du véritable Mal:

Nec Natura potest justo secernere iniquum.

Mais il seroit à souhaiter que tous les gens qui lisent ses Ouvrages, lui rendissent la même justice & qu'avant que de condamner ses doutes, ils voulussent examiner s'ils sont véritablement fondés. Car enfin, douter des choses qui ne sont point évidentes, c'est le partage des véritables Philosophes: accepter aveuglement les opinions les plus incertaines, c'est celui des Esprits médiocres & livrés aux pré-

Deos nemo sanus timet, furor est enim, metuere salutaria, nec quisquam amat quos timet. Senec. IV. de Benef. Cap. XIX. Et VII. Cap. I. Il fait que son Sage *Deorum, hominumque formidinem ejicit, scit enim non multum ab homine timendum, a Deo nihil.* Les uns ont fait les Dieux mâles, les autres femelles; Trismegiste & Orphée nous représentent les leurs Androgynes. Les uns comme Zénon & Xénophane, ont fait Dieu



préjugés qu'ils ont reçus; soumettre ses doutes & ses incertitudes Philosophiques aux décisions de la Révélation, & après avoir agité des matiéres selon les connoissances humaines, s'en tenir aux décisions de la Religion, c'est la conduite d'un homme sensé.

Loin que les discours, ou plutôt les calomnies des ennemis de la Mothe-le Vayer ayent nui à sa réputation, il fut choisi pour Précepteur de Monseigneur, frere de Louis quatorze, & fit même pendant plus d'une année la fonction de celui du Roi. Rapportons ici la réflexion d'un grand Critique. „Le „Cardinal Mazarin, *dit-il*,[92] se connoissoit „trop en gens pour ne savoir pas, qu'un Phi„losophe qui se laisse aller au Pyrrhonisme „de Religion par une certaine enfilade de rai„sonnemens, est d'un tout autre caractère „qu'un homme qui devient impie par bru-

tali-

de figure toute ronde, c'est pourquoi Platon vouloit que le Monde eût encore la forme sphérique, *quod Conditoris esset rotunda figura*. Les autres ne se peuvent imaginer des Dieux, s'ils ne sont comme ceux d'Epicure . . . . de figure humaine. Et nous voyons que la Théantropie sert de fondement à tout le Christianisme. *Idem*, ibid. pag. 317.

92 *Bayle*, Diction. Tom. IV. pag. 408.

„talité & par débauche: un tel Philoſophe, „s'il reſſemble d'ailleurs à la Mothe-le-Vayer, „ſeroit bien marri que des perſonnes capables „d'en faire mauvais uſage, fuſſent imbues de „ſes ſentimens: il a toujours la diſcrétion „d'en éloigner la Jeuneſſe, & a plus forte „raiſon un Prince, dont la ſolide piété peut „contribuer extremement au bonheur pu„blic."

Pour être bien perſuadé de la candeur & de la droiture des ſentimens de la Mothe-le-Vayer, il ne faut que lire ſes Ouvrages, ſurtout ceux qu'il a compoſés pour l'uſage de Monſieur le Dauphin; on y trouve partout la ſolidité du raiſonnement jointe à l'amour de la Vertu. Son Livre de *l'Inſtruction de Monſieur le Dauphin* eſt rempli de préceptes ſages & politiques: un Peuple ſeroit parfaitement heureux, s'il étoit gouverné par un Souverain qui les ſuivît exactement; les Sciences & les Arts fleuriroient, le Vice ſeroit puni, la Vertu toujours récompenſée. Son Traité de la contrariété des humeurs eſt curieux & amuſant: celui ſur les Hiſtoriens Grecs & Romains, eſt, à mon avis, un Chef-d'Oeuvre; les jugemens de l'Auteur ſont ſenſés, ſes louanges bien placées, ſes critiques fondées, & ſes remarques interes-

reſſantes. Le Traité de la Vertu des Payens eſt fort ſavant, & quoiqu'il n'ait pas été du goût de bien des Théologiens, il n'en eſt pas moins bon. Ses Lettres, ou petites Diſſertations, ſont remplies d'Anecdotes curieuſes & inſtructives: elles ont pour la pluspart un caractère de ſincérité & d'impartialité qui fait plaiſir aux honnêtes gens; & l'Eſprit Sceptique qui y régne plaît à tous ceux, qui avant que de ſe déterminer ſur une opinion, ſont bien aiſe de la conſidérer de tous les côtés.

Le Cours de Philoſophie qu'a fait la Mothe-le Vayer, eſt, à mon gré, le plus foible de ſes Ouvrages: ſa Morale n'eſt qu'un précis des Maximes les plus connues: ſa Phyſique eſt un ramas des opinions d'Ariſtote & de quelques autres Philoſophes anciens: ſa Logique ſe reſſent du mauvais goût de celle de l'Ecole; & quoiqu'il ait voulu l'affranchir de la Barbarie Scholaſtique, en faveur du nom pompeux de LOGIQUE DU PRINCE, qu'il lui a donné, il n'a pu réuſſir entiérement. „Le Syllogiſme, *dit-il*[93], „a trois

93 *La Mothe-le-Vayer*, Logique du Prince. Tom. I. de ſes Oeuvres, pag. 928.

„a trois parties qui l'ont fait nommer le Tri-
„dent des Philosophes.“ Cette façon de s'é-
noncer ne sent guère le stile des Fontenelles.
La Marquise de l'ingénieux Auteur de la Pluralité des Mondes, se fut à coup sûr ennuyée, si on lui eût expliqué le Systême de Copernic, comme la Mothe-le-Vayer expliquoit au Prince les trois parties du Syllogisme. Elle lui auroit eu obligation de finir son entretien, & de dire ainsi que la Mothe-le-Vayer, après avoir fait mention de la Majeure, de la Mineure, &c. „Je ne parlerai point [94]
„à Votre Majesté de la disposition des trois
„termes du Syllogisme, de ses conditions ou
„propriétés, de ses trois figures, sans une
„autre de Galien, ni de ses dix-neuf Modes;
„parce que les difficultés, qui s'y trouvent,
„sont telles, qu'elles desespérent souvent les
„esprits, même de ceux qui sont obligés de
„s'y arrêter, à cause qu'ils doivent passer
„toute leur vie dans la poussiére de l'Ecole.“

Il eût été beaucoup mieux de ne faire aucune Observation sur le Syllogisme même, & de le traiter aussi cavaliérement que la disposition de ses trois termes.

Le

94 Id. ib. pag. 932.

Le Compliment que la Mothe-le-Vayer fait au Roi ſur la fin de ſa Logique, me paroît un tant ſoit peu pédanteſque; il y a des expreſſions qui ſentent le Savant en *us*, qui veut paroître enjoué. „C'eſt Sire, *dit-il*[95], „ce que j'ai cru pouvoir tirer utilement de la „Logique Artificielle, pour fortifier la Logi- „que Naturelle de Votre Majeſté. Car pour „ce que cette Science a de plus particulier, „de plus épineux, &, s'il faut ainſi dire, de „plus ergotant, j'ai déja dit, ſans le mépri- „ſer abſolument, qu'il n'étoit bon que pour „l'Ecole. Le Philoſophe Synéſius, conſidé- „rant où cette façon claſſique d'argumenter „avoit déja réduit ceux de ſon tems, n'a pas „fait difficulté d'écrire dans ſon *Dion*, que ſi „les Beliers vouloient ſe mêler de philoſopher, „(*Si Arietes philoſophari vellent*), ils ne pour- „roient pas le faire autrement, ni ſe choquer „plus rudement qu'on fait ſouvent en beau- „coup de Controverſes Philoſophiques. „Auſſi avons-nous vu que la Philoſophie „a des Argumens qu'elle nomme *Cornus*, à „quoi peut-être Synéſius vouloit faire al- „luſion.

Cette

95 *Id.* ibid.

Cette Logique artificielle qui fortifie la Logique naturelle, ces Argumens *cornus* à quoi Synesius fait allusion; tout cela ne vaut pas grand' chose pour plaire à un jeune Prince, & pour lui donner du goût pour les Sciences.

Puisque j'ai condamné les fautes que j'ai cru appercevoir dans les Ouvrages de la Mothe-le Vayer, je dirai, avec la même liberté, que son Discours Chrétien sur l'immortalité de l'Ame, quoique rempli d'excellentes choses, ne me paroît pas aussi bon que bien d'autres de ses Ecrits. Il l'a composé dans un goût Sceptique; mais il me semble qu'il n'a pas bien fait sentir les Objections des deux Partis opposés; qu'il les

96 Je vous veux dire au sujet de ses excellentes compositions, une chose qui, pour me toucher seul, ne laissera pas de faire connoître son équanimité par-tout. Vous n'ignorez pas qu'il m'a voulu nommer en divers endroits de ses Ecrits, & vous pouvez vous souvenir que dans son Commentaire sur le dixième Livre de Diogènes-Laërtius, qui contient la Vie d'Epicure, il combat la Doctrine de ce Philosophe touchant la mortalité de l'Ame humaine, comme il fait toujours, ce qui est contraire aux bonnes mœurs & à la Religion. Là il parle dans la page 557. de huit raisons qui se peuvent tirer des Livres de Platon en faveur de la bonne opinion, & de 33. que j'ai réduites en forme de Syllogismes dans mon Traité de l'Immortalité de l'Ame. Mais parce



les a foiblement attaqués, & encore plus foiblement défendus. Les Argumens qu'il a rangés l'un après l'autre, pour prouver l'immortalité de l'Ame, sont très-foibles, & en vérité, il n'auroit pas du trouver mauvais que Gassendi [96] en eût oûblié le nombre; car si l'on ne comptoit que ceux qui sont de quelque poids, je doute qu'il en restât plus de deux ou trois. Un court examen des principaux justifiera ce que j'avance.

„Toute [97] Substance spirituelle & incor„porelle est éternelle : or l'ame humaine „est spirituelle & incorporelle; elle est donc „nécessairement immortelle."

Cet

qu'au lieu de 33. il ne m'en attribue par inadvertance que 23; je lui dis un jour, en riant, qu'il m'avoit soustrait dix Argumens dont j'avois grand sujet de me plaindre. Il n'étoit pas ennemi des railleries, & il reçut très-bien le reproche que je lui faisois dans cette figure; mais il m'assûra néanmoins fort sérieusement qu'à la premiere occasion, ou dans une seconde impression de son Livre, s'il s'en faisoit, il ne manqueroit pas de corriger cet endroit, me priant d'excuser la bévûe. En vérité, la bonté de son naturel, & l'innocence de ses mœurs ne sont pas exprimables, & nous n'en saurions conserver un trop tendre & trop exact souvenir. *Id.* ibid. pag. 521.

97 *Id.* ibid. pag. 509. *& suiv.*

C'eſt admettre un principe qui n'eſt p
accordé, car l'Ame peut être matérielle:
faut avant que d'aſſûrer qu'elle eſt imma
rielle, prouver que Dieu ne peut pas acc
der la faculté de penſer à de certaines par
cules déliées de matiére & que ſon pouv
eſt aſſez borné pour cela: ſans quoi on
peut décider hardiment de la nature
l'Ame.

„Ce qui ſe meut de ſoi-même, ſe me
„toujours, & partant eſt immortel: or l'Ar
„a cela de propre qu'elle ſe meut d'elle-m
„me; il s'enſuit donc qu'elle eſt immo
„telle."

Cet argument contient une héréſie & u
abſurdité. Car une Subſtance créée ne pe
ſe mouvoir d'elle-même: il faut que cel
qui lui a donné l'être, lui ait donné auſſi ſ
premier mouvement: il faut auſſi qu'il l
continue la puiſſance de ſe mouvoir, dès qu
ceſſera de le faire, le mouvement de la Su
ſtance ceſſera auſſi.

„Les Principes ſont de leur nature inco
„ruptibles: or l'Ame eſt un principe
„mouvement, puiſqu'elle ſe meut d'el
„même; elle eſt donc néceſſairement i
„corruptible & conſéquemment immo
„telle."



Cette Objection est la même que la précédente & contient les mêmes erreurs : l'Ame n'est un principe de mouvement, qu'autant que le pouvoir divin entretient ce principe ; ainsi, si Dieu a créé l'Ame mortelle, le mouvement n'empêchera point son anéantissement.

„Ce qui ne peut être offensé, ni au dedans, „ni au dehors ne meurt jamais : or l'Ame „est de cette condition ; par conséquent elle „est immortelle.“

Puisqu'on ne connoît point la nature de l'Ame, qu'on ne sait point si elle est matérielle ou spirituelle ; comment peut-on connoître si elle ne peut être offensée ni au dedans, ni au dehors ?

„Ce qui est essentiellement vie ; ne peut ja- „mais mourir ; or l'ame est essentiellement vie, „elle ne peut donc mourir.“ Ce Syllogisme, avec celui qui suit, sont de Porphyre.

Voilà encore une pétition de principe. Comment sait-on que l'Ame est essentiellement vie ? par la Révélation ? mais il ne s'agit ici que des preuves Philosophiques ; or si l'Ame est matérielle, ainsi que le corps, elle n'est pas par son essence plus essentiellement vie que le corps.

„Ce qui donne la vie aux autres, ne peut „pas être, quant à lui, sujet à la mort : le

„Sel qui préſerve de pourriture ne ſe cor-„rompt point: or l'Ame eſt celle qui ani-„me & fait vivre tout ce qui poſſéde la vie; „les Allemands l'ayant nommée *Seel* fort à „propos, puisqu'elle eſt comme le Sel du „corps, s'il eſt permis de ſe jouer par allu-„ſion dans une matiére ſi ſérieuſe; elle eſt „donc exempte, quant à elle, des Loix ri-„goureuſes de la mort.“

L'Ame ne donne la vie au corps que par le pouvoir qu'elle en reçoit de Dieu; ainſi s'il veut lui ôter ce pouvoir, elle ceſſe d'animer le corps qu'elle vivifioit, & il arrive alors que le *Seel* des Allemands ſe fond, & que les Jambons ſe gatent & ſe pourriſſent.

„Ce qui ſubſiſte de ſoi-même eſt incorrup-„tible: or l'Ame raiſonnable ſubſiſte d'elle „même; elle eſt donc incorruptible.“

Voila encore un Argument pitoyable. L'Ame, ainſi que tous les Etres & toutes les Subſtances, ne ſubſiſte que par la puiſſance de Dieu, puisqu'un Etre créé doit néceſſairement avoir une fin, s'il n'eſt conſervé par le pouvoir du Créateur.

„Tout ce qui eſt indiviſible eſt néceſſaire-„ment immortel, parceque la mort n'eſt rien „qu'une diviſion du tout ou de certaines par-„ties: l'Ame eſt indiviſible, puisqu'elle n'a „point

„point de parties, & qu'étant une forme ſub-
„ſtantielle, elle ne peut pas être placée dans
„la catégorie de la quantité; il faut donc
„par néceſſité, qu'elle ſoit immortelle. La
„démonſtration eſt de Plotin.“

La Mothe-le Vayer & Plotin raiſonnent aſſez foiblement; car avant que de fonder l'immortalité de l'Ame ſur ſon indiviſibilité, il faut connoître ſon eſſence, prouver par des raiſons évidentes qu'elle ne peut être matérielle, & dire comment on ſait qu'il n'a pas plu à Dieu de la faire une Subſtance corporelle.

„Ce qui eſt ſimple ne ſe réſout point, &
„partant eſt incorruptible, pour ce que la
„corruption ne ſe peut faire ſans réſolution:
„or l'Ame eſt une Subſtance ſimple, & un
„pur acte, ſelon Ariſtote même; elle eſt
„donc incorruptible & immortelle.“

La réponſe à l'argument qui précede ſert auſſi à celui-ci.

„Si l'Ame peut faire ſes opérations ſans le
„corps, elle peut ſubſiſter ſans lui; or nous
„voyons que pendant l'extaſe de certaines per-
„ſonnes, qui ont perdu l'uſage de tous leurs
„ſens, l'Ame raiſonnable, qui s'eſt comme
„détachée du corps, contemple des choſes ſu-
„blimes & fait ſes fonctions beaucoup plus

„posse.„

L'Ame pendant les extases ne s'est
détachée du corps, elle y est toujou
très-fortement ; car comme les
se portent avec rapidité vers elle, &
donnent, pour ainsi dire, entiérem
autres parties du corps, il n'y a que
où la pensée se forme qui paroissent
bles ; mais on ne doit pas conclurre
cela qu'elle puisse subsister sans le corps
si dans le tems qu'un homme est en
on affecte certaines parties de son cor
qu'on fasse circuler les esprits, alo
qui s'étoient portés au cerveau, se rép
par-tout le corps, l'extase cesse sur le c
Ce sont donc les Esprits animaux qui f

„l'Intellect ne puiſſe ajouter, ni de bien ſi „excellent que la Volonté ne le ſouhaite en„core plus accompli; l'Ame n'eſt donc pas „matérielle, & conſéquemment elle eſt im„mortelle.“

Puisque l'homme eſt doué de la Raiſon, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ſouhaite le bien, & qu'il porte ſes vûes à celui qu'il croit le plus grand: nous voyons que les Betes, de la mortalité de l'Ame desquelles nous convenons, cherchent tout ce qui peut leur être utile & fuient ce qui peut leur nuire; ſi elles pouvoient être entendues, peut être nous apprendroient-elles qu'elles ſavent mieux prendre leurs meſures que nous.

„On ne peut pas douter que l'Ame „ne vaille beaucoup mieux que le corps: „or eſt-il que le corps eſt une Subſtance; „l'Ame ſera donc auſſi une Subſtance & de „meilleure condition que l'autre, c'eſt-à-dire „immortelle. Cet argument eſt de St. Augu„ſtin avec le ſuivant.„

Si l'Ame eſt matérielle, ainſi que le corps, je ne vois pas pourquoi elle ne doit pas être ſujette à la deſtruction, ainſi que lui, cette différence de valeur n'eſt fondée que ſur la ſuppoſition de ſa ſpiritualité.

„L'Ame ne peut pas être de pire condition „que le corps: or nous voyons que le corps „ne périt point, de sorte qu'il se réduise à „néant; l'Ame ne s'anéantira donc pas non „plus, & par conséquent elle sera immor„telle."

Tout ce que peut prouver St. Augustin par cet argument, c'est l'existence de l'Ame du Monde, en sorte que l'Ame se rejoindroit au Tout dont elle étoit une modification, ou une partie, comme le corps se rejoint à la Matiére principale. Je vous prie, *Monsieur*, de considérer si c'est-là une objection bien convaincante pour la spiritualité ou la mortalité de l'Ame; convenons donc que tous ces argumens sont bien foibles. Pour leur donner quelque force, il auroit fallu prouver que l'Ame est spirituelle, & ne peut être matérielle, même par le pouvoir divin: alors ces objections auroient eu un peu plus de force; mais dès qu'on n'admet point la Révélation, & qu'on ne raisonne que sur de simples notions Philosophiques, il est impossible de prouver, que Dieu, qui de rien a créé toutes les Substances matérielles, n'ait pu accorder à quelques-unes la faculté de penser. Mais, dit-on, la Matiére n'a que de l'étendue, de la longueur, & de la profondeur:

je

je conviens que nous n'y appercevons que ces qualités; mais Dieu peut lui en avoir accordé cent autres qui nous ſont inconnues. Comprenons-nous comment la Matiére eſt capable de produire les mouvemens, les paſſions, les ſentimens, les ſenſations que nous voyons dans les Betes? Pourquoi voulons-nous nous figurer, que Dieu ne puiſſe pas lui donner quelques qualités un peu plus éminentes? Nous n'avons donc aucune preuve philoſophique évidente, que l'Ame ne ſoit pas matérielle: ſon immortalité eſt dans le même cas. Quel eſt le Philoſophe, qui pourra demontrer qu'une choſe qui a eu un commencent ne doit point avoir de fin: qu'une choſe enfin, dont il ignore l'eſſence, ſera éternelle? Avouons le de bonne foi, ſi la Révélation ne nous avoit point éclairés, il ſeroit impoſſible d'éclaircir des queſtions auſſi douteuſes, & que la Divinité a couvertes d'un voile impénétrable à nos regards.

Avant que de quitter la Mothe-le-Vayer, je le défendrai contre la fade & impertinente critique d'un Moine, qui s'étant caché ſous le nom de Vigneul Marville publia un Ouvrage intitulé *Mélanges d'Hiſtoire & de Littérature*, dans lequel il attaqua la mémoire & les Ouvrages de la Mothe-le-Vayer. Il

eut l'impudence de dire, que les Livres de cet illuſtre Ecrivain n'étoient qu'un amas indigeſte de ce qu'il avoit trouvé de meilleur dans le cours de ſes lectures: qu'on liſoit autrefois *ces rapſodies*; mais qu'elles étoient mépriſées aujourd'hui par les gens de goût. Le Public a bien vangé la Mothe le-Vayer d'une critique auſſi fauſſe & auſſi outrageante: l'Ouvrage du prétendu Vigneul Marville eſt aujourdhui auſſi ignoré que ceux de la Mothe-le-Vayer ſont les délices des ſages Philoſophes. Il n'eſt pas étonnant que ce Moine ait mépriſé ce grand Homme, puisqu'il a traité la Bruyere avec le dernier mépris; je vous parlerai quelque jour de cette impertinente critique, dont Mr. Coſte a ſi bien fait voir le ridicule. Au reſte, *Monſieur*, jugez du cas qu'on doit faire des déciſions d'un homme, qui prend à tâche de blâmer tout ce qu'il y a, je ne dis pas de plus ſenſé, mais de plus reſpectable dans la République des Lettres.

Oppoſons au ſentiment hétéroclite de ce Moine celui du plus grand Critique, & du plus ſavant Connoiſſeur de ces derniers tems, „Il

98 *Bayle Diction.* Tom. IV. pag. 411.

99 Je veux ajouter ici une petite Apoſtille touchant

„Il y a, *dit-il* [98], beaucoup de profit à faire, „dans la lecture de la Mothe-le-Vayer, & „nous n'avons point d'Ecrivain François qui „approche plus de Plutarque que celui-ci. „On trouve de belles pensées répandues dans „ses Ouvrages: on y trouve de solides rai„sonnemens; l'esprit & l'érudition y mar„chent de compagnie: l'esprit paroîtroit „sans doute beaucoup plus s'il étoit seul; „mais en plusieurs endroits il tire son plus „grand brillant de l'application de quelque „pensée étrangére."

A la décision de *Bayle*, joignons celle de *Baillet*, qui rend à la Mothe-le-Vayer la justice qu'il mérite, & qui, en condamnant ses défauts, fait sentir toutes ses excellentes qualités & ses rares talens; nous verrons alors le cas qu'on doit faire de l'opinion de Vigneul Marville. Je croirois volontiers, que la Mothe-le-Vayer, par un pressentiment secret de ce qui devoit lui arriver après sa mort, avoit travaillé à peindre son Critique d'après nature, lorsqu'il écrivoit à un de ses amis; il fait le portrait d'un Fat [99] & d'un Pédant, qui se moquoit du Pyrrhonisme raison-

ce plaisant Personnage, qui taxe ceux qui examinent les choses, Académiquement, ou sans rien décider, ce qu'il

sonnable, & qui tournoit en ridicule la maniére d'écrire des Sceptiques. Ceux qui aujourdhui imitent la conduite de ce Critique, devroient profiter des leçons que la Mothe-le-Vayer lui donna. Si Vigneul Marville y eut fait attention, peut-être ne fut-il pas tombé dans la même faute; mais enfin c'est le sort de tous les grands Hommes d'être critiqués & critiqués par des Grimauds; par quelle raison

apelle n'être ni dehors ni dedans; & qui a cru dire une grande injure, de nommer un homme docte ignorant. Vous avez raison de soutenir qu'il connoit mal le caractére de Pédant, peut-être parcequ'il ne se connoit pas lui-même, comme étant une chose trop difficile. Il est certain que mérite ce titre celui qui fait profession de ne douter de rien, & qui assurant toutes choses veut être cru, parce qu'ayant accoutumé de parler, soit à des enfans, soit à des personnes idiotes ou peu éclairées, il n'a jamais reçu de contradiction. Mais il me semble que vous avez pris avec un peu trop de chaleur & de dépit son impertinence, qui ne peut faire tant de tort à personne qu'à lui-même. A la vérité, sans être chargé beaucoup de Latin, comme vous dites, Montagne & Charron le devoient avoir mieux instruit. Car pour les Livres du Cardinal Cusa, *De la docte Igorance*, apparemment il n'en a jamais ouï parler. Ils lui eussent appris que la Science humaine ne s'éleve jamais plus haut, que quand elle donne jusqu'à la connoissance de ses doutes par les raisons qu'elle a de douter. Tant y a qu'à son compte, Socrate devoit

ſon la Mothe-le-Vayer n'auroit-il pas eu le même ſort que tous ſes Confréres ?

§. XIV.

BERIGARD.

Bérigard né à Moulins en Bourbonnois vêcut dans le dix-ſeptième Siècle. S'il faut l'en croire ſur ſa parole, il fut peu touché de

être un franc Pédant, avec ſon génie négatif & prohibitif ſeulement, dont ſes Diſciples ont tant écrit, puisqu'il n'aſſûroit jamais rien, formant des doutes ingénieux ſur tout ce que les Dogmatiques de ſon tems avançoient avec le plus de reſolution. Cette grande injure, *Pédant*, regardoit fort encore ce Pere commun de tous les Philoſophes, autant de fois qu'il proféroit ſon mot ordinaire, *hoc unum ſcio, quod nihil ſcio*. Moquez-vous ſans vous fâcher de ſemblables baſſeſſes d'eſprit, & ſi une louable piété vous fait pardonner aux plus coupables, *qui neſciunt quid faciunt*, uſez d'une indulgence plus aiſée envers ceux qui ne ſavent ce qu'ils diſent. Quelle apparence y a-t-il d'examiner à la rigueur un Ouvrage, où l'Auteur ayant employé tous ſes bons mots, à peine en trouvera-t-on une douzaine d'aſſez paſſables, pour devoir être un peu conſidérés:

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Sans mentir c'eſt une choſe étrange, qu'une perſonne de ſon talent, connu par les maximes qu'il veut faire paſſer pour bonnes, aime mieux dire des bagatelles de ſon

de la gloire; il loue [100] Démocrite d'avoir été sensible au plaisir de n'être connu de personne, lorsqu'il fut à Athènes, & le blâme d'avoir montré tant d'envie de faire passer son nom à la postérité.

Une chose qui me feroit douter de la grande simplicité & de l'humilité de Bérigard, c'est que, quoiqu'il dise [1] qu'il a vécu inconnu dans les Académies, où il s'est trouvé, il est pourtant certain qu'il y fut très-recherché & même très-estimé: il s'acquit une telle réputation dans celle de Paris, que le Grand-Duc de Florence l'attira à celle de Pise dans laquelle il fut pendant douze ans Professeur en Philosophie; il eut ensuite le même Emploi dans celle de Padoue. Pendant qu'il l'y exerçoit, il fit imprimer un Ouvrage intitulé *Circulus Pisanus*; il est divisé en plusieurs Parties, & chacune est munie

cru, que de bonnes choses après d'autres *Oeuvr. de la Mothe-le-Vayer.* Tom. II. pag. 822.

[100] Sapienter Democritus gavisus est, cum Athenis venisset, a nullo se cognitum, sapientius fortasse si Scriptis suis agnosci ab omnibus non quæsivisset. Nihil enim, si credimus morienti Theophrasto, inanius est amore gloriæ, cui velificatur & Democritus, & quisquis futilis gloriolæ desiderio Libros edit, atque in iis

: d'une Epitre Dédicatoire à quelque Prince la Maison de Médicis.

Le premier Traité dont le titre est *Circulus sanus Claudii Berigardi Molinensis, olim in 'ano, jam in Lycæo Patavino Philosophi Pririi de Veteri & Peripatetica Philosophia in ores Libros Phys. Aristotelis*, est dédié au and-Duc.

Le second Traité *in VIII. Lib. Phys. Arist.* Prince Jean-Charles.

Le troisième *in Arist. Lib. de Ortu & Interitu* au Prince Léopold.

Le quatrième *in Lib. III. Arist. de Anima*, Cardinal Charles de Médicis.

Si chaque Epitre Dédicatoire rapportoit present considérable à Bérigard, & tel 'il convient d'en faire à des Princes généux, son *Circulus Pisanus* dut lui valoir de ioi former un héritage.

Ce

s, ut ait Cicero, quos scribit de contemmenda glonomen suum inscribit. *Claud. Berigardi Molinensis.* cuitus Pisanus de veteri & Peripatetica Philosoph. em. pag. 1.

Ego vero non modo lætitiam hanc haurire possum, id vixi ignotus Academiis quibus interfui, sed etiam id Libris a me de veteri & Peripatetica Philosophia iscriptis obscurior sim remansurus, & mecum ipse

Ce Livre, quoique muni de l'approbation de l'Inquisition [2], & d'autant de Certificats de Prêtres & de Moines que d'Epitres Dédicatoires, est rempli d'opinions non-seulement dangereuses, mais tendantes au Pyrrhonisme le plus condamnable, c'est-à-dire à l'Athéïsme ; c'est ce qui me feroit croire que les bons Inquisiteurs & Théologiens qui l'ont examiné, ou n'entendoient pas le Latin, ou avoient des notions bien foibles des opinions Philosophiques, & se laissoient séduire à quel-

ac paululis amatoribus Veritatis locuturus ea quorum alii ne inscriptionem quidem audire dignabuntur. Id. ibid.

PRO IMPRESSIONE.

[2] Circulum hunc ab Excellentissimo Claudio Berigardo delineatum pervenusta Sapientiæ arcana complectentem, ac tanquam Solem radios Orbi porrigentem, ego infra scriptus inspexi: nihil impuri in illo est; imo tenebrarum ignorantiam pellit, Peripateticas veritates ab errorum caligine vindicat, novi Veris delicias Orbi prægeminat, prelo orienti Studiosorum perpetuo committatur ac stabiliatur.

Ego, F. Franciscus Berotus Doctor Theologus primæ sedis in Academia Patavina Logicus vidi, &c.

Die 2 Julii 1643.

Circulus Pisanus præsens Excellentiss. D. D. Claudii Berigardi Molinensis in Lycæo Patavino Philosophi primi-

ı quelques foibles palliatifs & correctifs que Bérigard a répandus dans plusieurs endroits le son Livre. Sans cela, seroit-il possible qu'ils lui eussent donné le titre de très-Excelent Claude Bérigard, *Circulum hunc ab Excellentissimo Claudio Berigardo delineatum*, & u'ils eussent certifié que dans son Livre, n'y avoit pas la moindre chose qui ut interesser la Religion, *non trova si osa alcuna contra la Santa Fede Cattoca.*

Pour

ıris, cujus initium *Sapienter Democritus*, &c. & finis jici debent, fuit pro impressione admissus & approatus, stante suprascripta attestatione, cum nihil contra dem Principis, ac bonos mores in ipso reperiatur.

In fidem &c.

go F. Antonius Vercellus a Leudenaria Inquisitor Generalis Paduæ manu propria.

Die 14 Julii 1643.

Visis attestationibus suprascriptis conceditur licentia imrimendi Utini.

a est, F. Ludovicus Syllanus de Gualdo Inquisitor Generalis Aquileiæ & Concordiæ.

oi Reformatori dello Studio di Padua.

Lavendo veduto per fede del M. R. P. Inquisitor di Paua che nell Libro intitolato *Circulus Pisanus Claudii Beigardi de Veteri & Peripatetica Philosophia in prime. Lios Phys. Arist.* non si trova cosa alcuna contra la Santa

Pour être convaincu de la fausseté de ces attestations, il ne faut qu'examiner legérement les Ouvrages de Bérigard, à peine jette-t-on les yeux dessus qu'on connoît combien il avoit peu de Religion. Il étoit grand partisan d'Aristote, quoiqu'il dise qu'il ne le regardoit point comme infaillible, & qu'il n'ajoute pas assez de foi à ses décisions, pour croire que tous les autres Philosophes anciens n'ayent pu connoitre

Fede Cattolica, e parimente per attestata del Segretario nostro, che non vi sia cosa alcuna contra Principi, e buoni costumi, concedemo licenza, che sia Stampato, dovendosi osservar quanto per legge in proposito di stampe; con condizione, che non sia venduto se prima non vien portato, uno legato per la Libraria publica, giusta la parte del Excellentissimo Senato de 2 Decembre 1622, In quor. fid. &c.

Dat. a 5 Luglio 1643.

Battista Nani Reform.

Aluise Valaresso, Cau. Proc. Reform.

Aluise Querini seg.

3 More Platonico, dum in utramque partem disputatur, non caditur in eorum offensionem quibus integrum relinquitur, ut ipsi statuant, & amplectantur quod consentaneum est Veritati; hanc amiciorem opportet esse quam Aristotelem & Antiquos, neque tantum illius autoritati deferendum, ut istos rationis expertes fuisse credamus, neque omnino tribuendum Antiquitati, ut jure

:re la Vérité aussi bien que lui; c'est el- ajoute-t-il, qu'il faut aimer audessus tout.

'érigard avoit choisi le Dialogue par érence à toute autre maniére d'écrire, :e qu'elle lui paroissoit très-propre à :iller l'attention des Lecteurs, & à balan- également les deux partis opposés. is ses Dialogues, il n'oppose pas un seul losophe à Aristote, parce que chaque Ancien

iultis Aristoteles eam non reprehendat. Ut vero s elucescat, quidquid veritatis est in utraque Phi- hia, operæ pretium existimavi duos introducere sophos Charilaum, & Aristæum, quorum ille Pla- 'eripatetica, iste Veterum opinionem tueatur. Ne- putavi quemquam Antiquorum opponi debere Ari- li, non Empedoclem, non Anaxagoram, non De- ritum, quoniam singuli aliquod habent quod Aristo- : argumentis suis facile evertit, maxime si eorum :ntias accipiamus, ut ipse refert: quin potius ex ibus quæ ab Antiquis præclare dicta videri possunt, i seligere Placita inter se magis cohærentia, unde rina conficeretur, quam Aristoteles non ita facile nachinis labefactaret, & quæ vicissim Arcem Peri- icam aggredi auderet; ex Anaximandro tamen & :agora non plura deprompsi, quam ex aliis, nec l attendi, nisi ut referrem, quid dicere possent Ve- :, ut se ab Aristotelis aggressionibus tuerentur. *C*. ;. *Circul.* Procemium. pag. 2.

Ancien a soutenu quelque opinion qu'il est facile de détruire, sur-tout si on l'établit telle que ce Grec la met dans ses Ouvrages; mais il fait entrer en lice contre lui tous les autres Philosophes; il est vrai qu'Anaximandre & Anaxagoras sont les principaux Adversaires.

Charile & Aristée sont les deux Interlocuteurs des Dialogues de Bérigard: le premier soutient le parti [4] d'Aristote: le second celui des autres Philosophes; mais ils conviennent tous deux, dès l'ouverture de leur entretien, qu'en cherchant la Vérité, ils se déferont des Préjugés de l'Ecole,

[4] CHAR. Opportuna dies illuxit tandem, Optime Vir re & nomine Aristæe, qua jam pridem conditam a nobis disputationem auspicemur, ego Aristotelis, tu Veterum Placita defensitando, non clamosa contentione, ut in nostris Circulis Pisanis sæpe fieri solet, sed amica voluntatum consensione, ad Veritatem indagandam. ARIST. An quidquam mihi jucundius accidere possit & exoptatius, quam cum Alumno Gratiarum; Charilao, investigare quid veritatis sit, in Veteri, & Peripatetica Philosophia? Si placet, ut jam statuimus, rem aggredere missis longioribus præludiis, quæ apud alios videri possunt. *Claud. Berigard.* in Lib. I. Phys. Præludia Phys. pag. 7.



le, & en éviteront les cris & la maniére messéante de disputer.

Je vous ai dit, *Monsieur*, que les Ouvrages de Bérigard contenoient des opinions très-dangereuses, & que l'Auteur, quoique Péripatéticien, tendoit beaucoup au Pyrrhonisme outré, ou plutôt à l'Athéisme; voyons actuellement des preuves de ces deux accusations. Charile [5] soutient que, si on ne peut prouver, par des raisons naturelles, l'immortalité de l'Ame, il n'en est pas de même de l'existence de Dieu. Il n'y a rien, répond Aristée [6], de plus visible que l'existence de Dieu, & rien de si inconnu que l'essence de ce Dieu. D'où vient

5 CHAR. Detur non posse convinci ratione naturali qui immortalitatem Animæ negat, at tanta est divini Luminis exuperantia, ut omnium percellat oculos, ac propterea anteponatur Topazio Æthiopico, qui terra occultari non potest, inquit Nilus,

— — — — lucetque latetque
Calculus, & viridem distinguit glarea muscum. *Berig. Circ.* in VIII. Librum Phys. Arist. Circulus XVIII. p. 106.

6 ARIST. Omnino nihil notius est quam Deum esse, nihil ignotius quam ostendere quid sit Deus, unde Athenis inscriptio omnium sapientissima habita est, IGNOTO DEO. *Id*, ibid.

vient donc, reprend Charile [7], qu'il y a eu tant de Nations barbares qui ont reconnu l'existence d'un seul Dieu, & qu'aujourd'hui les Turcs, les Perses, & plusieurs autres Peuples aussi barbares, conviennent de cette vérité ?

Ce que répond Aristée à cette derniére objection me paroît peu digne de l'approbation de l'Inquisiteur. Si ces Peuples, *dit-il* [8], ont quelque connoissance de Dieu, c'est par les instructions qu'on leur a données & non par aucunes notions naturelles qu'ils ayent eues par eux-mêmes. D'ailleurs l'idée qu'ils ont de la Divinité, *est* une idée très-fausse, & si elle étoit juste, & qu'elle leur vint par des raisons naturelles, il faudroit qu'elle pût servir à les éclai-rér

7 CHARIL. Quomodo igitur tam multæ Gentes olim Græcæ, ac Barbaræ, absque Fidei illustratione aliquos habuere, qui Deum unum agnoverunt; atque nunc etiam unum agnoscunt & colunt Turcæ, Tartari, Persæ & alii plurimi Religionis nostræ perduelles? *Id. ibid.* pag. 107.

8 ARIST. Si illi omnes habent Dei veri cognitionem, id fit ope solius divini instinctus, non efficacitate ullius rationis naturalis: si vero, ut res est, hallucinantur, non agnoscunt Deum, sed Dæmonem aliquem sibi fabricant, cui totius Universi moderatio committatur, hoc uno re-

rer, au-lieu de les égarer comme elle fait; car nous voyons que les Turcs sont plus difficiles à convertir au Christianisme que les Payens, le contraire devroit pourtant arriver.

Ce discours tend à prouver que l'Athéïsme n'est pas plus vicieux, que les fausses Religions; cette opinion me paroît contraire non-seulement à la faine Théologie, mais encore au bien Public, & à la tranquilité de la Société civile, par les conséquences qui en peuvent découler.

Les observations & les réflexions que Bérigard fait sur la Providence divine, me paroissent encore bien plus condamnables que ses objections sur la connoissance de l'essence de Dieu. Charile parlant du bonheur

liquis sapientiores, quod Aristocratiæ Monarchiam Dæmonum ipsi præferunt: quem porro nihil rationibus humanis conficiatur ad veri Dei cognitionem adipiscendam, vel ex eo patet, quod Turcæ maxime qui illis utuntur, omnium difficillime ad Christianam Religionem pelliciantur: atque oportebat ut hujusmodi rationes, si quid efficiunt, redderent intellectum aptiorem ad Veritatem cognoscendam, ita ut Mahometani citius quam olim Ethnici veri Dei cognitionem amplecterentur. *Berig Circ*, in VIII. Lib. Phys. Arist. *Circ*. XVIII. pag. 107.

heur dont jouïssent les méchans, & maux dont les bons sont souvent accab dit [9], qu'il faut recourir aux secrets ju mens de Dieu qui peuvent bien nous inconnus, mais qui sont toujours jus La réponse d'Aristée est des plus cava res. En admettant ce principe, *dit-il* on trouvera le moyen de rendre toutes choses cachées, & les disputes seront bi tôt terminées.

Après ce raisonnement qui me pa un tant soit peu impie, Aristée examine détail la conduite de la Divinité. D vient, *dit il* [11], Dieu, qui est infinim bon, & qui n'est pas moins puissant, a-t permis le mal ? Puisqu'il avoit prévu fait

9 Quod si non semper bonis & malis ita cedat, re rendum sit ad occulta Dei judicia, quæ, ut ait Aug nus, occulta quidem sunt, sed non injusta. *Id.* i *Circ. XX.* pag. 121.

10 ARIST. Atque ita rationes omnes occultæ er nec quicquam erit amplius, quod ultra citraque pos possit.

11 Cur Deus infinite bonus & potens, tam cul quam pœnæ malum permiserit: culpæ quidem ex nito numerum rerum possibilium præviderit quæ b vel malæ nulla vi, sed sponte sua futuræ essent, pl tamen malas, quarum scelera prænoverat, quam b

ıtes ſans nombre que les hommes com-
ımroient, pourquoi ne leur a-t-il pas
ıné un moyen certain pour les éviter?
leur diſtribue des graces qu'il ſait ne
r pouvoir être d'aucune utilité, & qui
nt aucune efficacité; autant vaudroit
'il ne les leur donnât pas. Pourquoi
us-Chriſt, qui eſt venu pour ſauver les
mmes, n'a-t-il pas demandé à ſon Pere
les rendre véritablement bons? Ils ſont
ſſi mauvais qu'auparavant, & la mort du
uveur n'a ſervi qu'à les rendre plus cou-
bles. Mais enfin, ſuppoſons qu'il faille
e les hommes faſſent certaines actions,
où vient que la Divinité s'en offenſe; elle
i n'a aucune liaiſon avec les foibleſſes
humai-

ıverit: deinde cum ea ſcelera poſſet, nullam vim
erendo libertati, gratiarum donis efficacibus impe-
re, non impedit, ſed largitur gratias, quas prævidet
e non efficaces? Efficaces certe meruit, easque po-
t a Patre poſtulare Chriſtus, qui ad Salutem omnium
uit, cur non poſtulavit, cur tam graviter adhuc pec-
t homines, & pœnas luunt criminum quæ prohiberi
erur melius? Si vero ea non prohibet cum poſſit,
adeo iis offenditur, nec, ut Diogenes, dicere poteſt,
me volunt offendere, ſed ego propterea non offen-
r? *Id.* ibid. pag. 122.

humaines ? Pourquoi n'imite-t-elle pas l'exemple de Diogène, & ne dit-elle pas, comme ce Philoſophe, ils veulent m'offenſer, & moi je ne veux point être offenſé?

Les châtimens que Dieu fait ſubir aux hommes, continue Ariſtée [12], n'ont pas moins beſoin d'être rangés au nombre des ſecrets jugemens. Pourquoi la Souveraine Bonté ne s'eſt-elle pas contentée d'infliger des peines legéres? Non contente d'affliger les malheureux Mortels dans cette vie par des douleurs aigues, par des maladies fâcheuſes, elle les condamne dans l'autre à des tourmens éternels; & la rigueur de *Dieu* eſt ſi grande, que ſi, lorſqu'il crée les hommes, il les conſultoit ſur l'état qu'il leur donne, il n'y en auroit aucun, qui ne fût beau.

[12] Jam de malo pœnæ non minus occulta ſunt Dei judicia. Quare tanta Bonitas non fuit contenta leviſſimis pœnis, ſed primum in hac vita intolerabili dolore eli- ac frangi ſæpe permittit homines, & ſecundum obitum cadere in cruciatus ſempiternos, ut ſi homini creando proponi poſſet, an vellet in lucem ſuſcipi, renueret omnino, neque tantum ſpe gloriæ cœleſtis alliceretur, quantum reformidaret ſupplicium horribile, malletque nihil eſſe, quam vitam ingredi tanto periculo circumſeſſam? Cur ad remittendam pœnam ſtatuit hanc vitam, & in alia nunquam accipit preces, quibus æque moveri



beaucoup plus épouvanté par les maux qui le menacent, qu'encouragé par les biens qu'il peut eſpérer, & qui ne choisît de reſter toujours dans le néant plutôt que d'eſſuyer les risques auxquels l'expoſe la création. Par quelle raiſon Dieu pardonne-t-il les fautes dans cette vie, & eſt-il infléxible aux priéres des hommes après leur mort? Pourquoi ſommes nous punis de la faute d'Adam à laquelle nous n'avons jamais eu aucune part? Les Rois, il eſt vrai, vangent ſur les enfans, & puniſſent ſur les parens, les crimes de Léze-Majeſté, dont les Peres & les Chefs de famille ſe ſont rendus coupables: leur ſûreté les oblige à cette rigueur: ils aſſûrent ainſi leur vie & leur Thrône; mais Dieu avoit-il à craindre que les

poterat, ſi voluiſſet? Quid vero Adami pœna, qua ſcelera parentum liberorum malis vindicantur, & quam judicii divini ignarus Deo magis ridiculum dicebat Medico, qui ob Patris, vel Avi morbum, nepoti medicinam adhiberet.

Delicta majorum immeritus lues,

Romane . . . .

Reges quidem perduellium liberos animadvertunt ad terrorem, ne vitam, aut regnum amittant, quod metuendum non erat Deo. *Id.* ibid. pag. 123.

les hommes n'attentaſſent à ſes jours, ou ne vouluſſent lui ravir ſa Couronne? Comment donc peut-on excuſer la damnation de tant de perſonnes? Et s'il falloit abſolument, que la poſtérité d'Adam fût malheureuſe, d'où vient ne pas faire venir les hommes par un autre canal que par le ſien?

Par quel motif [13] la Souveraine Bonté panche-t-elle plutôt vers la rigueur, que vers la clémence? Les Payens ſe ſont plaints de cette inégalité: Tacite remarque que les meurtres, les deſordres & les carnages, commis dans les guerres de la République, étoient des preuves que les Dieux s'étoient plû davantage à la vengeance qu'à la miſéricorde. Lucain dit que les Romains auroient été heureux, ſi les Dieux avoient eu autant de ſoin de conſerver leur liberté que de les punir.

Quelle

[13] Cur tanta Bonitas propenſior ad pœnas quam ad beneficia videri voluit? Unde illa Taciti Lib. II. querimonia: Tot Romanæ Reipublicæ cladibus manifeſtum eſt fuiſſe curæ Deis vindictam, non fuiſſe ſalutem: & Lucani:

Felix Roma quidem, Civesque habitura ſuperbos
Si libertatis Superis tam cura fuiſſet,
Quam vindicta placet. . . . . . .

Quelle eſt la raiſon pourquoi la Divinité ne punit pas toujours les fautes dès cette vie, puiſque les punitions pourroient être utiles & corriger les vicieux; au lieu qu'en différant les châtimens juſqu'à l'autre Monde, ils ne ſervent de rien?

Comment peut-on approuver la partialité qu'on voit dans les jugemens de Dieu? David [14] ſouillé par un adultère & par un homicide, à peine a-t-il reconnu qu'il a péché, que Dieu lui pardonne ſa faute; Saül confeſſe pluſieurs fois ſon crime, qui eſt bien plus leger que celui de David, & il ne peut en obtenir le pardon.

Après cette réflexion, Bérigard parcourt tout le Vieux Teſtament, & l'examine avec autant de liberté que ce qui regarde David & Saül. Il paſſe enſuite au Nouveau, & n'eſt pas plus réſervé; voici ce qu'il dit ſur les

Cur hic non punit delinquentes, ſed in alia vita differt pœnas, quæ ad præſentis vitæ emendationem parum conferunt? *Id.* ibid. pag. 124.

[14] At David adulter, & homicida, vix dixerat peccavi, cum Dominus tranſtulit culpam. Ibidem Saul fruſtra dixit, iterum ſe peccaſſe, forte quia non ex animo, ſed tantum ad pœnam declinandam. Si rem duntaxat conſideremus, leviſſima Saülis videtur culpa. *Id.* ibid. pag. 125.

qui eussent la facu[illegible] [illegible] : il
corda le pouvoir de se conserver
sauf au milieu des flammes, de vol[illegible]
les nuées, de changer les pierres e[illegible]
lorsqu'il tomba après s'être élevé d[illegible]
airs, Néron n'attribua pas sa chûte à
mais à un Demon plus puissant que [illegible]
gicien; de sorte que le Miracle divin
détruire l'impression qu'avoit fait l[illegible]
Une foule de Peres de l'Eglise nous a[illegible]
nent que par un Decret de l'Em[illegible]
Claude on éleva dans une Isle du Tib[illegible]
Statue à Simon, sur la base de laqu[illegible]
avoit mis cette Inscription : A S[illegible]

[illegible] Tantum D[illegible] [illegible]nibus a Deo conceditur



DIEU SAINT. Jugez donc combien peu la raiſon & la connoiſſance que Dieu a données aux hommes leur ſervent, pour connoître les Miracles divins, & pour en profiter; & de quelle précaution les gens ſenſés doivent uſer, avant que d'ajouter foi à aucun prodige. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas jugé à propos, pour obvier à ces inconveniens, de marquer les Miracles divins par quelque ſigne, qui les fît reconnoître aiſément, viſiblement, & qui les rendît auſſi utiles qu'ils le ſont peu ordinairement?

Bérigard examine enſuite le profit que les hommes peuvent retirer des Prophêtes & des Révélations; il ne le trouve guère plus conſidérable que celui qu'ils reçoivent des Miracles.

N'eſt-il pas étonnant, qu'un Ouvrage pareil à celui de ce Philoſophe ait été appouvé par des Inquiſiteurs, tandis que ces

Nero factum vi potentioris Dæmonis arbitrabatur. At Juſtinus Apolog. ad Anton. Pium, Irenæus, Tertullianus, Euſebius, ajunt Simoni Mago ex Senatus Conſulto a Claudio Imperatore erectam Statuam in Inſula Tiberina, cum hac inſcriptione: SIMONI DEO SANCTO; vide quam parum absque fidei Dono viros prudentes juvat humana Ratio, & quam pronum ſit ſuſpicari non facile Miraculis eſſe fidendum. *Id.* ibid. pag. 132.

ces Moines se font une peine de permettre la lecture des plus excellens Livres, parce qu'il y a quelques choses qui pourroient décréditer le Cordon de St. François, & les vieilles Pantoufles de Ste Aldegonde? Je ne crois pas que les Ouvrages de Spinosa soient plus dangereux que ceux de Bérigard, vous pouvez en juger par les morceaux que je viens de vous en rapporter. Lorsqu'il raisonne sur des matiéres Physiques, il est encore moins Orthodoxe, si cela est possible, que dans celles qui concernent la Méthaphysique; & c'est avec raison, qu'un savant Archidiacre de Cantorbery l'accuse [16] d'être Athée & d'avoir cru, malgré les correctifs qu'il apporte quelquefois aux opinions des Philosophes anciens, que le Monde n'avoit point été formé & arrangé, par une Intelligence divine.

Vous me demanderez sans doute, *Monsieur*: Quel est donc l'enchantement qui peut avoir assez aveuglé les Inquisiteurs, qui ont approuvé le *Circulus Pisanus*? Je pour-

[16] Uno eodem Opere diversas cum Epicureæ, tum Peripateticæ impietatis rationes adornavit, quanquam Aristotelis disciplinam fusius & ardentius excoluit, atque eam potissimum quam Libro Physicorum VIII, Libris-

ourrois vous dire qu'ils ne l'ont peut-être oint lu, ou que s'ils l'ont lu, ils ne l'ont uères entendu ; mais je veux bien croire contraire. En ſuppoſant qu'ils ont comis le Latin de l'Ouvrage, qu'ils approuient ; je penſe qu'ils ſe ſont laiſſés ſéduire éblouïr par quelques réflexions, & quelles raiſonnemens aſſez foibles, que Bérird fait de tems en tems, pour oppoſer ux opinions qu'il met dans tout leur jour, auxquelles il donne toute la force poſſie. Voici un exemple de ces feintes plus ngereuſes que des attaques.

Ariſtote, comme vous le ſavez, *Monſieur*, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire commencement de ma Lettre, en parlant Averroës ; Ariſtote, dis-je, croyoit que ntendement de tous les hommes, étoit e ſeule & même Subſtance ; par conſéent l'Ame étoit mortelle ſelon lui, parce e n'étant proprement que la forme de omme, elle devoit mourir avec le corps, ſi l'on veut, changer de face, & ſouffrir un

de Cœlo, & rerum generatione tradidit, quibus uniam mundi fabricam, ſine Providentia architectrice, uxiſſe ſe putat Philoſophus, *Samuel Parker.* Diſp. Deo & Provid. pag. 67.

un changement total & ſe réunir au Tout. Bérigard, qui dans tous ſes Ouvrages ne manque guère d'appuyer ſur les arguments qui vont à prouver la mortalité de l'Ame, ſe récrie contre ceux qui diſent qu'Ariſtote a cru les Ames mortelles. Il dit [17] qu'il s'eſt ſeulement trompé dans le nombre, & non pas dans l'eſſence, c'eſt-à-dire qu'au lieu d'admettre autant d'Ames qu'il y a d'hommes, il n'en a ſuppoſé qu'une, commune à tous: unique Subſtance des eſprits, comme la Matiè-

[17] Sed hoc nihil eſt aliud quam erraſſe Ar[illegible] circa numerum Animarum, non circa natur[illegible] incorruptam, neque hoc ſufficit, ut quis dicat [illegible] qua & cognoſcit homo, & ſapit, eſſe mortalem, [illegible] ſtoteli imponunt Alexander, Avempaces, Alph[illegible] Jandunus, Pomponatius, Portius, Cajetanus, Vin[illegible] Madius, Scotus & alii nonnulli; ſed cæteri contra, [illegible] ter quos Philoponus in Tex. 65 & 66, calumnian[illegible] inquit, Ariſtotelem, quicunque eum rationalem A[illegible] mam mortalem, dicere, ſuſpicantur, & dementes [illegible] cat qui id aſſerunt. Maxime vero dementiæ plenum [illegible] deatur illud Pomponatii, & eorum qui dicunt Ani[illegible] rationalem ſecundum Fidem eſſe immortalem, ſed mo[illegible] talem ſecundum Philoſophiam: quibus immerito q[illegible] dem adſcribunt Scotum in 4. Diſt. 43. Q. 2. tant[illegible] enim habet non poſſe demonſtrari ejus immortalitatem, [illegible] quod de exacta demonſtratione concedi poteſt. Reſ[illegible]

ière l'eſt des corps; mais qu'il a cru
: Subſtance éternelle. Après ce beau
onnement en faveur de l'immortalité de
ie, il s'emporte contre quelques Com-
tateurs d'Ariſtote, & ſur-tout contre
ponace, parce qu'il a prétendu que la
on paroiſſoit contraire à l'immortalité
Ame; Bérigard prend alors le feu d'un
e Théologien, & décide que rien ne
t être véritable ſelon la Foi & faux ſelon
aiſon, la Lumiere naturelle n'étant qu'u-
ne

monet Ariſtoteles I. Ethic. c. 3. accuratas demon-
ones non ſimili modo in unoquoque genere quæ-
s eſſe. Eſt enim, inquit, eruditi eatenus exactam
oquoque genere explicationem requirere, quatenus
ei ipſius natura poteſt: nam & Mathematicum ſua-
ius utentem approbare, & ab Oratore demonſtra-
s exigere, ſimile vitium eſt. Verum quod ſpectat
odum loquendi Pomponatii, certum eſt eum da-
um eſſe in Concil. Later. ſub Leone X. Seſſ. 8.
e enim poteſt ulla res vera eſſe ſecundum Fidem,
à ſecundum Naturæ lumen, quod nihil aliud eſt
participatio divini Luminis. Poteſt aliquid eſſe
n Fide divina, quod humana ratio non demonſtrat,
on poteſt ulla ratio humana demonſtrare eſſe fal-
quod lumen Fidei ut verum proponit, quia verum
contrarium non eſt. *Berig. Circul.* in III. Libros
it. de Anima, *Circ.* XX. pag. 125.

ne émanation, & une participation de
divine.

Je ne doute pas que ce ne soient qu
ques endroits semblables qui ont ébloui l
Inquisiteurs, qui, pour la plûpart du tem
ou n'entendent point les Livres qu'ils ex
minent, ou sont occupés à prendre gar
qu'il ne s'y trouve quelque chose qui pu
diminuer la superstition des Peuples,
faveur des Saints, dont le crédit fait viv
grassement les Moines, ou qui aille au d
triment des Indulgences. Voici un exe
ple de ce que je dis, des plus convainca
Les Revérends Peres Inquisiteurs obligére
Bérigard de mettre quelques éclaircisseme
à la fin de ses Dialogues sur le VIII. Liv
de la Physique d'Aristote. Voici le se
qui regarde tous les endroits que je vo
viens de rapporter: *Dieu* [18] *n'entend poi
dans l'autre vie les prières*, c'est-à-dire
prières des damnés. Cette explication
paru nécessaire aux Inquisiteurs, sans dou
parce qu'ils ont craint que quelqu'un n'al
se figurer, qu'il étoit inutile de s'adress
a

[18] Deus in alia Vita preces non accipit: intelligit
damnatorum, quorum preces non audiuntur ad me

x Manes des Moines canonisés: une sem-
able croyance est plus criminelle en Italie,
ie de nier la procession du Saint Esprit;
i Arien, que dis-je, un Arien? un Athée
iuveroit plus de clémence, & plus de
uceur auprès du St. Office qu'un homme
i parleroit contre les vertus du Sca-
laire.

Avant que de cesser de parler de Bérigard,
dirai deux mots, qui suffisent pour ren-
rser & détruire tout ce qu'il dit contre les
xcrets de la Providence. Je ne pense pas
l'il eût été assez fou pour prétendre avoir
isté de tout tems: or je suppose qu'il
t encore en vie, & que je lui demande:
vous n'avez pas été éternellement, il
at donc que quelque chose ait existé
ant vous, &, en remontant plus haut, &
lant de génération en génération, que
ielque Etre ait subsisté dans tous les tems,
r il est impossible que le Néant puisse
oduire une Substance réelle: or cet Etre
i est éternel doit nécessairement avoir en
toutes les facultés & toutes les puissan-
ces,

n & præmium, occulto plane judicio. *Id.* ibid. Ob-
v. in Lib. VIII. Physf. pag. 139.

ces, puisque les autres Etres n'ont re que de lui toutes les qualités qu'ils ce par une suite nécessaire, il faut que ce premier Principe soit intelligent, puisque les hommes n'ont de raison, de lumiere naturelle, & de connoissances, qu'autant que ce premier Etre leur en a communiqué; voilà donc l'existence de Dieu aussi évidente que votre existence même.

Dès que je sai qu'il y a un Etre souverainement puissant, éternel, intelligent, parfait; quelques extraordinaires que ses actions me paroissent, je dois être certain qu'il fait toujours le bien, puisque je suis assûré que son essence ne lui permet pas de faire le mal. Je ne comprends pas à la vérité, comment le crime a pu s'introduire dans le Monde, comment l'homme émané d'un Etre parfaitement heureux, peut être sujet à tant d'infortunes; je dois m'en prendre à mon ignorance, à la distance infinie qu'il y a de mon état à celui du Créateur; mais je ne dois pas abandonner les notions évidentes que j'ai, & qui me font connoître que le mal ne peut venir de Dieu, ni être commis par lui. Je conçois ces deux choses clairement, je connois qu'elles sont une suite nécessaire de son existence, toutes les

disti-

ficultés qui se présentent à mon esprit doivent faire sur moi aucune impression, puisqu'elles ne peuvent détruire ces deux principes dont j'ai une certitude évidente : *Il existe un Dieu*, *& ce Dieu est parfait* ; il faut donc chercher ailleurs que chez lui la cause du malheur des créatures, ou se soumettre à l'ordre de ses jugemens secrets. Je suis

MONSIEUR,

Votre très humble & très &c.



LETTRE NEUVIEME

MONSIEUR,

§. I.

GASSENDI.

Gassendi nâquit à Chantersier, petit Bourg [19], du Diocése de Digne, à une lieue de la Ville de ce nom, le 22. Janvier 1592. Sorbiére s'est trompé lourdement, lorsqu'il a dit [20] que le pere & la mere de Gassendi étoient peu connus dans leur Province, & que la pureté de leurs mœurs & leur probité étoient les seules choses qui les rendissent recommandables. Françoise de Fabre, mere de Gassendi, étoit d'une des plus

[19] Petrus Gassendus vulgò Diniensis habitus ob Ecclesiæ illius Præposituram, quo functus est munere annos viginti non tamen Diniam, quam appellavit Patriam, sed Campotercerium Agri Diniensis Pagum, seu Oppidulum, una ab Urbe leuca in Occasum distans, natalitium habuit, Anno superioris Sæculi nonagesimo secundo, Ja-

lus anciennes familles de Provence. Il y encore actuellement à Aix plusieurs personnes de cette Maison annoblie par les anciens Comtes de Provence, Rois de Naples & de Sicile. Ce n'est pas-là le seul mensonge que Sorbiére ait dit en sa vie. Il est cependant étonnant qu'un homme, qui étoit si ami & si admirateur de Gassendi, ait si mal connu ses parens. Le fait que j'avance ici est certain, & je n'ai aucune raison de relever la faute de Sorbiére, que celle de dire la vérité. J'aurois été bien aise de savoir ce que le Pere Bougerel Provençal, a dit à ce sujet de Gassendi, mais je n'ai pu avoir cette satisfaction; je me plains tous les jours que bien des livres me manquent, & quelque soin que je me donne pour remédier à cet inconvénient, je n'en puis venir à bout.

Gassendi embrassa de bonne heure l'Etat Ecclésiastique: il obtint un Canonicat à Digne,

...uarii die vigesima secunda. *Samuelis Sorberii Præfatio*, ... Vita & Moribus Petri Gassendi, pag. 2.

...io Pater illi fuit Antonius Gassendus, & Mater Francisca Fabria, morum suavitate, & fidei in Religione magis earum perseverantia potius, quam genere & divitiis in patria conspicui. *Idem*, ibid.

pénétration, & trop de jugement p
voir s'en accommoder. Il écrivi
vre contr'elle, intitulé *Exercitatio
doxæ adversus Aristoteleos*, dans
porta de terribles coups à la Ph
d'Aristote, & ruina en particulie
lectique. Il se préparoit à critic
autant de force sa Physique, sa M
que & sa Morale; mais l'indignat
fureur des Péripatéticiens l'épou
Sa noble audace avoit révolté tou
ple idolâtre de l'Antiquité, auq
manque plus que des Prêtres & d

" Et de pietate quidem ut primum dicam
dum sedulo ad ea, quæ Gassendus voce, &

;, pour rendre aux Anciens les mêmes ineurs que ceux-ci rendoient à leurs ux. Gaſſendi abandonna ſon projet ; & r vivre tranquille, il fut obligé d'épar-r les erreurs & les préjugés des Péri-ſticiens. Son temperament le portoit ırellement à la paix : il avoit l'eſprit & aractère auſſi doux & auſſi affable que œur ſincère & vertueux [21] ; auſſi gag-t-il l'amitié & l'eſtime de tous ceux qui onnoiſſoient. Sorbiére dit [22] qu'il en-ı les ſuffrages de tous les Savans de la llande dans un voyage qu'il fit dans ce ;, où, lui Sorbiére, étant allé quelques ées après, tous les Gens de Lettres lui ıandoient ſans ceſſe des nouvelles de ſendi & de ſes Ouvrages.

'our connoître le mérite, la probité & nodeſtie de Gaſſendi il ne faut que con-ſidérer

uit, ut, cum ego amœnam illam & erudiſſimam ınem, poſt annos ab iſta peregrinatione quatuorde- incolerem, & frequens Litterarum commercium *Gaſſendo* haberem, percuntarentur ſemper Erudi- ; ſolliciti, quid ille pararet? Cum autem ſignificaſ- ʋidiſſe me Lutetiæ Pariſiorum *Diſquiſitionem Meta-am* quam premebat, ne litem ex lite moveret, au- ; fuere omnes ut mitti quam primum curarem.

, ıbid. pag. 6.

sidérer avec quelle sagesse & quelle retenue il agit dans la dispute qu'il eut avec Descartes. Quoiqu'elle fût très-vive, il ne laissa jamais échapper [23] aucun terme choquant; & si quelquefois il piqua son Adversaire, ce fut avec toute la précaution & la politesse possibles. Le sujet de cette dispute vint des Objections que Gassendi fit aux Méditations de Descartes. Il faut convenir de bonne foi que ces Objections sont d'une force inexprimable, & qu'elles rendent bien douteuses & bien incertaines les preuves de Descartes, si elles n'en montrent point évidemment la fausseté.

Gassendi, en attaquant les opinions de son Adversaire, convenoit de leur vérité; il

[23] Ita se gessit Vir optimus in refutando Cartesio, ut præter lepide quædam dicta nihil invenias quod adversarium pungat: vel si quid tangat cutim extremam, illud quidem blande, modeste, & cum significatione quadam benevolentiæ introrsum latentis, & cui renovandæ paratissimus esset. *Idem*, ibid. pag. 3.

[24] Infers te posse statuere generalem hanc Regulam, illud omne verum est quod valde clare & distincte percipio. Cæterum licet hactenus Regula nulla melior in tanta rerum caligine inveniri potuerit; cum videamus tamen Ingenia tam magna, quæ videntur debuisse tam clare tamque distincte plurima percipere, censuisse rerum veritatem vel in Deo, vel in puteo esse abscondi-

ıe s'agiſſoit que de la bonté, ou de la
ɔleſſe des raiſonnemens ſur lesquels el-
étoient fondées. Deſcartes voulut étab-
une nouvelle maniére de prouver l'exis-
:e de Dieu & la ſpiritualité de l'Ame:
ſendi prétendit qu'elle étoit peu éviden-
& qu'elle ne devoit être préférée à
e qu'on avoit employée jusqu'alors.
Deſcartes établit comme un Principe
tain dans ſa troiſiéme Méditation, &
nme une Régle générale, que tout ce
on apperçoit clairement & diſtinctement
ſauroit être faux „[24] Gaſſendi lui de-
ınde comment il eſt poſſible de pouvoir
garder cette Régle comme infaillible,
:squ'on fait attention que tant de ſavans
„Hom-

an non ſuſpicari par eſt Regulam forte eſſe fallacem?
erte, cum tibi ignota Scepticorum argumenta non
, quid eſt, quod poſſimus verum inferre tanquam
:, & diſtinčte perceptum, niſi apparere id, quod
ue apparet? Ego ſaporem Peponis gratum clare di-
teque percipio: itaque verum eſt Peponis ſaporem
rere mihi hujuſce modi: & quod propterea verum
em in ipſo Pepone eſſe, quomodo mihi perſuadeam,
puer cum eſſem, ac bene valerem, ſecus judicavi;
rum clare diſtinčteque alium in Pepone ſaporem
ipiens? Video & multis hominibus ſecus videri:
o & multis Animalibus, quæ guſtu pollent opti-
ıe valent; an ergo verum vero repugnat? an po-

„Hommes, qui sans doute auroient [illegible] „connoitre bien des choses clairement, [illegible] „assûré qu'ils n'étoient certains de rien, & „que la Vérité étoit cachée au fond d'un „Puits, ou dans le Sein de Dieu? Quel „fond peut-on faire, *dit-il*, sur les juge„mens des hommes, qui sont si contraires „les uns aux autres? La même personne „forme, même en divers tems, différens ju„gemens sur la même chose: on trouve „bon dans un certain âge des fruits & des „mets, qu'on désaprouvoit dans un au„tre, quoiqu'on fût dans une parfaite san„té, & que les Sens agissent dans toute „leur force; il est mille & mille erreurs „qu'on

tius, non ex eo, quod aliquid clare distincteque percipitur, id secundum se verum est, sed verum solummodo est, quod clare, distincteque tale percipiatur? Idem pene est dicendum de iis, quæ ad Mentem spectant. Jurassem alias non posse a minore quantitate ad majorem transiri, nisi transeundo per æqualem: non posse item duas lineas, ad se se continuo magis accedentes, si producerentur infinite, non tandem concurrere: nempe videbar mihi ista adeo clare distincteque percipere, ut pro Axiomatibus verissimis indubitatissimisque haberem; & postea tamen fuere argumenta, quæ oppositum suaserint veluti perceptum clarius distinctiusque. Nunc vero rursus ambigo, cum ad Mathematicarum suppositionum naturam attendo. Quare & dici quidem potest

garde comme des vérités éviden-
: on ne doute point & qu'on dé-
par l'étude & la connoissance des
atiques. S'il est vrai que dès
pperçoit une chose clairement &
ment elle ne peut être fausse,
nt cette diversité étonnante de sen-
parmi les hommes, qui pensent
noitre clairement & distinctement
: des opinions qu'ils suivent ? Il
idicule de dire qu'ils n'y sont at-
ue par entêtement, & qu'ils n'en
e médiocrement persuadés: il les
si sûres & si évidentes, qu'ils sa-
pour elles leur vie, quoiqu'ils
„voyent

: me tales talesque Propositiones agnoscere,
titatem, lineas, & similia hoc se habere modo
aut concipio; & quod illæ propterea veræ se-
sint, pronuntiari tuto non potest; & quic-
ous Mathematicis? Quæso te, quod ad cæte-
ibus jam quæritur, spectat: curnam tot tam-
sunt inter homines opiniones? Putat unus-
clare distincteque eam percipere, quam de-
ne dicas plerosque aut hærere, aut fingere;
qui pro iis, quas habent, opinionibus, etiam
petant, tametsi videant alios pro oppositis op-
nisi vero putas tum demum a pectore imo ve-
non ejici *Objectio Quinta Renat. Cartes.*
id, pag. 16.

„voyent des gens qui regardent les sen-„mens opposés à ces opinions comme des „démonstrations évidentes. "

Ce Principe de Descartes attaqué, &, j'ose dire, presque détruit, Gassendi vient à un autre, par lequel Descartes établit que l'homme par sa nature connoit le vrai. La Vérité, *répond Gassendi* [25], n'étant „qu'une conformité d'une chose au jugement „qu'on en fait, elle n'est par conséquent que „la suite des idées qu'on a de cette chose; en „sorte que l'idée de la vérité & l'idée des choses „dont on juge, sont les mêmes idées. La „connoissance de la Vérité n'est donc point „innée dans les hommes; ils l'acquiérent „ainsi que celle des choses, par les sons & „par

[25] Dicis quoque te habere a tua natura, ut intelligas quid sit Veritas, seu, ut ego interpretor, ideam Veritatis. Porro, si Veritas nihil aliud est, quam conformitas judicii cum re, de qua fertur judicium, Veritas est quædam relatio, ac proinde nihil distinctum ab ipsis re ideaque ad se relatis, seu, quod idem est, ab ipsa rei idea; quippe quæ & se, & rem, qualis est, repræsentat. Quare & non alia est Veritatis idea, quam idea rei, quatenus rei conformis est, seu quatenus ipsam repræsentat cujusmodi est, adeo proinde ut si idea rei non innata, sed adventitia sit; idea quoque veritatis adventitia sit, non innata? *Idem*, ibid. pag. 17.

„par les inſtructions; or ſi les inſtructions „ſont fauſſes, jamais ils ne connoitront la „Vérité, loin qu'ils ſoient doués par leur „nature d'un don particulier pour la con„noitre“.

Les deux Piliers ſur lesquels Deſcartes âtit ſon Syſtéme étant ſapés, Gaſſendi lui lemande par quelle raiſon il croit devoir onclurre que, puisque l'idée qu'il a de Dieu, qu'il regarde comme un Etre infini, ſouverainement puiſſant, intelligent, créateur de toutes choſes, ne peut venir immédiatement de lui, il faut qu'elle vienne le Dieu lui-même, qui l'a empreinte dans on Ame, & que par conſéquent Dieu xiſte? Je conviens, *dit Gaſſendi* [26], „que l'idée

[26] Concludis: Itaque ſola reſtat idea Dei, in qua conſiderandum eſt, an aliquid ſit, quod a me ipſo non potuerit proficiſci. Dei nomine intelligo Subſtantiam quandam infinitam, independentem, ſumme intelligentem, ſumme potentem, & a qua tum ego ipſe, tum aliud omne, ſi quid aliud extat, eſt creatum. Quæ ſane omnia talia ſunt, ut quo diligentius attendo, tanto minus a me ſolo profecta eſſe poſſe videantur, ideoque ex ante dictis, Deum neceſſario exiſtere eſt concludendum. Scilicet hic eſt, quo tendebas. Ego vero, ut concluſionem amplector: ita non video qui ſic concludas. Dicis iſta, quæ de Deo intelligis, hujuſmodi eſſe, ut proficiſci

„l'idée que vous avez de Dieu ne vient „point de vous seul, & que vous n'avez „pas connu par vous-même, & sans aucun secours l'existence de la Divinité, mais „je soutiens qu'elle vous est venue par les „choses que vous avez vues, par les in„structions que vous avez eues de vos Mai„tres & des gens parmi lesquels vous avez „vécu. Mais, dites-vous, je ne suis qu'un „esprit; j'ai supposé qu'il n'y avoit rien „hors de moi; & que je n'avois point d'o„reilles pour entendre les discours des „hommes.

„Vous pouvez faire toutes ces belles sup„positions, ou plutôt dire que vous pré„tendez

a te solo non potuerint; id nempe intendis, ut debuerint ab ipso Deo proficisci. Sed primum nihil verius est, quam quod a te solo profecta non fuerint, seu quod illorum intelligentiam a te, vel per te duntaxat non habueris: sunt enim profecta, habitaque a rebus, a parentibus, a Magistris, a Doctoribus, a societate hominum, in qua es versatus. At Mens sola sum, inquies, nihil admitto extra me; ne aures quidem quibus audiverim, neque homines mecum colloquutos. Hæc dicere potes, sed diceresne nisi auribus nos audires, ac nisi essent homines, a quibus verba acciperes? Loquamur seria, & dic bona fide: Voces illas, quas de Deo effers, nonne habes a societate hominum quibus convixisti? Et cum ab

„tendez les faire; mais auriez-vous le pou-
„voir de les établir, si vous n'aviez point
„d'oreilles pour entendre, & qu'il n'y eût
„aucun homme qui vous eût jamais instruit?
„Parlons sérieusement & bannissons les vai-
„nes subtilités. Ces mots, ces termes que
„vous prononcez, & qui conviennent aux
„attributs de Dieu & à Dieu lui-même,
„de qui les avez-vous appris? N'est-ce pas
„des hommes que vous avez fréquentés, &
„n'avez-vous pas aussi reçu d'eux ces no-
„tions qui regardent les qualités de Dieu
„& qui sont désignées par ces mots? Je
„conviens donc que ce n'est point par vous-
„même que vous avez l'idée de Dieu, mais
„je

illis voces habeas, nonne & notiones subjectas designatasque vocibus? Igitur non sint a te solo, videntur tamen non propterea a Deo, sed aliunde esse. Deinde quidnam in illis est, quod, accepta primum a rebus occasione, habere ex te ipso deinceps non potueris? Anne propterea aliquid capis, quod sit supra humanum captum? Sane si intelligeres Deum, cujusmodi est, esset cur a Deo te doctum putares: hæc vero omnia, quæ Deo attribuis nihil aliud sunt, quam observatæ aliquæ in hominibus aliisque rebus perfectiones, quas Mens Humana valeat intelligere, colligere, & amplificare, ut aliquoties dictum jam est. *Idem*, ibid. pag. 25.

„je ſoutiens que c'eſt par les inſtructio[ns]
„que vous avez reçues. Cette idée n'e[ſt]
„donc point une preuve de l'exiſtence de
„Dieu, puisque les inſtructions qu'on vo[us]
„a données pouvant être fauſſes, ainſi que
„je l'ai déja prouvé, cette idée peut l'être
„auſſi.

„Dites-moi, *ajoute Gaſſendi aux raiſon[s]*
„*que je viens de vous rapporter*, qu'y a-t-il
„d'extraordinaire & de ſurprenant dans l'i-
„dée que vous avez de Dieu, pour qu'elle
„ne puiſſe point être produite par les le-
„çons de vos parens? Concevez-vous quel-
„que choſe qui ſoit audeſſus de la portée
„de l'Eſprit humain? Si vous aviez une
„connoiſſance parfaite de Dieu & de ſa na-
„ture, ſans doute je croirois que vous ne
„pouvez avoir été inſtruit que par lui-mê-
„me; mais toutes les qualités que vous lui
„attribuez ne ſont que les mêmes que vous
„avez apperçues dès votre enfance dans les
„hommes; vous ne faites que mettre ces
„qualités dans un degré plus éminent.

Cette objection, *Monſieur*, eſt accablante contre ceux qui, pour prouver l'exiſtence de Dieu, abandonnent les excellentes preuves que nous en avons, & vont recourir comme Deſcartes aux idées innées. Car

enfin

fin ces prétendues idées innées, qu'on ur que nous ayons des qualités de Dieu, différent des idées que nous avons des alités des hommes, que comme le posi- diffère du superlatif. Nous disons *un Roi est juste, sage, équitable, puissant: nu est très-juste, très-sage, très-équitable, r-puissant;* il n'y a rien dans tout cela e l'Esprit de l'homme ne soit capable de re par le simple secours du raisonnement de l'instruction. Lorsqu'on examine te question, sans préjugé & sans pré- ntion, il est difficile de ne pas être du timent de Gassendi, & de ne pas dire :c lui: *nihil aliud sunt, quam observatæ quæ in hominibus aliisque rebus perfectio-, quas Mens humana valeat intelligere, col-ere, & amplificare, ut aliquoties dictum n est.*

J'aurai occasion, *Monsieur*, de vous par- plus amplement des idées innées en fai- t mention du sage & illustre Locke; pour- vons actuellement l'examen du démêlé Descartes & de Gassendi; & voyons si dernier réfuta aussi-bien les principes & raisonnemens sur lequels le premier vou- : établir la spiritualité de l'Ame, qu'il iqua fortement les preuves dont son Ad-

 ver-

l'autre de mon corps, comme
Substance non pensante &
„Comment savez-vous, *répond* (
„que la Matiére ne peut recevoi
„de penser, & qu'elle est incapab
„ser? Jusqu'à ce que vous ayez

[27] *At*, inquis, *habeo ex una parte claram & di*
mei ipsius, quatenus sum tantum Res cogitans
& ex alia parte distinctam ideam corporis, qu
tum Res extensa, non cogitans. Enim vero
primum ad ideam corporis, non videtur n
laborandum. Nam si id quidem pronunci
corporis universe, repetendum esset, quod o
bandum esse tibi, repugnare naturæ corpo
gitationis capax, sicque principium peteret
stio de te instituta sit, an tenue nempe co

uves évidentes que vous connoissez par-
ement toutes les qualités dont la Ma-
e peut être investie selon les différen-
modifications où elle se trouve, vous
pouvez pas établir la distinction que
is faites; peut-être êtes-vous simple-
nt un Corps leger pensant. Par quel
yen [28], si vous êtes une chose sans
ndue, pouvez-vous recevoir dans vous
ée d'une chose étendue? D'où vous
nt cette notion? Si elle procéde du
„corps,

ojecto inextenso recipi posse speciem, ideamve cor-
quod extensum est? Seu enim talis species, pro-
ex corpore, illa haud dubie corporea est, habetque
extra partes, atque adeo extensa est: seu aliunde
ssa est quia necessarium semper est, ut repræsentet
s extensum, opportet adhuc, ut habeat partes, &
de extensa sit. Alioquin certe si partibus careat,
odo partes repræsentabis? Si extensione, quomodo
xtensam? Si figura, quomodo rem figuratam? Si
ine, quomodo rem habentem superiores, inferio-
dextras, sinistras, obliquas partes? Si varietate,
odo colores varios &c? Non ergo videtur idea ex-
ne prorsus carere: nisi vero careat, quonam mo-
si inextensa fueris, illi subjceres? Quomodo il-
bi aptabis? quomodo usurpabis? quomodo sen-
oliterari, evanescereque tandem experieris? *Idem*,
pag. 50.

„le corps, ou elle vient d'aille
„est produite par le corps, il
„ment qu'elle soit corporelle
„ses parties les unes hors de
„par conséquent qu'elle soit
„elle vient d'ailleurs, & qu'ell
„autre endroit, comme il e
„qu'elle vous représente un
„il faut absolument qu'elle ait
„& qu'elle soit par conséqu
„car si elle n'avoit point de p
„ment pourroit-elle vous en
„Si elle étoit sans extension

29 Deinde, quod spectat ad ideam tui
dum ad ea, quæ iam dicta sunt, ac in

oit-elle une chose étendue ? Si t point de figure, comment senteroit-elle une chose figurée? roit pas de situation, comment qui a des parties différentes, ines sont basses les autres hau- s courbées les autres droites, &c. it enfin sans variété, comment t-elle connoître la varieté & la des couleurs ? Il faut donc : l'idée du corps n'est point en- destituée d'extension : or si elle que vous soyez une chose qui oint, par quel moyen pouvez- cevoir & vous en servir: & par on éprouvez-vous qu'elle s'effa- e & s'évanouït peu à peu ? uterai rien, *poursuit Gassendi* [29], j'ai déjà dit sur ce qui regarde l'idée

paratio, qua dici potes similis cæco, qui ns, admonitusque eum esse a Sole, putat m & distinctam ideam Solis, quatenus si r quid sit Sol, respondere possit est Res ed inquies, hîc addo non tantum quod ans, sed etiam quod Res non extensa. ut taceam sine probatione id dici, cum amen sit, quæso primum, id circo-

„l'idée de vous-même; je vous ai fa
„que bien loin que vous en ayez u
„re & distincte, il paroît au contra
„vous n'en avez presque aucune.
„vrai que vous connoissez que vous
„mais vous ignorez quelle espéce
„stance vous êtes, vous qui pensez.
„quoique l'opération de la pens
„soit connue, le principal de votre
„vous est caché, & vous ne save
„quelle est la nature de cette su
„dont l'une des opérations est de
„Vous ressemblez à un Aveugle,
„tant la chaleur du Soleil, & étan
„qu'elle est causée par le Soleil,
„avoir une idée claire & distincte
„Astre; parce que si on lui demar
„que c'est que le Soleil, il pourroit
„dre que c'est une chose qui é

ne ideam tui claram & distinctam habes?
non extensam; dicis quid non sis, non vero
An ad habendam claram distinctamque, seu qu
est, veram germanamque alicujus rei ideam, ne
cesse ipsammet rem positive, & ut ita dicam af
nosse sufficitque nosse quod illa non sit alia quæ
Ergone clara, distinctaque erit Bucephali idea
saltem norit de Bucephalo, quod Musca non sit
hoc urgeam, requiro potius, tu igitur Res non e
An non es diffusa per corpus? Nescio quid resp

ut-être, direz-vous, que vous n'assûrez
s simplement que vous êtes une chose
ui pense; mais que vous ajoutez que
ous êtes une chose sans étendue. Je
ourrois vous répondre que vous avancez
la sans preuve, & que vous posez pour
incipe ce dont nous sommes en dispu-
; mais quand même je vous passerois
tte supposition, penseriez-vous pour ce-
avoir une idée claire & distincte de
us-même? En vérité vous vous trom-
riez. Vous dites que vous êtes une
ose sans étendue: vous m'apprenez par-
ce que vous n'êtes point; mais non
s ce que vous êtes. N'est-il pas né-
ssaire, pour connoître une chose claire-
ent & distinctement, pour en avoir une
otion juste, évidente & positive, de sa-
oir précisément & sans confusion quelle
„est

n licet ego ab initio te agnoverim in cerebro solum, tamen conjiciendo potius, quam planè assequendo nionem tuam, conjecturam dixi ex iis verbis, quæ tea sequuntur, dum ais te non ab omnibus corporis tibus affici, sed tantummodo a cerebro, vel etiam ab tantum exigua ejus parte. Verum certus plane non , an esses propterea tantum in cerebro, parte-ve il-, cum possis esse in corpore toto, & in una solum te affici; ut vulgo fatemur animam diffusam toto cor-e, & in oculo tamen duntaxat videre. *Idem*, ibid. pag. 51.

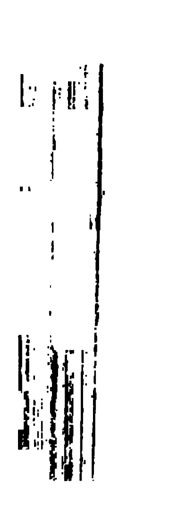
confidérons dans les différens sys[...] qu'on peut établir, si vous pourrez [...] sans extension. Il se présente d'abor[...] difficultés insurmontables; „car qu[...] „petite que soit cette partie que vous [...] „pez, elle est néanmoins étendue, & [...] „nécessairement vous l'êtes autant q[...] „vous n'êtes donc point sans extension, [...] „vous avez des parties, quelque d[...] „qu'elles soient, qui correspondent aux [...] „nes. Je ne crois pas que vous disiez [...] „hazard que vous prenez pour un poin[...] „petite partie à laquelle vous êtes uni; m[...] „supposons que vous ayez recours à ce [...] „terfuge. Il faut alors que ce point so[...] „Physique ou Mathématique: s'il est Phys[...] „que, la difficulté n'est point ôtée, par[...] „que ce point est étendu, quelque pe[...] „qu'il soit, & n'est pas entiérement sa[...] „parties; s'il est Mathématique, c'est [...]
„poi[...]

animæ transmittunt in cerebrum ideas, seu species [...] rum sensibus perceptarum. Ad primum, nervi omnes [...] punctum non coëunt, sed quia cerebro continuato in [...] nealem medullam multi nervi toto dorso in eam abeu[...] seu quia, qui tendunt in medium caput, non in eund[...] cerebri locum desinere deprehenduntur. Sed der[...] concurrere omnes; nihilominus concursus illorum [...]

„table croyance que j'ai ſuivi votre opi-
„nion. J'avois fondé ma conjecture ſur ce
„que vous dites que l'Ame ne reçoit pas
„immédiatement l'impreſſion de toutes les
„parties du corps; mais ſeulement du cer-
„veau, ou de l'une de ſes plus petites par-
„ties. Je n'étois point cependant aſſûré,
„& je ne le ſuis point encore, que vous y
„faſſiez votre demeure; car vous pouvez
„être répandu dans tout le corps, & ne
„ſentir qu'en une ſeule partie; nous diſons
„même aſſez ſouvent que l'Ame eſt diffu-
„ſe par tout le corps, & que néanmoins
„elle ne voit que dans l'œil.

„Suppoſons donc 3° un moment, que
„vous ſoyez diffus par tout le corps, com-
„ment

hîc, & ex lumine quidem naturali. Licet-ne intelligere plura eſſe loca, & non eſſe plura locata? Et nunquid centum ſunt plura uno? Et nunquid, ſi res aliqua tota eſt in uno loco, poterit eſſe in aliis, niſi ipſa ſit extra ſe, uti locus eſt extra loca? Dicito quod voles, ſaltem & obſcurum, & incertum erit, ſis-ne in qualibet parte tota, & non potius in ſingulis partibus per ſingulas tui partes. Et cum ſit longe evidentius nihil poſſe totum ſimul eſſe in pluribus locis etiam evidentius evadet non eſſe te totam in ſingulis partibus; ſed totam duntaxat in toto; atque adeo per tui partes diffuſam per totum, ſicque habere extenſionem. *Idem*, Ibid. pag. 51.



„vous n'avez point d'éte ue, .
„vous êtes tout entier dans chaq
„comment comprenez-vous une
„merveille ? Eſt-il poſſible qu'un
„même choſe puiſſe ſe trouver en
„à la fois en pluſieurs lieux ? Je
„que la Foi nous enſeigne cela du
„de l'Euchariſtie ; mais vous n'
„une choſe miraculeuſe, vous êtes
„traire une ſubſtance naturelle, &
„conſidérons ici les choſes que p
„ſecours de la lumiére naturelle ;
„peut-on donc concevoir qu'il y
„ſieurs lieux & qu'il n'y ait pas
„choſes logées ? Cent lieux ne ſon



plus qu'un, & ſi une choſe ſe trouve toute entiére dans un ſeul, comment pourra-t-elle être dans les autres, ſi elle n'eſt réellement hors d'elle-même comme le lieu qui la contient eſt hors des autres lieux? Répondez à cela tout ce que vous voudrez, vous ne prouverez jamais qu'il ne ſoit très-incertain & très-difficile à croire que vous ſoyez tout entier dans chaque partie. ,Or, comme il eſt beaucoup plus raiſonnable, & beaucoup plus probable, d'admettre ,que rien ne peut être tout à la fois en ,pluſieurs, lieux que de ſoutenir le contraire, ,il eſt donc auſſi plus évident que vous n'êtes ,pas tout entier dans chaque partie, mais ,diffus par tout le corps; par conſéquent ,vous êtes étendu & vous avez la même ,extenſion que votre corps."

Mais ſuppoſons [31] actuellement que vous ſoyez ſeulement dans le cerveau, dans quelqu'une de ſes plus petites parties, & conſi-

net difficultas, quia tale punctum extenſum eſt, neque partibus prorſus caret. Si Mathematicum, noſti primum id niſi imaginatione non dari. Sed detur vel fingatur potius dari in cerebro Mathematicum punctum cui tu adjungaris, & in quo exiſtas, vide quam futura ſit inutilis fictio. Nam ut fingatur, ſic fingi debet, ut ſis in concurſu nervorum per quos omnes partes informatæ

conſidérons dans les différens Syſtêmes qu'on peut établir, ſi vous pouvez être ſans extenſion. Il ſe préſente d'abord des difficultés inſurmontables; „car quelque „petite que ſoit cette partie que vous occu„pez, elle eſt néanmoins étendue, & vous „néceſſairement vous l'êtes autant qu'elle; „vous n'êtes donc point ſans extenſion, & „vous avez des parties, quelque déliées „qu'elles ſoient, qui correſpondent aux ſien„nes. Je ne crois pas que vous diſiez par „hazard que vous prenez pour un point la „petite partie à laquelle vous êtes uni; mais „ſuppoſons que vous ayez recours à ce ſub„terfuge. Il faut alors que ce point ſoit „Phyſique ou Mathématique: s'il eſt Phyſi„que, la difficulté n'eſt point ôtée, parce „que ce point eſt étendu, quelque peti„qu'il ſoit, & n'eſt pas entiérement ſan „parties; s'il eſt Mathématique, c'eſt u „poi

animæ tranſmittunt in cerebrum ideas, ſeu ſpecies rum ſenſibus perceptarum. Ad primum, nervi omne punctum non coëunt, ſed quia cerebro continuato i nealem medullam multi nervi toto dorſo in eam abe ſeu quia, qui tendunt in medium caput, non in eun cerebri locum deſinere deprehenduntur. Sed d concurrere omnes; nihilominus concurſus illoru



„point imaginaire, qui n'a aucune existence „que dans notre imagination, & qui n'existe „pas réellement. Mais poussons les choses „à l'extrême, & feignons qu'il est possible „qu'il se trouve dans le cerveau un de ces „points Mathématiques auquel vous êtes „étroitement uni, & dans lequel vous résidez: cette fiction deviendra inutile; car „malgré que nous feignions, il faut cependant que vous vous trouviez dans le con„cours des nerfs, par lequels les parties que „l'ame *informe* transmettent au cerveau les „notions & les espéces des choses qui ont „été apperçues & découvertes par les Sens. „Or prenez garde d'abord que tous n'aboutissent pas à un seul point; le cerveau étant „continué & s'étendant jusqu'à la moelle de „l'épine du dos, plusieurs nerfs qui sont „répandus dans le dos aboutissent & se ter„minent simplement à cette moelle.

„Dail-

Mathematico puncto esse nequit, quia videlicet corpora, non Mathematicæ lineæ sunt, ut coire possint in Mathematicum punctum. Et ut demus coire, spiritus per illos traducti exire è nervis, aut subire nervos non poterunt, ut pote cum corpora sint, & corpus esse in non loco, seu transire per non locum, cujusmodi est punctum Mathematicum, non possit. *Idem*, ibid. pag. 52.

„D'ailleurs, les nerfs qui tendent vers le „milieu de la tête, ne vont point finir éga„lement dans le même endroit du cerveau, „& aboutissent en différens lieux; & quand „il seroit vrai qu'ils se terminent tous au „même, il seroit ridicule de prétendre les „réunir à un point Mathématique, puis„qu'ils sont des corps & non pas des lignes „Mathématiques.

„Mettons pour un instant que cela soit „possible; alors les esprits animaux qui s'é„coulent le long des nerfs ne pourront ni „en sortir ni y entrer, puisqu'ils sont des „corps, & que le corps ne sauroit *n'être* „point dans aucun lieu, ce qui arriveroit „s'il étoit dans un point mathématique, qui „n'a qu'une existence imaginaire. Mais „enfin je pousse les choses à l'extrême & je „veux

[32] Et quamvis demus esse, & transire posse: attamen tu in puncto existens, in quo non sunt plagæ, dextra, sinistra, superior, inferior, aut alia, dijudicare non potes unde adveniant, aut quid renuncient. Idem autem dico de iis, quos tu debeas ad sentiendum, renunciandumve, & ad movendum transmittere. Ut prætercam capi non posse, quomodo tu modum illis imprimas, si ipsa in puncto sis, nisi ipsa corpus sis, seu nisi corpus habeas, quo illos contingas, simulque propellas. Nam si dicas illos per se moveri, ac te solummodo dirigere

:ux qu'il y puiſſe être. Je demande 32
mment il eſt poſſible que vous, qui exi-
ez dans un point, où il n'y a ni Contrées,
Régions, où il n'eſt rien qui ſoit à
oite, à gauche, en haut, ou en bas,
iiſſiez diſcerner d'où vous viennent les
ioſes & reſſentir leur impreſſion? La
ême difficulté regarde encore les eſprits
ie vous devez envoyer dans tout le corps,
our lui communiquer le ſentiment & le
ouvement. N'eſt-il pas impoſſible que
la puiſſe arriver, ſi vous exiſtez dans un
oint Mathématique, ſi vous n'êtes point
rps, ou ſi vous n'en avez pas un par le
oyen duquel vous touchiez & pouſſiez
lui que vous animez. Si vous dites que
s eſprits ſe meuvent d'eux-mêmes, & que
ous dirigez ſeulement leur mouvement,
„je

rum motum: memento te alicubi negaſſe moveri
ius per ſe, ut proinde inferri poſſit te eſſe motus il-
cauſam: ac deinde explica nobis, quomodo talis di-
o ſine aliqua tui contentione atque adeo motione
valeat? Quomodo contentio in rem aliquam, &
o illius, ſine contactu mutuo moventis & mobilis?
modo contactus ſine corpore, quando (ut lumine
rali eſt adeo perſpicuum) tangere nec tangi ſine cor-
: nulla poteſt res? *Idem*, ibid. pag. 53.

„je vous prierai de vous ſouvenir que
„convenez que le corps ne ſe meut
„ſoi-même ; ainſi par vos propres p
„pes je ſuis en droit de conclurre que
„êtes la cauſe de ſon mouvement. A
„nez-nous de grace comment la con
„& la direction des eſprits peuvent ſe
„ſans quelque ſorte de contention, &
„conſéquent ſans quelque mouveme
„quelque impulſion de votre part ?
„nous par quel moyen une choſe peut
„ſur une autre, faire effort ſur elle, la
„tre en mouvement, ſans un mutuel co
„du Moteur & du Mobile, & une pul
„réelle: or comment cette pulſation
„elle ſe faire ſans corps ; car enfin la lu
„naturelle nous apprend, & nous fai
„évidemment, qu'il n'y a que les corps
„peuvent toucher & être touchés ?

Cette derniére Objection de Gaſſen
frappante, & quoique toutes les
ſoient d'une grande force, il faut con
qu'elle eſt la plus victorieuſe, & j'oſe
la plus évidente ; car enfin jamais c

33 Hic quæris, quomodo exiſtimem in me ſubje
extenſo recipi poſſe ſpeciem, ideam-ve corporis
extenſum eſt. Reſpondeo nullam ſpeciem corpore

pourra donner aucune raiſon évidente pour prouver qu'une choſe qui n'a point d'étendue, qui eſt dénuée de parties, puiſſe agir ſur une qui en a, la frapper, la toucher & la mettre en mouvement.

Ce que Deſcartes répondit à Gaſſendi me paroît bien foible, & j'oſe dire, peu digne d'un auſſi grand Génie que lui. Vous demandez „*dit-il* 33 comment l'eſpèce ou „l'idée du corps étendu peut être reçue dans „moi, qui ſuis ſans extenſion? Je vous ré„ponds qu'aucune eſpèce corporelle n'eſt „dans l'eſprit; mais que la conception, ou „l'intellection pure des choſes, ſoit corpo„relles, ſoit ſpirituelles, ſe fait ſans aucune „image, ou eſpèce corporelle.

A cela Gaſſendi eſt en droit de repliquer: Vous prouvez un Principe conteſté par un autre que je rejette également, & vous tombez dans une pétition viſible de principe. Je vous ſoutiens que l'eſprit ne peut recevoir aucune impreſſion par le corps, ni en donner aucune à ce même corps, s'il n'eſt étendu comme lui; & pour vous tirer de cette

mente recipi, ſed puram intellectionem tam rei corporeæ quam incorporeæ fieri abſque ulla ſpecie corporea. *Renat. Carteſ. Reſponſio* ad Quintas Objectiones, pag. 76.

cette difficulté, vous inventez d'abord cette nouvelle opinion, & vous accordez à l'Esprit le don de former lui seul ses idées, sans avoir besoin du secours des Sens. Or votre raisonnement se réduit à ceci : Il n'est pas nécessaire que je sois étendu, pour avoir la conception des choses, parce que ce qui est inétendu peut penser sans le secours des Sens. J'aimerois autant que vous dissiez : Je suis fondé dans l'opinion que je soutiens, parce que je dis qu'elle est vraie.

Poursuivons, *Monsieur*, l'examen des Réponses que Gassendi auroit pu faire, & permettez que, pour un instant, j'ose me mettre à la place de cet illustre Philosophe. „Quant à l'imagination, *dit Descartes* [34], „qui ne peut être que des choses corporelles, „je conviens que pour en former une il est „nécessaire d'une espèce qui soit un véritable „corps, à laquelle l'esprit s'aplique sans „pourtant qu'elle soit reçue dans lui.

Ce raisonnement est une suite de l'autre, & une seconde pétition de principe. Avant que d'admettre que les idées & les espéces des

34 Ad imaginationem vero, quæ non nisi de rebus corporeis esse potest, opus quidem est specie quæ sit ve-

des corps ne sont point reçues dans l'Esprit, il faut avoir prouvé que l'Esprit n'est point étendu, & démontré comment une chose peut agir, ou, si l'on veut, s'appliquer sur une qui a de l'extension, sans le contact mutuel du Moteur & du Mobile. Jusqu'alors raisonner comme Descartes, c'est dire simplement que l'Ame ne fait pas les fonctions d'une chose étendue, parce qu'elle est sans extension. Je vous prie de voir, *Monsieur*, si cet argument est fort convaincant pour prouver l'inextension de l'Ame.

Un Cartésien zélé, qui liroit ce que j'ai l'honneur de vous écrire, ne manqueroit pas de se récrier, & d'assûrer que Descartes, avant que d'admettre que l'Esprit a les idées des choses par la pure intellection, a prouvé qu'il ne devoit point être étendu, puisque tout ce qui est étendu est matériel, & que la Matiére ne sauroit penser. Il n'y a dans elle que de l'étendue, de la solidité, elle ne peut avoir que du mouvement & de la figure : or il est impossible que le mouvement, la figure, l'étendue & la solidité puissent

rum corpus, & ad quam Mens se applicet, sed non quæ in Mente recipiatur. *Idem*, ibid.

l'Esprit puisse s'appuyer sur une e
soit un véritable corps, mais non pa
reçue dans l'Esprit.

Tout ce beau raisonnement tan
répété, non-seulement par les C
mais par bien d'autres Philosophes
duit à ceci : Je ne connois point
la Matiére : j'en ai quelques notion
sivement confuses : j'en devine
qualités & quelques propriétés :
entiérement si ces propriétés peuv
jointes à la pensée, & si elle peut
réunie ; or, parce que je ne sai
tout cela, j'assûre fort hardiment

* Quod aut de idea Solis ... ex solo

ne fauroit être étendu, & je fonde
possibilité qu'il y a que la Matiére
se penser fur l'ignorance où je fuis de
qualités & de fes attributs.
oilà je l'avoue un raifonnement auffi
ilier qu'il puiffe y en avoir; revenons,
fieur, aux Réponfes de Defcartes. „Ce
vous rapportez, *continue-t-il* [35], en
reffant à Gaffendi, de l'idée du Soleil,
un Aveugle-né forme par la fimple
noiffance de fa chaleur, eft très-aifé à
ruire. Car il eft certain que cet Aveu-
peut avoir une idée claire & diftincte
Soleil, comme d'une chofe qui échauf-
quoiqu'il n'en ait pas l'idée comme
ne chofe qui répand & donne la clar-
Vous me comparez donc mal à pro-
s avec cet Aveugle. Premiérement,
ce que la connoiffance d'une chofe qui
„penfe

it arguere ideam illam Solis, quam format cæcus.
mnia quæ de Sole percipi poffunt continere, nifi
ifu præditi ejus lumen & figuram infuper agno-
: tu vero non modo nihil amplius, fed nequidem
um quod ego, de Mente cognofcis; adeo ut hac
rte tu potius cæcus, ego ad fummum lufciofus
tota humana gente dici poffim. *Idem*, ib. p. 77.

„penſe eſt beaucoup plus étendue que cele „d'une choſe qui échauffe: elle eſt même „plus grande que celle d'aucune autre cho-„ſe qui nous ſoit connue. Secondement, „parce qu'il n'y a perſonne qui ſoit en état „de montrer que l'idée que l'Aveugle for-„me du Soleil ne contienne pas tout ce „que l'on peut connoître de lui, excepté „cependant ceux qui, étant doués du Sens „de la vûe, apperçoivent outre cela ſa fi-„gure & ſa lumiere: or vous n'êtes point „dans le cas de ces derniers, car non-ſeu-„lement vous n'en connoiſſez pas d'avanta-„ge que moi touchant l'Eſprit, *mais vous* „n'y voyez pas tout ce que j'y apperçois; „vous reſſemblez donc plus que moi à un „Aveugle, & je ne ſuis, tout au plus, à „votre égard que louche, ou peu clair-„voyant."

Je ne crois pas (ſauf le reſpect qu'on doit à un auſſi grand Homme que Deſcartes, & qui eut autant de génie) qu'on puiſſe raiſonner auſſi pitoyablement; le plus petit Régent de Collége ne pourroit rien dire de pis. Qui doute que l'idée que l'Aveugle a du Soleil, entant que d'une choſe qui échauffe, ne puiſſe être évidente: il ne s'agit point de cela; mais de ſavoir ſi

cette idée d'une chofe échauffante répond
erfaitement à celle du Soleil & contient
connoiffance de l'effence & de la figure
r cet Aftre. Il eft manifefte que cela
eft point, puisque la vertu d'échauffer
eft qu'une des qualités du Soleil ; or je
mande fi connoître cette qualité, c'eft
nnoître le Soleil ? Suppofons qu'une
ofe doive avoir trente attributs inféparables les uns des autres : prenons en dix ;
rons-nous pour cela la chofe qui doit
avoir trente ? nous aurons au contraire
dée d'une autre chofe qui ne demandera
ie ces dix attributs ; ainfi l'idée que l'Aagle a du Soleil, comme d'une chofe qui
hauffe, peut convenir plutôt à un fer
aud, ou à une pierre brûlante qu'au Soil, puisque ces deux premiers corps n'ont
rdinairement ni clarté, ni lumière, & ne
répandent point.

Gaffendi a donc raifon de dire, qu'il feit ridicule de prétendre qu'un Aveugle a
dée du Soleil, parce qu'il a l'idée d'une
ofe qui échauffe : de même, quoiqu'un
ilofophe ait l'idée d'une chofe qui pen-
, il eft abfurde qu'il veuille conclurre
i'il connoît la nature de cette chofe ;
arce qu'il ignore fi cette chofe qui penfe
eft

[illegible]
gueilleux , ou d'un Théologien
que d'un Philosophe aussi illustre
Vous croyez appercevoir plusque
la nature de l'Esprit , auroit pu lui
fendi, & vous ne vous regardez qu
louche par rapport à moi , parce
pensez découvrir que l'Ame n'a p
tension , prenez garde que vous n
bliez à ces Fanatiques, ou à ces mal
qués par des frénésies dangereuses,
nent pour des réalités les visions chi
que leur présente leur imagination é

Achevons, *Monsieur*, de réfuter
tes. „Je n'ai point établi *dit-il*
„l'Esprit n'étoit point étendu,pour

,ce qu'il eſt & pour en faire connoître la ,nature : mon deſſein a été ſeulement d'a- ,vertir que ceux qui penſent qu'il eſt étendu ,ſe trompent ; tout de même que s'il ſe ,trouvoit des gens qui prétendiſſent que Bucéphale eſt une Muſique, ce ne ſeroit ,pas ſans fondement que d'autres nieroient ,cela ? Or tout ce que vous dites, pour ,prouver que l'Eſprit doit avoir de l'éten- ,due, me paroît auſſi peu ſenſé, que ſi de ,ce que Bucéphale hennit & pouſſe des ,ſons, qui peuvent être rapportés à la Muſi- ,que, vous en vouliez conclurre que Bucé- ,phale eſt une Muſique ; car encore que ,l'Eſprit ſoit uni à tout le corps, il ne s'en- ,ſuit pas qu'il ſoit étendu par tout ce même ,corps, parce que ce n'eſt pas le propre de ,,l'Eſprit d'être étendu, mais de penſer.

Ces derniéres réponſes ſont auſſi foibles que les precédentes. Je ne trouve rien d'auſſi comique, que de ſoutenir ſérieuſe- ment

tiocinari mihi videris quam ſi ex eo quod Bucephalus hinniat, vel mugiat, & ita edat ſonos qui referri poſſunt ad Muſicam, concluderes de Bucephalo quod ſit Muſica. Et ſi enim Mens ſit unita toti corpori, non inde ſequitur ipſam eſſe extenſam per corpus, quia non eſt de ratione ipſius ut ſit extenſa, ſed tantum ut cogitet. *Idem*, ibid.

ment qu'on ne dit point *que l'Esprit n'est pas étendu, pour expliquer ce qu'il est, & pour faire connoître sa nature.* Hé quoi peut-on en parler d'une maniére plus décisive; & malgré l'ignorance où l'on avoue qu'on est de sa nature, peut-on la definir d'une maniére qui en demande une connoissance plus claire & plus distincte, que de dire qu'il n'a ni parties ni extension? Y-a-t-il quelqu'un qui puisse parler plus affirmativement de l'essence de la Matiére, que Descartes parle de la nature de l'Esprit? cependant il avoue qu'il ne songe pas à vouloir expliquer *quel il est, & à faire connoître sa nature.* Ce qu'il ajoute sur la comparaison qu'il fait entre ceux qui disent *que l'Esprit doit être étendu, parce qu'il donne des impressions au corps, qu'il en reçoit de lui,* & ceux qui prétendroient que *Bucéphale est une Musique, parce que Bucéphale en hennissant pousse des sons qui peuvent être rapportés à la Musique;* ce qu'il ajoute, dis-je, à ce sujet est pitoyable. Car ceux qui soutiendroient que Bucéphale est une Musique n'auroient aucune bonne raison pour appuyer leur sentiment, au lieu que les autres en ont de très-fortes qu'ils fondent sur l'évidence & la lumiére naturelle, qui nous font voir qu'un

qu'un corps ne peut être mu que par un autre corps, & qu'il est impossible de se figurer qu'une substance, qui n'a point de parties, puisse agir sur une qui en a; & qu'à son tour celle qui est étendue puisse faire impression sur celle qui n'en a point. La nécessité du mobile & du moteur, pour exciter un mouvement du contact, est une chose assez évidente pour ne pas être comparée avec la ressemblance de la Musique & des hennissemens de Bucéphale. Il faut donc, pour anéantir l'extension de l'Esprit, montrer clairement comment les corps peuvent être touchés & mis en mouvement par une substance immatérielle, sans parties, & par conséquent incapable de toucher & d'être touchée. Car de raisonner simplement comme Descartes fait, & de dire qu'encore que l'Esprit soit uni à tout le corps, il ne s'ensuit pas delà qu'il soit étendu par tout le corps, parce que l'essence ou le propre de l'esprit ne consiste point dans l'extension, mais dans la pensée, c'est raisonner aussi vaguement, que si l'on disoit *qu'une chose est, parce qu'elle est.* Il n'est rien qu'on ne prouve de cette maniére. Je pourrai établir, si je veux, que les Filles de l'Opera font des miracles: je n'aurai qu'à supposer que le propre

Perfonne à mon gré n'a mieux
ridicule cette façon de raifonner d
tes, que le fage Locke. „C'eft
„dit-il, gratuitement & fans r
„queftion de fait, que d'alléguer e
„une fuppofition, qui eft la mê
„que l'on difpute; il n'y a rien
„puiffe prouver par cette méthode.
„qu'à fuppofer que toutes les Pend
„fent, tandis que le balancier eft
„vement, & dès-là j'ai prouvé fuffif
„& d'une manière inconteftable,
„Pendule a penfé durant toute la
„cédente; mais quiconque veut évi
„tromper foi-même doit établir fo
„thèfe fur un point de fait. & en d

„la vérité par des expériences ſenſibles, & „non pas ſe prévenir ſur un point de fait, „en faveur de ſon hypothèſe, c'eſt-à-dire „juger qu'un fait eſt vrai parce qu'il le ſup„poſe tel.

Cette manière de prouver, que blâme ſi juſtement Mr. Locke, ſe réduit préciſément à ceci : *l'eſſence de l'Ame ne peut conſiſter dans l'Etenduë, parce que je la fais conſiſter dans la penſée.*

Au reſte, quoique Gaſſendi ait ſoutenu ſi vivement l'impoſſibilité de prouver démonſtrativement & évidemment l'immatérialité & l'inextenſion de l'Ame, ce ſeroit une injuſtice criante, que de prétendre qu'il l'a crue matérielle ; il ſoumettoit tous ſes doutes à la Revélation, & il ne diſputoit que de la validité des preuves de Deſcartes, & non pas de la vérité du fait qu'elles vouloient établir. „Je ne propoſe, *diſoit-il à „ſon Adverſaire* [33], mes difficultés, que „dans le deſſein d'une ſimple propoſition: „je

bus ipſis, quas demonſtrandas ſuſcipis, ſed de Methodo, ac vi demonſtrandi. Profecto enim & ter Maximi Dei exiſtentiam & Animorum noſtrorum immortalitatem profiteor; ac hæreo duntaxat circa energiam illius ra-

„je ne les fais point contre les matiéres que „vous agitez, ni contre les choses que vous „voulez démontrer ; mais contre votre mé„thode & contre les raisons que vous em„ployez. Je crois fermement l'existence de „Dieu & l'immortalité de l'Ame, & je ne „suis en doute que de la justesse des preuves „que vous apportez, pour établir ces deux „grandes Vérités."

Dans bien d'autres endroits Gassendi donne des marques évidentes de la persuasion dans laquelle il étoit : il réfute avec beaucoup de feu & de solidité les arguments que Lucrèce a fait contre l'immortalité de l'Ame; je ne crois pas qu'on puisse rien objecter de plus fort & de plus morti-

tiocinii, quo tu tam ista quam alia Metaphysica cohærentia, probas. *Objectiones Quintæ Renat. Cartes.* Gassend. pag. 3.

39 Et metus ille foras præceps Acherontis agendus
Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam, puramque relinquit.
T. Lucret. de Rer. Nat. Lib. III. vers. 37, & seq.

40 Deinde, cum Inferorum pœnæ, qualescunque ea sint, non nisi malós, improbos, injustos, sceleftos attineant, quid necesse est illos eximi pœnarum hujusmodi metu? cum hic sit quasi justitiæ pars, ut hocce im-

mortifiant contre les prétendus Esprits Forts, que ce que dit Gassendi en condamnant le principe sur lequel Lucrèce établit l'utilité de démontrer la mortalité de l'Ame. „D'abord, *dit ce Poëte* [39], que j'aurai éclair- „ci & démontré la nature de l'Esprit & de „l'Ame, je procurerai aux hommes l'heu- „reux moyen de mépriser l'Acheron, & de „se moquer des Enfers, dont la crainte „les inquiéte toute leur vie ; l'appréhension „qu'ils ont des approches de la mort em- „poisonne tous les plaisirs qu'ils prennent, „& ne permet pas qu'ils en goûtent pure- „ment la douceur.

„Si les peines de l'Enfer, *répond Gassen-* „*di* [40], quelque rigoureuses qu'on les fasse ne

mani quasi Vulture sub pectore alto habitante tundantur, ac nulla sit tam fera Erinnys, nulla tam feralis Enyo, quæ adversus illos invocanda non sit, quamdiu illa patrant, ob quæ pœnas metuunt? Quod si liberari hoc metu exoptant, pravitatem igitur exuant, & a flagitiis desinant; sic enim conscientiam sedabunt, & reparando quas fecerint, quantum licebit, injurias; non desinent modo male sibi metuere, sed ipsorummet etiam caussâ, quoniam hac ratione æquitas inter homines perinde non violabitur, & ipsismet tranquillitas, voluptasque animi sincera potietur. Tertio proinde cum viris bonis, sibique bene consciis tale nihil metuendum sit, frustra la-

„ne ſont deſtinées qu'aux méchans & aux „ſcélérats, d'où vient eſt-il néceſſaire à „détruire la croyance de ces peines qui „font une partie de la Juſtice, & qui ſervent à punir dès ce Monde les mal-honnêtes gens? Cette crainte de l'Enfer, „dont ils ſont effrayés, eſt une Furie qui „les ſuit par-tout & un Vautour qui les „ronge ſans ceſſe au fond du cœur; ainſi „ils portent la punition des crimes qu'ils „commettent. S'ils veulent s'affranchir de „ce tourment, qu'ils deviennent vertueux: „dès lors leur appréhenſion ſe diſſipera, & „tranquilles & exemts de remords, ils ſouhaiteront auſſi ardemment l'immortalité „de l'Ame qu'ils deſiroient autrefois ſa „mortalité & ſon anéantiſſement après la „mort

bor ſuſcipitur, ut foras ab iis metus ille Acherontis præceps agatur: ac interim, quatenus ſimul immortalitatis præciditur ſpes, tanto fit major ipſis injuria, quanto adimuntur ſimul liquidiores, ſinceriores que voluptates. Nam primum quidem, ſi adverſa utantur fortuna, conflictentur morbis, crucientur doloribus, quantæ conſolationi eſt providere non modo eſſe mortem iis allaturam exitum, ſed ſuffecturam quoque maximorum bonorum jucundiſſimam fruitionem. Hoc profecto modo, habere ſe poſſunt ut peregrinantes, dum facile ferunt



„mort du corps. La croyance de l'im-
„mortalité de l'Ame eſt donc néceſſaire,
„non-ſeulement pour contenir les hommes,
„pour les exciter à pratiquer la vertu,
„pour épouvanter les méchans, pour les
„punir; mais encore pour procurer, dans
„ce Monde, du plaiſir, de la joie, & du
„contentement aux gens vertueux. Car eſt-
„il rien de ſi conſolant que cette croyance
„pour un galant homme, que la Fortune
„maltraite ici-bas, qui ſe trouve accablé
„par des maladies, tourmenté par des dou-
„leurs aigues, & qui dans tous ſes mal-
„heurs penſe qu'il jouïra un jour d'une fé-
„licité parfaite & éternelle? Les Voya-
„geurs ſupportent aiſément toutes les fati-
„gues de la route, lorsqu'ils eſpérent arri-
„ver

labores, moleſtiaſque itinerum, ſpe perveniendi in Patriam, in qua cum ſuis ſuaviter degant. Nam talem quidem iis proponere mortem, qua extinguantur penitus, ſicque miſeriarum ſit finis, perinde eſt ac ſi jactato tempeſtatum ſævitia proponatur naufragium, quo ſubmerſus, ſuffocatuſque procellam deinceps ſenſurus non ſit. Niſi vero non longe præſtat, oſtendere ut iſti Portum, in quem ſe incolumem recipiat, ita illis felicem ſtatum, in quem Animo ſoſpite emergant. *Syntagma Philoſophiæ Epicuri, &c.* per Petrum Gaſſendum. pag. 31.

„ver à un gîte, où ils pourront ſe délaſ-
„de ces fatigues. Propoſer la mortalité
„de l'Ame à un honnête homme malheu-
„reux, comme un remede à ſes maux,
„c'eſt agir auſſi ridiculement, que ſi l'on
„diſoit à des Matelots, qui ſont dans une
„grande tempête, de ſe jetter dans la Mer
„& de ſe dépêcher de s'y noyer pour
„être bien-tôt tirés d'embarras. Combien
„plus ſenſé, plus judicieux, & plus agréa-
„ble ſeroit l'avis de celui qui leur montre-
„roit un Port aſſûré, où après la tempête
„ils iroient heureuſement mouiller, & dans
„lequel ils ſeroient parfaitement *bien*
„reçus."

Les Eſprits-Forts & les Athées s'efforcent en vain de prouver que la mortalité de l'Ame aſſûre la tranquilité des hommes; laiſſons-les dire, *Monſieur*, & convenons de bonne

41 Si in hoc erro, inquit, quod Animos hominum immortales eſſe credam, libenter erro, nec mihi hunc errorem, quo delector, dum vivo, extorqueri volo. Sin mortuus, ut quidam minuti Philoſophi cenſent, nihil ſentiam, non vereor ne hunc errorem meum mortui Philoſophi derideant. *Cicer. in Cat. Maj.*

42 Dans quelle claſſe mettrez-vous le Bel-Eſprit qui eſt mort à *Londres* depuis quelques mois? Je ne ſai p…

bonne foi qu'il n'y a rien de ſi triſte, rien de ſi mortifiant, que de ſonger qu'on doit un jour rentrer éternellement dans le néant. Il n'y a point de véritable Philoſophe, qui ne doive penſer comme Cicéron, & dire avec lui: [41] : „Si je me trompe en cro„yant l'immortalité de l'Ame, je ſuis enchanté „de mon erreur: je ne veux point en être „deſabuſé : je ſouhaite de la conſerver tou„jours ; & ſi après la mort je rentre dans „le néant, ainſi que le ſoutiennent quelques „Philoſophes, je ne crains point qu'ils ſe „moquent de ma crédulité.

J'avoue, *Monſieur*, que le deſir de l'immortalité de l'Ame n'eſt pas une preuve évidente de cette vérité établie par la Révélation ; mais enfin c'eſt une très-forte conjecture. St. Evremont, Diſciple moderne d'Epicure, en convient [42], & ſemble puiſer dans

ce que l'on dira dans la Préface de ſes Ouvrages ; mais je ſai que pluſieurs Gens de Lettres ont aſſûré unanimement qu'il avoit fini ſa longue courſe en Eſprit - Fort, & tel qu'il avoit vécu. Il eſt non - ſeulement vrai que ſes Ecrits ſont depuis long - tems l'admiration de toute l'Europe ; mais qu'il a toujours paſſé pour un très - galant homme, & qu'il a ſuivi exactement les principes de l'Honneur humain. Il aimoit la bonne chére ; mais com-

„enseignées durant sa vie? La po
„touche, sa mémoire lui devient
„se flate de la réputation de ses Ec
„recommande à son Disciple Her
„son Esprit, qui s'étoit si fort eng
„l'opinion de l'anéantissement, re
„quelque tendresse pour lui-mêm
„serve des plaisirs pour un autre
„pour celui qu'il va quitter.

Voilà des réflexions bien belles
aveu bien avantageux en faveur d

bien y a-t-il d'Orthodoxes, même dans la C
qui ne sont pas moins sensibles à ce plaisir?
en soit, vous passeriez pour un grand menteur
le mettiez dans votre classe. Un pareil exem
ton l'avoir vu, l'auroit obligé à limiter la

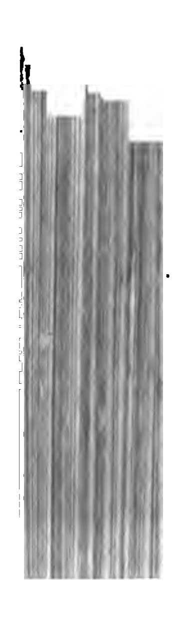
ſeurs de l'immortalité de l'Ame. Car enfin s'il eſt vrai, comme Gaſſendi 44 en convient de bonne-foi, que les raiſons qu'on apporte, „pour prouver la durée éternelle „de l'Ame, ne ſont pas d'une évidence Ma-„thématique; il faut cependant avouer „qu'elles ſont aſſez fortes pour faire une „grande impreſſion ſur les gens ſenſés, & „qu'elles ſont d'un poids, plus conſidérable „que celles de ceux qui ſoutiennent le ſenti-„ment oppoſé. La Révélation décidant en „leur faveur, ne doivent-elles pas l'empor-„ter, ſans difficulté, chez tous les gens „qui veulent faire un bon uſage de leur „raiſon?"

Gaſſendi ayant connu les erreurs, les inutilités, & les abus de la Philoſophie Péripatéticien-

ſtati, non ſint; eæ tamen ſunt, quæ non neminem bene affectum permoveant; quæ congeſtis aliis immortalitati impugnandæ præponderent; quæ denique ſuperveniente authoritate Fidei, pondus, atque robur ineluctabile obtineant. Non repeto quanto ſe bono, qui ſibi ipſis vim faciunt ut immortalitatem diſſuadeant, privent; addo ſolum objici illis appoſite poſſe, quod habet Manilius:

Quid juvat in ſemet ſua per convitia ferri,
Et fraudare bonis, quæ nec Deus invidet ipſe;
Quoſque dedit Natura oculos deponere Mentis?

Syntagma Philoſophiæ Epicuri. pag. 72.



bon Cartésien, Génie sublime &
en convient. „Les Modernes,.
„rejettent l'éternité des Atomes &
„vement fortuit; mais en retens
„près, l'Hypothése de Leucippe,
„un très-beau Systême. C'est c
„Gassendi qui ne différe de Desca
„aux principes des Corps, qu'en
„retenu le Vuide.

45 *Bayle*, Dict. Histor. & Crit. Tom. III. A

46 Principio ergo universum ex corpore,
stat; neque enim tertia natura concipi m
potest. *Syntagma Phil. Epicur.* per P. Gasse
pag. 26.

47 Intelligitur autem Corpus ex congeri
dam magnitudinis, sive molis, itemque fig
tiæ, (seu soliditatis ac impenetrabilitatis)

Gassendi soutient donc, ainsi qu'Epicure, que tout l'Univers [46] est composé de Corps & de Vuide. Par le Corps il entend [47], ainsi que ces Anciens, tout ce qui a de la solidité, qui peut toucher & être touché. Par le Vuide [48], il admet un pur espace, dénué de tous les corps, & capable de recevoir tous ceux que le mouvement fait changer de lieu & pousse dans un autre; le Vuide n'étant fait que pour faciliter le mouvement des corps. Les Sens démontrent [49] évidemment l'existence des Corps, & la réflexion & la Raison [50] font connoître qu'il y a du Vuide. Car s'il n'y en avoit point

quam liberrimum transeuntibus per se corporibus præbere. *Idem*, ibid. pag. 27.

Scilicet hæc natura est, quæ destituta corpore appellatur Inane; occupata a Corpore, Locus; trajecta a corpore, Regio; spectata ut diffusa, intervallum seu Spatium. *Idem*, ibid. pag. 27.

49 Et quod sint quidem in Universo Corpora, attestatur Sensus; ex quo aliunde ducere conjecturam necessum est, ad id, quod est immanifestum, ut superius jam attigi. Certe non aliud sunt hæc omnia, quæ aspectamus, quæ tangimus, quæ versamus, quæ ipsi sumus, quam corpora. *Idem*, ibid. pag. 27.

50 Esse vero etiam Inane, ex eo manifestum fit, quod nisi in rerum natura esset, non haberent Corpora neque

point, il feroit impoſſible que les Corps puſſent ſe mouvoir [51], puiſque ne pouvant céder les uns aux autres, & trouver de nouveaux lieux à occuper, ils ſeroient néceſſairement dans un éternel repos. Quant à ce que diſent, ajoute Gaſſendi, ceux qui prétendent que le mouvement des Corps dans l'Univers ſe fait comme celui des Poiſſons dans l'eau, qui nagent librement, laiſſant à meſure qu'ils avancent de la place par derriére, où l'eau s'écoule dans l'inſtant, on ne doit y avoir aucun égard. Car ils ne prennent pas garde que s'il n'y avoit point de Vuide, il n'y auroit aucune partie de l'eau qui pût commencer à céder la premiére & à quitter ſa place, puiſque tout étant également plein, le Poiſſon ne pourroit bouger au milieu d'une maſſe réſiſtante de tous côtés. Il faut donc que les parties de l'eau qui ſont miſes en

ubi eſſent, neque quà motus ſuos obirent, cum moveri ea quidem res evidens ſit. *Idem*, ibid. pag. 27.

[51] Sane ſi plena forent omnia, & materia rerum veluti ſtipata, non poſſent non eſſe omnia immobilia; quia nec moveri quicquam poſſet, niſi omnia protruderet, neque locus porro, in quem quicquam protruderetur, eſſet. Quod enim aliqui reſpondent, poſſe Piſces ideo moveri, quod relinquant locum poſt ſe, in quem pulſæ prorſum, & cedentes locum undæ recipiantur; non ad-

mouvement trouvent de petits vuides
ii les reçoivent, & leur donnent le moyen
faire place à d'autres; ainsi elles se suc-
lent les unes aux autres, & l'on conçoit
ément comment se fait le mouvement.

Il faut avouer, *Monsieur*, que, malgré
ites les fortes Objections qu'on fait con-
le Vuide, il est impossible de concevoir
e le mouvement puisse se faire dans le
ein. Je ne prétends point ici agiter une
estion si souvent débattue, & si peu éclair-
:; je me contente de vous dire que je la
ois au-dessus de toutes les connoissances
maines, ainsi que celle de la divisibilité
la Matiére à l'infini, soutenue par les
rtésiens. Je conviens qu'ils ont raison de
re que, quelque petit qu'on suppose que
it un corps, il est impossible, que le côté
i regarde l'Orient soit le même que celui
qui

tunt primam, quæ prorsum fit, impulsionem inchoari
ı posse; quia nondum locus ullus est, neque retro,
ue ad latus, in quem recipi aqua possit. Adeo pro-
e, ut sit necesse intercipi rebus, ac fluidis præsertim,
tiola inania, in quæ pulsæ particulæ ita recipiantur, ut
npressione facta locus fiat, versus quem impellens
rpus promoveatur, ac interim ponè locum deserat,
juem compressum fluidum sese explicet, ac veluti re-
it. *Idem*, ibid. pag. 27.

oppoſent d'auſſi embaraſſantes
tes. Si la Matiére, diſent-ils
à l'infini, il faut que dans le p
il y ait autant de parties que c
entier; Or n'eſt-il pas viſible
peut, ſoit parce qu'il ſe trou
Tout fini une infinité de *Touts*
parties infinies, ſoit parce qu
qu'il y ait néceſſairement une i
puſcules qui ne ſont jamais div

Tous les Philoſophes, *Mon*
les argumens les plus ſubtils
parvenir tout au plus qu'à la
ble de toute ſorte d'étendue;
diviſion actuelle ils ſont forcés
de la fixer à quelque point. E

[redacted]

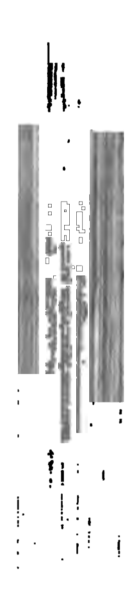
effence des corps ; car il ne prétend point qu'il eſt indiviſible, parce qu'il n'a point de parties ; mais parce qu'il eſt le dernier période, le point final où la diviſion actuelle puiſſe avoir lieu.

Toutes les longues diſputes ſur la diviſibilité de la Matiére ſont donc très-inutiles, & ne font rien ni à la bonté, ni à la foibleſſe des Syſtèmes Cartéſiens & Gaſſendiſtes. Rohault a parlé très-ſenſément, lorsqu'il a dit [53] : „A quoi bon ces longues „& ſubtiles diſputes touchant la diviſibilité „de la Matiére ? Car, quand bien même on „ne pourroit pas décider nettement, ſi elle „peut, ou ne peut pas ſe diviſer à l'infini, „ne ſuffit-il pas de connoître qu'elle ſe peut „diviſer en des parties aſſez petites pour „ſervir à tous les beſoins qu'on peut avoir ?

Avant que de quitter entiérement Gaſſendi, arrêtons-nous un moment, *Monſieur*, ſur les excellentes qualités, dont il étoit doué. A la probité, à l'affabilité & à la modeſtie il joignoit beaucoup de bon-ſens, une vaſte érudition, une pénétration vive, un mépris infini pour tout ce qui pouvoit tendre à la ſuper-

dine, & latitudinem cum profunditate. Gaſſend. Tom. I. Oper. pag. 31.

53 *Rohault*, Traité de Phyſiq. Préface.



Perfonnage illuftre, protecteur
indigens, ami des plus renomm
véritablement digne de l'eftime d
& qui fait autant d'honneur à l
que Socrate à Athénes: il remarc
dans la Vie qu'il a écrite de ce
Provençal, que les Aftrologues a
dit qu'il feroit marié, qu'il aur
fans; ce qui n'arriva point, ainf
d'autres chofes qu'on lui avoit
comme des prédictions indubitab

54 Etenim mirum dictu eft, quam n
Aftrologi fuerint, feu annos fpectes, quib
feu uxorem, & liberos aliaque, quibus
cætera multa quæ non eft confequutus. *G*
Peireskii, *Lib. I.* pag 2.

55 Hinc chariffimus vixit Viris quoque
& Principibus nonnullis, animo fcilice

[redacted]



Parmi les amis qu'eut Gassendi, il y en eut plusieurs d'un rang très distingué [55], & son mérite le rendit cher à tous ceux qui estimoient la Vertu & la Science. Il mourut (le 24 Octobre 1655, âgé de 64 ans, regretté de tous les honnêtes gens) d'une maladie qui l'avoit affoibli peu à peu [56], & qui enfin termina sa vie. Il finit sa course en Philosophe; & reçut la mort avec cette tranquilité qui est le partage des véritables Sages.

Je ne remplirois pas le caractère que j'ai pris, & manquerois, *Monsieur*, à la promesse que je vous ai faite, si content de louer Gassendi, je passois sous silence les fautes dont je crois qu'on peut l'accuser. Quoiqu'el-

rationem, & bonis Artibus tantam incrementi & futuræ laudis spem ingenerans; vel Illustrissimum Cancellarium Petrum Seguierum, qui in illo honorum fastigio cum Doctis congredi, & Gassendum inprimis audire gaudebat. *Sorberii Præfatio*, *&c. pag.* 12.

56 Les langueurs néanmoins où je l'ai vu, autant que la suite de la Cour me l'a pu permettre, & les infirmités de son arrière saison, vous doivent faire croire comme à moi, que le Ciel ne lui a pas tant ôté la vie pour le priver d'un bien, qu'il lui a donné la mort pour le gratifier de ce qui lui étoit le plus nécessaire. *La Mothe-le-Vayer*, Tom. II. pag. 519. Edit. *in folio*.

qu'elles ſoient legéres, je ne les tairai po
tant pas. Il me paroît donc que ce Sav
ſe confiant quelque fois un peu à ſa
moire, citoit de tems en tems certains Aute
pour d'autres, ou ſe trompoit d'Ouvra
en citant les véritables Auteurs. Je me c
tenterai d'en donner ici trois exemp
Dans le Livre du *Syntagma Philoſophiæ E
curi, &c.* il cite Lactance au lieu de T
tullien, & dans le même Ouvrage il attri
à Maxime de Tyr un paſſage de Sénéq
Dans le premier Volume de ſes Oeuvr
page quinzieme, il cite l'Andrienne de T
rence vis-à-vis un paſſage de Perſe. Il y
quelques fautes dans ſes Ecrits de cette
ture, bien pardonnables à un homme,
d'ailleurs, en général, étoit auſſi exact
auſſi correct que Gaſſendi, & quoique je
lève ſes legéres inadvertances, je ſouſcris
tout le plaiſir poſſible à l'éloge que
Bayle a fait de lui. On peut aſſûrer, *di*
qu'il étoit le plus excellent Philoſophe
fût parmi les Humaniſtes, & le plus ſa
Humaniſte qui fût parmi les Philoſoph

57 Nec per inſequentes novem annos aliud egi, q
ut huc illuc Orbem terrarum perambulando, Sp
torem potius quam Actorem Comœdiarum, quæ i



Philoſophorum litteratiſſimus, Litteratorum maxime Philoſophus.

§. II.

DESCARTES.

Deſcartes nâquit à la Haye en Tourraine le 31 Mars 1596. Il étoit fort bon Gentilhomme & ſa Famille tenoit & tient encore aujourd'hui un rang diſtingué en Bretagne. Il porta les armes pendant ſa jeuneſſe & ſe trouva en qualité de Volontaire au Siège de la Rochelle & dans les Guerres de Hongrie. Dans tous les Voyages qu'il fit, il s'occupa toujours à perfectionner ſes connoiſſances, ayant fort bien étudié. Il ne perdoit jamais l'occaſion de faire des expériences de Phyſique, & il réfléchiſſoit en homme ſage ſur les mœurs des différens Peuples qu'il voyoit. *Pendant neuf ans*, dit-il [57], *j'ai couru le Monde pour être Spectateur, plutôt qu'Acteur les différentes Comédies qu'on y joue.*

Après que Deſcartes eut aſſez voyagé, il ſe retira dans une Maiſon de Campagne auprès

quotidie exhibentur, me præberem. *Renat. Carteſ. de Method. pag.* 107.

près d'Egmont, Village des Provinces-U
Il s'appliqua pendant vingt-cinq ans
cette solitude à la Géométrie & à la Ph
phie; il ne laissa pas, malgré sa passion
les Sciences, que de trouver le loisir de
ner quelques momens à la tendresse.
*devenu tout-à-fait Philosophe [58] il ne cr
indigne de lui de faire l'amour: il eut
Maîtresse une fille, nommée* Francine
*mourut jeune & dont il regretta bea
la perte.*

La gloire, le génie & le mérite de
cartes lui acquirent une foule d'enn
Les Péripatéticiens François & Holl
s'unirent ensemble pour décrier ses
mens; & ne pouvant l'attaquer par de
sons assez bonnes pour renverser ses
nions, ils eurent recours au rep
d'Athéisme. Ne falloit-il pas être bie
pudent, pour oser accuser de nier l'exi
de Dieu celui qui avoit employé tou
sagacité de son esprit à la prouver, ains
la spiritualité de l'Ame? Lorsqu'on a
Méditations de ce grand Homme, on a
à se figurer qu'il se soit trouvé des gens
es

[58] Voltaire, Lettres sur les Anglois, Lettre q
ziéme, pag. 107.

effrontés, pour avancer des calomnies aussi fausses.

Je vous ai parlé, *Monsieur*, assez amplement des sentimens de Descartes sur la nature de Dieu & de l'Ame, en faisant mention de sa dispute avec Gassendi; ainsi je ne m'y arrêterai pas davantage. Je me contenterai de vous faire remarquer que malgré le zèle ardent avec lequel Descartes soutenoit l'immatérialité de l'Ame, il avouoit de bonne foi aux personnes avec lesquelles il parloit à cœur ouvert, qu'il ne voyoit aucune preuve évidente de son immortalité. Voici comme il écrit à l'illustre Elisabeth, Princesse Palatine. „ Pour ce qui est de l'é„tat de l'Ame après cette Vie, j'en ai bien „moins de connoissance que Mr. Digby. „Car laissant à part ce que la Foi nous en en„seigne, je confesse que, par la seule Raison „naturelle, nous pouvons bien faire beaucoup „de conjectures à notre avantage, & avoir „de flateuses espérances; mais non point au„cune assurance".

Loin que ce sincere aveu de Descartes doive lui nuire chez les gens ds bon-sens, je suis persuadé qu'il y en a plusieurs qui lui auroient su beaucoup de gré, s'il avoit parlé aussi modestement sur la nature de l'Ame,

sincérement.

L'orgueil a été un des plus
défauts de ce Philosophe. V
preuves convaincantes de la vér
che que je lui fais. Vous av
sieur un échantillon des Objecti

* Hic nulla in re mihi contradicis,
hilominus dicis, ut nempe Lector in
prolixitate verborum, rationum tuaru
non esse æstimandam.

Hactenus vero Mens cum Carne disse
erat in multis ab ipsa discessit: sed ja
verum Gassendum agnosco, illumque
mum Philosophum suscipio, ut Virum
atque integritate vitæ celebrem amplect
per amicitiam quibuscunque potero ob
[illegible]. Itaque rogo ne illi grave
Philosophiam [illegible] in [illegible] Objec

ſendi fit à Deſcartes. Ce dernier y répondit avec une hauteur inſupportable; dans les endroits où il vouloit même affecter d'être humble & poli, on découvre une vanité extrême. „ Vous n'avancez, *dit-il à* [59] *son* „*illuſtre Adverſaire*, aucune choſe qui me „ſoit contraire, cependant vous parlez beau„coup; ainſi le Lecteur s'appercevra aiſément „qu'il ne doit pas juger de la bonté de vos „raiſons, par leur longueur. Au reſte, juſ„qu'a préſent l'Eſprit a diſputé avec la Chair [60], mais en finiſſant ma Réponſe je „re-

ad quam mihi non perfacile fuerit reſpondere *Reſponſ. Renat. Carteſ. ad Quint. Object.* pag. 70.

[60] Ce paſſage de Deſcartes que je condamne avec tant de raiſon comme une marque de ſa vanité, fut défendu par un écrivain qui n'avoit jamais lû Deſcartes. Voici ce que je lui repondis. Cela ſera une note utile dans cet article.

L'Auteur d'une brochure intitulée, *Apologie de l'Eſprit des loix*, &c. a cru, dans une note, qui tient trois pages de ſon ouvrage, devoir regarder comme un énorme contreſens la traduction d'un paſſage des Meditations de Deſcartes. J'ai traduit, *hactenus mens cum carne diſſeruit*, de cette maniere: juſqu'à préſent l'Eſprit s'eſt entretenu avec la chair; & j'ai penſé que ces expreſſions etoient choquantes, parceque Deſcartes ſe comparoit à l'Eſprit, & mettoit Gaſſendi à la place de la matiere. Mon explication eſt d'autant plus naturelle,

„reconnois que je parle à Gassendi, Philoso-
„phe célebre, aussi estimable par son génie,
„que

qu'elle tombe sur le sujet de la dispute de ces deux Philosophes. Descartes soutenoit que l'Ame ne pouvoit être qu'un Etre simple; Gassendi au contraire prétendoit qu'elle pouvoit être materielle, ou du moins qu'on ne pouvoit pas prouver qu'elle ne peut l'être. Descartes, en finissant sa reponse, fait allusion à son sentiment & à celui de son adversaire en disant „jusqu'ici l'Esprit „s'est entretenu avec la Chair„ on n'a qu'à lire la reponse de Descartes, & l'on verra que c'est la seule explication qu'on puisse donner. Car dans cette même reponse Descartes adresse souvent la parole à Gassendi, & se sert allegoriquement des mots *Caro* & *Mens*, il previent ce philosophe au commencement de son ouvrage qu'il se mettra à la place de l'Esprit, & le considerera lui comme la Matiere. „Ne pensez pas, *dit il*, que „vous repondant j'estime répondre à un philosophe tel „que vous êtes; mais comme si vous étiez un de ces „hommes de la Chair dont vous empruntés le visage, je „vous adresserai la reponse que je voudrois leur faire.„ Medit. de Descartes, Tom. 2. pag. 185. edit. in 12. Paris, 1724. En consequence du principe que Descartes a établi, que l'Esprit parle à la matiere, & dispute contre elle, il apostrophe presque toujours Gassendi sous le nom de *Chair*: & ces apostrophes ne sont pas fort polies, j'en citerai ici deux exemples entre mille que je pourrois extraire, „il ne semble pas, o Chair, que vous „sachiez en façon quelconque ce que c'est que d'user „de raisons; puisque pour prouver que le rapport & „la foi de mes sens ne me doivent point être suspects,

„que par sa science & sa profonde érudition,
„& je suis charmé qu'un Homme aussi péné-
„trant

„vous dites &c. id. ib. pag. 193.„ Je placerai encore ici une autre apostrophe à Gassendi sous le nom de Chair. „Tout ce que vous alléguès ici, ô très bonne „Chair, ne me semble pas tant des observations que „quelques murmures qui n'ont pas besoin de repartie.„

Lorsque mon Critique pretend que j'ai eu tort de traduire, *hactenus mens cum carne differuit*, par ces mots, *jusqu'ici l'Esprit s'est entretenu avec la Chair*. il dit que Descartes, n'a pas su se traduire lui-même: s'il eut connu les ouvrages de ce Philosophe, il auroit vu qu'il parle en françois comme je le fais parler, personne n'ignore que la traduction des Méditations de Descartes a été faite de son vivant par un de ses Disciples, & qu'il a revû cette traduction; en sorte qu'on peut la regarder comme faite par lui même. Si mon Critique veut y jetter les yeux, il y verra les propres termes qui l'ont révolté: jusqu'ici l'Esprit s'est entretenu avec la Chair; & il conclura que l'explication qu'il donne de Hactenus mens cum carne differuit, qui selon lui veut dire *jusqu'ici j'ai mêlé de la passion dans mes raisonnemens*, est insoutenable, car après que Descartes a dit, *jusqu'ici l'Esprit s'est entretenu avec la Chair*, il ajoute tout de suite *& comme il étoit raisonnable en beaucoup de choses, il n'a pas suivi ses sentimens:* quel galimatias ne seroit point la traduction du Critique, si elle étoit jointe à la seconde phrase de Descartes? *J'ai mêlé de la passion à mes raisonnemens: & comme il étoit raisonnable en beaucoup de choses, il n'a pas suivi ses Sentimens.* Peut on voir un assemblage plus énorme d'idées qui n'ont aucune liaison?

[illegible] dans [illegible] ce complim[illegible]
de vanité, je [illegible] tenté de dire [illegible]
la comparaison de l'*Esprit qui* [illegible]

Je ne puis m'empêcher de rapporter [illegible] pour exagérer [illegible] que *De* [illegible] *Galien* [illegible] quelle [illegible] est très [illegible] mais malheu[illegible] Quelle [illegible] cela [illegible] que d'écrire [illegible] beaucoup écrire, & de lire peu [illegible] des [illegible] Auteur d'un livre qu'on n'a [illegible]

avec la Chair est impertinente, & l'assûrance qu' *aucune Objection de Gassendi n'a donné la moindre peine à résoudre*, est une fanfaronnade digne du plus hardi Gascon; mais ce n'est pas-là la plus forte preuve de l'orgueil de Descartes. Gassendi ayant repliqué une seconde fois aux Réponses qu'il avoit

suivent, ce qui les rend plus durs: il m'accuse simplement d'avoir dit que Descartes étoit *un Pedant & un Gascon orgueilleux*, je me suis bien expliqué différemment. Eh comment n'aurois je pas agi de même, moi qui regarde Descartes comme un des plus grands hommes qu'il y ait eu, & qui, quinze ou vingt lignes après le reproche que je lui fais d'avoir eu de la Vanité, emploie quinze pages à le louer, voici les termes dont je me suis servi: „*Quant au reste du raisonnement de Descartes, il est* „*plus digne d'un Pédant, d'un Théologien Orgueilleux, que* „*d'un philosophe aussi illustre que lui*„ si quelquun disoit: l'Agesila, de Corneille est plus digne d'un mauvais Poëte tel que Pradon, que d'un homme aussi illustre & aussi sublime que lui; seroit ce dire que Corneille est un Poëte crotté & comparable à Pradon?

En voila assez pour ma justification; je me contenterai de dire à l'Auteur qui ma critiqué, ce que Descartes dit à Gassendi: *vous n'avancez aucune chose qui me soit contraire, & cependant vous parlez beaucoup: Ainsi le Lecteur s'appercevra qu'il ne doit pas juger de vos raisons par leur longueur*; j'ajouterai, & par l'air décisif avec lequel vous les proposez.

avoit faites; voici ce qu'il écrivit à un de ses amis à ce sujet. „ Je vous suis fort obligé, „*lui dit-il*, [61] de ce que vous étant apperçu que „je n'avois pas daigné répondre au gros *Li-* „*vre d'Instances*, que l'Auteur des Cinquièmes „Objections a écrit contre mes Réponses, vous „m'avez envoyé un extrait des plus fortes „raisons de son Ouvrage, qui ont été recueil- „lies & rassemblées par quelques-uns de vos „amis, que vous aviez chargé de ce soin. Vous „avez fait pour moi ce que je n'aurois pas „voulu prendre la peine de faire. Car je „vous avouerai naturellement, qu'il m'im- „porte

[61] Magnopere me tibi devinctum agnosco, Clarissime Vir, quod videns me nullo dignatum esse responso ingentem instantiarum Librum, quem *Objectionum Quintarum Auctor* adversus Responsiones meas addidit, aliquos ex amicis rogaveris, ut præcipuas istius Libri rationes colligerent, & Epitomen ab iis factam ad me miseris. Majorem ea in re meæ famæ quam egomet ipse curam gessisti. Non enim dubitabo apud te profiteri; susque deque mihi esse, sive magni, sive parvi fiam ab illis quos ejusmodi rationes movere potuerint. Præsertim cùm aliquot ex iis quos novi perspicacissimi ingenii homines, qui ipsius Librum evolverunt, significarint mihi se nihil in eo reperisse quod scrupulum sibi injecisset. Illis vero solis satisfacere animus est. Scio mortalium plerosque speciem veritatis facilius quam ve-



„porte peu d'être mépriſé par ceux qui „pourroient s'être laiſſés perſuader aux rai-„ſons de mon Adverſaire; tous les habiles „gens que je connois m'ont aſſûré qu'ils „n'avoient rien trouvé dans ſon Livre, qui „eût pu leur faire naître le moindre doute. „Or c'eſt à eux ſeuls à qui je deſire de plaire, „& non pas aux hommes en général, qui „prennent ordinairement le faux pour le „vrai, & qui ſe tiennent plutôt aux ap-„parences qu'à la réalite; leur appro-„bation ne me flate point aſſez, pour que „je daigne employer tous mes ſoins pour „l'aqué-

ritatem ipſam obſervare, & ſæpius prava quam recta de rebus judicia ferre. Idcirco operæ pretium eſſe non putavi de illorum approbatione obtinenda multum laborare. Acceptiſſima tamen mihi eſt, quam miſiſti, Epitome, & ei me teneri reſpondere agnoſco, ſed in gratiam potius ſuſcepti ab amicis tuis laboris, quam quod illud defenſionis meæ neceſſitas exigat. Perſuaſus enim ſum eos qui illam concinnarunt nunc mecum ſentire, omnes iſtius Libri Objectiones vocibus tantum quibusdam male intellectis, aut falſis hypotheſibus inniti; quippe non alias niſi iſtiuſmodi generis annotarunt, licet tanta ea in re diligentia ſint uſi, ut quaſdam etiam quas me ibi legiſſe non memini adjecerint. *Renat. Cart. ad. C. L. V. Epiſtola, in qua ad Epitomen præcipuarum Gaſſendi inſtantiarum reſpondetur, pag. 143.*

„l'aquérir. Je vous remercie cependant „du Recueil que vous m'avez envoyé, & „je veux bien y répondre, non pas à „cause de la necessité où je suis de me dé- „fendre contre de mauvaises critiques; mais „en faveur de la peine que se sont donnée „vos amis. Ils ont du s'appercevoir que „toutes les Objections de ce Livre ne sont „établies que sur quelques mots mal-enten- „dus, & sur quelques fausses hypothèses. „Il n'en est aucune qui ne soit aussi mal fon- „dée; & bien loin que nos amis en ayent „omis quelques-unes, je crois même qu'ils en „ont ajouté certaines, que je ne me rappelle „point d'avoir lues dans le Corps de l'Ouvrage.

Je ne pense pas, *Monsieur*, qu'on puisse écrire avec plus de hauteur & de fierté. Ce n'est pas là, à coup sûr, ce stile modeste, qui convient si bien aux Philosophes & même à tous les Savans, sur-tout lorsqu'ils écrivent contre des Adversaires, dont le mérite

6: Hæc sunt, Clarissime Vir, quæ magno Instantiarum Libro reponenda esse putavi. Quamvis enim fortasse Auctoris Amicis rem magis gratam facturus essem, si omnes ejus instantias sigillatim refellerem, vererer tamen ne id perinde placeret meis, & ne mihi succenserent quod tempus in re tam parum necessaria tererem atque



rite eſt généralement reconnu de tout l'Univers. Je paſſerois à Deſpreaux d'avoir écrit de cette maniére contre Cotin, & je ne ſerois pas ſcandaliſé ſi le fameux & célebre Boerhave parloit dans ces termes du Médecin *de Lille*; mais que Deſcartes ait affecté un pareil mépris pour un Homme tel que Gaſſendi, pour un Perſonnage ſi illuſtre, cela révolte tous les honnêtes gens & ternit ſa mémoire. Qui ne ſeroit indigné de l'air cavalier & ſuffiſant avec lequel il conclut la même Lettre, d'où je viens d'extraire les deux paſſages rapportés ci-deſſus? „Voilà, *dit-il* [62], tout „ce que j'ai cru devoir répondre à l'énorme „Livre des Inſtances. Et quoique peut-être „les amis de l'Auteur euſſent ſouhaité que „j'euſſe réfuté toutes ſes Objections en dé„tail, je n'ai pu m'y réſoudre: j'ai craint „que les miens ne deſapprouvaſſent ma com„plaiſance; & qu'ils ne me blâmaſſent d'em„ployer mal à propos le tems à une choſe ſi „peu

ita otii mei dominos conſtituerem eos omnes, quibus ſuum in quæſtionibus inutilibus mihi proponendis prodigere luberet. Sed interim pro tua de me ſollicitudine gratias quam poſſum maximas ago. Vale. *Idem*, ibid. pag. 148.

„peu néceſſaire. Je ne veux point d'ailleurs „rendre maitres de mon loiſir des gens qui „veulent employer le leur à me propoſer des „queſtions frivoles & inutiles".

Pour mieux ſentir, *Monſieur*, l'impertinence, & la fade préſomption qu'il y a dans ce raiſonnement, ſouffrez que je mette ici les expreſſions modeſtes, polies, ſenſées & édifiantes, dont Gaſſendi ſe ſert en finiſſant ſes Objections qu'il adreſſe à Deſcartes. „Ce ſont-là, *dit-il* [63], les Remarques que „j'ai cru pouvoir faire ſur vos Méditations; „mais ſouffrez que je vous répète ici ce que „j'ai eu l'honneur de vous dire au commence„ment de ma Lettre; elles ſont ſi legéres, que „vous devez peu vous en embaraſſer; & mon „jugement eſt ſi peu de choſe, que vous de„vez

63 Hæc ſunt, Vir eximie, quæ mihi circa Meditationes tuas adnotanda occurrerunt. Repeto non eſſe cur ipſe ea cures, quod meum judicium tanti non ſit, ut haberi debeat apud te tantilli momenti. Ut enim, cum aliquis cibus palato meo ſuavis eſt, quem diſplicere aliis video, non defendo guſtatum meum eſſe alieno perfectiorem, ita cum menti placet opinio, quæ non arridet ceteris, longe abſum ut tuear me in veriorem incidiſſe. Id potius puto vere dictum, *ſuo quemque ſenſu abundare*: ac tam prope iniquum habeo, velle ut omnes eadem ſint ſententiâ, quam ut omnes eodem ſint guſtu. Quod

„vez n' aucun égard. Je crois qu'il „en est des différentes opinions comme des „différentes viandes. Or de même que, „lorsque quelqu'un condamne un mets que „je trouve délicat, je ne pense pas avoir pour „cela le goût plus fin que lui : tout de même „aussi, quand un sentiment me plaît & qu'une „autre personne le condamne, je suis bien „éloigné de me figurer que je ne saurois être „dans l'erreur : je crois au contraire que „c'est avec raison qu'on prétend que chacun „est prévenu en faveur de son opinion, & „*abonde en son sens* ; il seroit aussi injuste de „vouloir que tous les hommes pensassent de „même, que de prétendre qu'ils eussent le „même goût. Je vous prie donc de porter „tel jugement que vous voudrez sur mes Ob„ser-

dico, ut existimes tibi per me, liberum esse, hæc, quæ sensui, omnia flocci facere, nulloque plane loco habere. Abunde erit, si pronum meum erga te affectum agnoscas, & non ducas pro nihilo venerationem tuæ virtutis. Potest forte aliquid esse inconsideratius prolatum, ut inter dissentiendum proclivius nihil est : id si occurrit plane devoveo. Tu duc lituram, & sic habeto nihil mihi fuisse antiquius, quàm ut demererer, & sartam tectamque tuerer amicitiam tuam. Vale ; scribebam Parisiis, postridie Idus Maias, An. *Sal. Object. Quint. Renat. Cartes. P. Gassend. pag. 55. sub. fin.*

„peut-être m'être échappé quelqu
„ne seroit point assez respectueux
„disputent se laissant aisément en
„feu de leur imagination; si cela e
„voue tout ce qui pourroit vous d
„vous supplie de le faire supprim
„Ecrits. Car j'ose vous protester
„seul & unique but a été d'acq
„estime & votre amitié, dont la
„tion m'est précieuse",

Comparez, *Monsieur*, la manié
de Gassendi à celle de Descartes,
ensuite du caractere différent de ces
losophes: vous voila Juge, je ne
Rapporteur, prononcez définitivem

Pièces [illegible] que je vous produis; le procès me paroit si bon pour Gassendi, que je ne crains pas que vous rendiez un Arrêt qui soit contraire à mon sentiment.

Quelque zélé Cartésien trouveroit sans doute extraordinaire, *Monsieur*, si vous lui montriez ma Lettre, que content de relever les foiblesses de son Maître j'oubliasse de faire sentir toutes ses excellentes qualités: je vai bien-tôt me mettre en en état de me garantir de ce reproche; mais souffrez auparavant que je fasse encore mention de quelques-uns de ses démêlés Philosophiques. Il en eut un considerable avec le celebre Voetius à qui il rendit amplement, dans une Lettre qu'il lui écrivit, les injures qu'il en avoit reçues: il le traita avec encore plus de hauteur qu'il n'avoit traité Gassendi; & ne jetta [64] les yeux sur ses Ecrits que dans ses momens perdus. Il est vrai que Descartes n'eut pas beaucoup de tort de ne point ménager

unquam de eo judicium feram: idque ad te perscribam: legam hæc sex folia iis horis quas animi relaxationi dare consuevi; & quidquid in iis effatu dignum advertam, eodem ordine quo inter legendum occuret, hic notabo. *Epist. Renat. Cartes. ad Gisbertum Voëtium*, pag. 7.

nager cet Adverſaire, car il étoit fondé à ſe plaindre des expreſſions injurieuſes, dont il s'étoit ſervi auſſi le Ciel ſe déclara en faveur de la bonne Cauſe, & Deſcartes remporta la victoire, ſoit dans le fond de la choſe dont il s'agiſſoit, ſoit dans la maniére d'en diſputer. Il y a dans ſa Lettre des traits d'une fineſſe [65] & d'un enjouement infini. Il eut encore une querelle auſſi vive avec un Jéſuite, Profeſſeur de Philoſophie, Auteur des Septiemes Objections contre ſes Méditations. Ces Objections ſont écrites dans le véritable ſtile Jéſuitique: le fiel y eſt répandu par-tout, & les injures y fourmillent;

65 Nondum habeo folium illud quod integrum Titulum continebit, ut pote quod nondum impreſſum eſt, & forte, ut fieri ſolet, omnium ultimum imprimetur. Sed quia in ſuperſcriptione paginarum video te Librum tuum Philoſophiam Carteſianam nominare, vereor ne qui exiſtiment te id feciſſe in fraudem Lectorum, ut cum Librum non abſimilis tituli, ſed diſſimillimi argumenti a me expectent, tuum illis in mei locum vendatur, atque ideo ægré ferre non debebis, ſi maturé hanc Epiſtolam, ad illos inſtituti tui certiores faciendos, evulgem.

In primis ſeptem paginis habes tentum exordium commune in Novatores, & de laudibus Ariſtotelis, in quo nihil notatu dignum invenio, niſi forté quod pag. 2,

y a un grand nombre de pué- de façons de parler basses & ram- que Descartes a relevées avec beau- de raison. „Ces expressions de parler „, si polies, si subtiles & si enjouées vous répétez très-souvent, au nombre quelles celles ci tiennent un rang distin- *Je pense, dites-vous: je le nie, moi, rêvez: cela est certain & évident, ajoutez- : je le nie, vous rêvés: il vous le sem- seulement: il le paroît; mais il ne l'est , &c.* si elles ne servent à rien pour au- ser votre sentiment, elles sont du moins nes pour faire rire, paroissant folles, „ridi-

quosdam Theologiæ Doctores immoderato con- zelo ipsam . . . . . . ac pietatem consumere, quam si concordiam optare esset aliquod crimen præ- , & vulgare Theologis; quod ego virtutem ma- & vere Christianam semper putavi. Beati pa- , Domine Voeti, sed quamdiu rixas quæres, non felix. *Idem*, ibid.

Elegantiæ jam sæpius dictæ, quæ hic repetuntur: gito, ais: nego: somnias. Et, certum addis, & evi- . Nego, somnias: videtur duntaxat, apparet, non &c: hoc nomine saltem risum movent, quòd in eo seriò ageret essent ineptæ. *Object. Sept.* cum *Notis* *oris*, pag. 98.



lui où il compare Descartes. Il
paroît, singulier. . . . Un homme
„fort simple, *dit-il* [67], apperçu

[67] Si omisisti aliquid olim, si censuisti
& humani a te nihil alienum putas) sup
omnis ille labor tuus, atque omnino ver
ut ne contingat quod Rustico nuper. I
vidit Lupum a longe, hæsit, & egit ita
adolescente ingenuo, quem comitabatur,
Animal haud dubie. Movetur, ingredi
vero Animal? Nempe unum aliquod eor
Quæ porro illa sunt? Bos, Equus, Capr
est Bos? Non. Cornua non habet. A
caudatum est; non Equus est. An Capr
hoc imberbe; Capra non est. Asinus et
Bos, nec Equus, nec Capra sit. Quid

loigné de lui: il demandà à son Maî-
jeune homme fort doux & fort poli:
moi, je vous prie, qu'est.ce que je
Sans doute c'est un Animal, puis-
remue & qu'il marche; par consé-
: c'est un de ceux que je connois, qui
le Bœuf, le Cheval, la Chévre &
. Est-ce un Bœuf? Non, il n'a pas
rnes. Est-ce une Chévre. Non, il
„n'a

Capra, Asinus: Non est Bos, non Equus, non
non Asinus: Ergo assiliens & triumphans, non
al: Ergo aliquid non Animal. Strenuum sane
hum, non ex Lycæo, sed ex Armento! Vis
n illius?
is, video, male posuit apud se in animo, etsi
novi Animalia omnia, aut nullum est Animal
a quæ novi. At quid illud nostrum ad institutum
e lacti lac non videtur similius. Ne dissimu-
ces non nihil, quod habes in animo. An non
ovi omnia, quæ spectant & spectare possunt ad
aut illud, nihil ad corpus pertinet, præter illud,
a pertinere intellexi? Et vero si omnia, non
omisisti, vel unum; si aliquid quod revera sit
, aut rei corporeæ, ut animæ, menti tribuisti:
tionem, si sensum, si imaginationem malè re-
a corpore, aut anima corporea: Addo si vel
s aliquid illorum a te commissum; an vereri
es eundem exitum, ut quidquid concludas, sit
m male? *Idem*, ibid. pag. 50.

„n'a pas de barbe. Estce un Cheval?
„il a la queue trop petite. C'est don
„Ane, puisque ce n'est ni une Chévre
„un Bœuf ni un Cheval. Vous riez?
„tendez, je vous prie, la fin de la f
„Le Maître voyant l'imbécilité de son V
„lui dit, tu aurois pu également sout
„que c'étoit un Cheval. Comment auro
„pu faire repartit le Rustre? Ecoute,
„pondit le Maître: ce n'est point un Bœ
„il n'a point de cornes: ce n'est pas u
„Chévre, il n'a point de barbe: ce n'
„point un Ane, il a les oreilles trop court
„c'est donc un Cheval. Le Païsan, frap
„& surpris de cette nouvelle analyse, s'éc
„d'abord: ce n'est point un Animal,
„tous les Animaux que je connois se réd
„sent au Bœuf, au Cheval, à la Chévre &
„l'Ane: Or ce n'est ni un Bœuf, ni un Ch
„val, ni une Chévre, ni un Ane; donc
„n'est point un Animal. Cet homme ru
„que étoit bon Philosophe pour des Païsan
„mais non pas pour des personnes sorties
„Lycée. Prenez garde que vous lui resse
„blez parfaitement, & qu'une goute de l
„n'est pas plus sembable à une autre gou
„Ne raisounez-vous pas comme lui, lorsq
„vous dites: *Je connois ce qui appartient*

„cor

ou, *Rien n' appartient au corps, que j'ai connu autrefois lui appartenir?* r vous n'avez pas tout connu, s'il y moindre chose que vous ignoriez, si vez attribué à l'Esprit quelques qua- u Corps, & si vous en avez retranché les-unes de ce dernier, soit en pri- a Matiére de la force motrice & de sation, soit en la croyant incapable uvoir jamais recevoir la pensée; ne vous pas craindre d'avoit tiré de vos pes une conclusion aussi fausse, que ue ce Païsan tiroit des siens?

ru, *Monsieur*, devoir vous rapporter ge de ce Jésuite pour deux raisons: niére, parce qu'il sert à justifier Gas- les reproches qu'on a voulu lui faire prêté des armes à ceux qui admet- la matérialité de l'Ame. D'où vient me-t-on ce Philosophe d'avoir fait les Objections qu'un Theologien, dont as ont été approuvés par la Société? nde c'est que je m'en sers pour mon- foible de l'opinion qui réduit les Bê- ang des simples Machines; sentiment azardé pour croire que Descartes en veritablement persuadé. C'est la né- de soutenir la distinction réelle de

 l'Esprit

l'Esprit & du Corps qui le conduisit à
fuser une ame aux Animaux; il crut ren
sa cause meilleure en niant absolument
la Matiére pût jamais recevoir aucune
sation. Gassendi avoit prédit cette suppr
sion d'Ames: il avoit compris que tôt
tard Descartes feroit cette réforme. Je
assûré, *lui dit-il* [68], que vous n'accorde
point aux Animaux un esprit semblable
vôtre; ils seront fort heureux si vous
laissez en possession de leur ame.

La Connoissance de la nature de l'Ame
Bêtes est remplie de difficultés, & quelq
Hypothése qu'on embrasse, on est embarra
à résoudre bien des doutes qui se présente
à l'esprit. Si on la considére comme u
modification de la Matiére, il est à craind
qu'on n'admette que celle des hommes est
la même nature. Dès qu'on convient q
la Matiére peut recevoir des perceptions
des sensations, en la subtilisant d'avanta
en la faisant monter à un degré de per
ction plus haut, que celui de l'Ame des Bêt
elle s'élévera jusqu'à lAme des hommes.
voit dans les Animaux un exemple de ce
g

[68] Ut prætereaın idem de aliis Animalibus dictum
quibus tu Mentem tibi ipsi parem non concesser

les uns font beaucoup plus in-
: beaucoup moins lourds que les
découvre la même chose chez les
il y a autant de différence entre
Champenois & un Académicien,
ı Cochon qui se veautre dans son
n Chien bien élevé, uniquement
soin de plaire & de flater son
Dès que la Matiére est capable de
uelque perception & quelque sen-
s le plus bas de ces quatre degrés,
e comprendre qu'en la subtilisant,
iant, en l'organisant, on peut l'éle-
u plus haut.

-fuyant des Péripatéticiens, pour
Objection, est pitoyable. Ils pré-
e l'Ame des Bêtes n'est qu'une forme
parce qu'elle diffère infiniment, dans
nce du bien & de l'honnête, de celle
r. A cela on leur répond que, si
e de la nature des Ames venoit du
moins de perception qu'elles ont,
que celle des enfans & des im-
ussent pas de la même espèce que
ıommes sages & sensés. C'est en
vain

.e, si vel animam te auctore habeant! *Pet.*
ect. Quint. pag. 83.

vain que les Péripatéticiens disent
Ames des enfans & des imbéciles n
encore la perception des choses
guent l'Homme de la Bête, c'est
les organes ne sont point encore fo
les premiers, & sont très-mal disp
les derniers; on montre aisément
losophes tout le foible de ce raiso
„Puisqu'il n'y a, *leur dit-on* [69], qu
„ganes qui déterminent le degré d
„gence & de la conception des A
„peut vous assûrer que, si celle d'u
„se fût trouvée placée dans le cor
„stote ou de Scot, elle n'eût pas
„qualités qu'ont eu celles de ces Phil
„De même, si les leurs eussent
„corps d'un Baudet, toutes les m
„raisonnement qu'elles eussent donn
„sent bornées à choisir dans un Pré
„leurs chardons. Les organes étan
„vous, la seule chose à laquelle on
„tribuer la différence étonnante q
„perçoit entre les opérations de l'
„enfans & les conceptions de celle d
„mes, vous ne devez point trouver

69 Lettres Juives, Tom. VI. Lettr. cent troisième. Edit. de la Haye.

-meme Etre intellectuel, placé dans ps humain bien organisé tel que celui tote, fasse un Philosophe; & ne pro- que des Actions lourdes, simples & formes, dans le corps d'un Ane cent fois - être moins bien organisé que celui enfant.

faut donc convenir, *Monsieur*, qu'il que par la Révélation qu'on peut ver que l'Ame des Bêtes est d'une na- différente de celle de hommes. Car onnant par le secours de la simple lu- naturelle, dès qu'on avouera, comme Péripatéticiens, les Gassendistes, les istes, que la Matiére est capable de re- ir la perception & la sensation, de for- enfin l'Ame des Bêtes, on sera en droit re qu'en subtilisant cette Matiére, & en isant agir sur des organes plus parfaits, pourra former l'Ame des hommes, & hommes les plus savans & les plus judi- x.

escartes avoit parfaitement senti toutes ifficultés, & comme elles s'opposoient distinction précise qu'il avoit établie en- l'Esprit & le Corps, soutenant que la iére ne pouvoit avoir que de l'étendue, a profondeur, de la largeur, de la du- reté,

„turel? Ce qui fait bruit se remue: ce
„se remue n'est pas gelé: ce qui n'est
„gelé est liquide; & ce qui est liquide
„sous le faix. Car d'attribuer cela seulem
„à une vivacité du sens de l'ouïe, sans
„cours, sans conséquence, c'est une chim
„& ne peut entrer en notre imaginati
„de même faut-il estimer de tant de sorte
„ruses & d'inventions de quoi les Bête
„couvrent des entreprises que nous fai
„sur elles. .... Je ne veux obmettre d'a
„guer cet autre exemple d'un Chien que P
„tarque dit avoir vu . . . lui étant dans
„Navire. Ce Chien étant en peine d'av
„l'huile qui étoit dans le fond d'une Cruc
„où il ne pouvoit arriver de la langue p
„l'étroite embouchure du Vaisseau, alla c
„rir des cailloux & en mit dans cette Cru
„jusques à ce qu'il eût fait hausser l'h
„près du bord où il pût atteindre. (
„qu'est-ce, si ce n'est l'effet d'un esprit
„subtil?"

Q

7ª Incredible enim . . . . apparet quomodo possit sine ullius animæ ministerio, ut lumen a Lupi pore reflexum in Ovis oculos tenuissima nervorum corum fila moveat, & ex illa motione ad cereb usque pertingente spiritus animales in nervos diffun

„ simple Machines, & je dis avec lui: „Dieu [70] leur a fait précisément les mêmes „organes de sentiment que les nôtres: Or „Dieu n'a fait rien d'inutile: donc si elles ne „sentent point, Dieu a fait un Ouvrage inu„tile; Donc il n'a point fabriqué tant d'orga„nes de sentiment. pour qu'il n'y eût point „de sentiment; Donc les Bêtes ne sont pas „de pures Machines".

. Joignons ces raisons à un passage de Montagne. „ Le Renard, *dit-il* [71] „de quoi se „servent les Habitans de la Thrace, quand „ils veulent entreprendre de passer au-dessus de „la glace de quelque Rivière gelée & le lâchent „devant eux pour cet effet: quand nous le „verrions au bord de l'eau approcher son „oreille bien près de la glace pour sentir s'il „oira, d'une longue ou d'une voisine distance, „bruire l'eau courant au-dessous, & selon „qu'il trouve par-là qu'il y a plus ou moins „d'épaisseur en la glace, se reculer ou s'avan„cer, n'aurions-nous pas raison de juger „qu'il lui passe par la tête ce même discours „qui seroit en la nostre: & que c'est une ra„tiocination & conséquence tirée du Sens na-

. turel?

71 Essais de Michel de Montagne. Liv. II. Chap. XII. pag. 148. Edit. in 4. de Londres.

„turel? Ce qui fait bruit se remue:
„se remue n'est pas gelé: ce qui n'
„gelé est liquide; & ce qui est liqui
„sous le faix. Car d'attribuer cela seul
„à une vivacité du sens de l'ouïe, s
„cours, sans conséquence, c'est une ch
„& ne peut entrer en notre imagi
„de même faut-il estimer de tant de so
„ruses & d'inventions de quoi les B
„couvrent des entreprises que nous
„sur elles. .... Je ne veux obmettre
„guer cet autre exemple d'un Chien q
„tarque dit avoir vu ... lui étant d
„Navire. Ce Chien étant en peine c
„l'huile qui étoit dans le fond d'une C
„où il ne pouvoit arriver de la langue
„l'étroite embouchure du Vaisseau, all
„rir des cailloux & en mit dans cette C
„jusques à ce qu'il eût fait hausser
„près du bord où il pût atteindre.
„qu'est-ce, si ce n'est l'effet d'un esprit
„subtil?"

7. Incredibile enim ... apparet quomodo
possit sine ullius animæ ministerio, ut lumen a Lu
pore reflexum in Ovis oculos tenuissima nervorum
eorum fila moveat, & ex illa motione ad cer
usque pertingente spiritus animales in nervos diffi

Quelque partisan qu'Arnaud ait été de la Philosophie de Descartes, ayant écrit ses Objections plutôt pour fortifier les sentimens de ce dernier, que pour les détruire, il avoue cependant qu'il y a apparence que l'opinion qui prive les Bêtes de l'ame ne sera jamais reçue par les hommes. Il me paroît, „impossible, *dit-il* [72], qu'il se puisse faire „que, sans le ministère & le secours d'aucune ame, la lumiére qui réfléchit du corps „d'un Loup dans les yeux d'une Brebis, remue tellement les petits filets de ses nerfs „optiques, qu'en vertu de ce mouvement qui „va jusqu'au cerveau, les esprits animaux soient „répandus dans les nerfs en la maniére qui „est requise pour faire que cette Brebis prenne „la fuite".

Finissons, *Monsieur*, ces réflexions par quelques unes de l'excellent Traducteur de Mr. Locke. Ce Philosophe Anglois ayant soutenu que [73] „ si l'on ne pouvoit douter „que les Bêtes ne composent & n'étendent „leurs

tur eo pacto, quo necesse est ad hoc ut Ovis fugam arripiat. *Objectiones Quartæ in Meditat. Renat. Cartes.* p. 112.

73 Essai Philosoph. sur l'Entendement Humain Liv. II. Chap. XI. pag. 112.

„les Brutes: excellente qualité
„sauroient acquérir en aucune n
„secours des facultés de leur
Coste remarque sur cela que u
norera jusqu'à quel degré les
nent, & sont à cet égard plus
unes que les autres, on ne p
définir précisément leur maniére
ni en déterminer les bornes. „N
„pas être, *dit-il* [74], qu'un Chie
„avoir couru un Cerf tombe sur
„autre Cerf & refuse de la sui
„par une espèce d'abstraction q
„Cerf est un Animal de la mên
„celui qu'il a couru d'abord, q
„soit pas le même Cerf? Il

„rieures par le raisonnement à des Bêtes „d'une autre espèce; mais qu'il s'en trouve „aussi constamment qui raisonnent avec plus „de subtilité que quantité d'autres de leur „espece. J'ai vu un Chien, qui en hyver „ne manquoit jamais de donner le change „à plusieurs autres, Chiens, qui le soir se „rangeoient autour du foyer. Car toutes „les fois qu'il ne pouvoit pas s'y placer aussi „avantageusement que les autres, il alloit hors „de la Chambre leur donner l'allarme d'un „ton qui les attiroit tous après quoi rentrant „promptement dans la Chambre, il se pla„çoit auprès du foyer fort à son aise, sans „se mettre en peine de l'abboyement des au„tres Chiens, qui quelques semaines après „donnoient encore dans le même panneau.

Il faut avouer, *Monsieur*, que si le Systéme de Descartes est véritable, voilà une Pendule qui se conduisoit aussi finement que l'homme le plus rusé. En vérité, soutenir sérieusement que les Bêtes ne sont que de simples Machines, c'est vouloir éprouver jusqu'où peut aller la licence du Paradoxe.

C'est avoir assez critiqué les opinions de Descartes, venons actuellement, *Monsieur*. à l'énumération de ses excellentes qualités & de ses grands talens Tout le monde con-

metre. „Dans une Critique, a
„a faite à Londres du Discou
„Fontenelle, on a osé avancer
„n'étoit pas grand Géometr
„parlent ainsi peuvent se repro
„leur Nourrice. Descartes a
„grand chemin du point où
„Géométrie jusq'au point où
„que Newton en a fait après
„premier qui ait enseigné la m
„ner les équations algébraïque
„Sa Géométrie, graces à lui
„mune, étoit de son tems si pro
„cun Professeur n'osa entrepr

„pliquer, & qu'il n'y avoit en Hollande „que Schooten, & en France que Fermat, „qui l'entendiſſent.

„Il porta cet eſprit de Geométrie & d'in„vention dans la Dioptrique, qui devint en„tre ſes mains un Art tout nouveau; & s'il „s'y trompa en quelque choſe, c'eſt qu'un „homme qui découvre de nouvelles Terres „ne peut pas tout d'un coup en connoître „toutes les propriétés".

La Méthode, ou la Logique de Deſcartes, eſt auſſi excellente que celle de l'Ecole eſt ridicule & pitoyable. Elle conſiſte dans quatre Points principaux, & qui tous tendent également à apprendre aux hommes à raiſonner conſéquemment & ſur des notions claires & diſtinctes. „J'ai ſuivi, *dit-il*[76], avec „ſoin les Préceptes ſuivans. Premiérement, „je

dius reſolvendas . . . tertium, ut cogitationes omnes . . . certo ſemper ordine promoverem . . . Poſtremum, ut tum in quærendis mediis, tum in difficultatum partibus percurrendis, tam perfectè ſingula enumerarem, & ad omnia circumſpicerem, ut nihil a me omitti eſſem certus. *Renat. Carteſ. de Method.* pag. 11, & 12.

„je n'ai jamais admis pour certain que ce „que je voyois évident & certain. Seconde„ment, j'ai toujours divifé & féparé les dif„ficultés en autant de parties différentes que „je croyois qu'il étoit expédient de le faire, „pour les réfoudre commodément. Troi„fiémement, j'ai toujours donné un ordre à „mes difcours & à mes penfées, & j'ai été „des chofes fimples au mixtes par degrés & „peu à peu. Quatriémement, j'ai employé „tant de précautions dans la recherche de la „vérité, & j'ai examiné les chofes avec tant de „foin & tant d'exactitude, que je crois pou„voir être affûré d'avoir employé tous *les* „moyens pour difcerner le vrai du faux."

Qui-

77 La Raifon même, dit Defcartes, nous convainc que le Monde a été créé au commencement dans fa perfection, comme la Foi nous l'append. Mais pour comprendre mieux de quelle maniére Dieu l'a créé, & le conferve, remontons plus haut, & voyons dans la conftruction d'un Monde imaginaire, non pas comment il a créé le Monde réel; mais comment il a pu le créer, & le conferver, en fuivant certaines loix de mouvement, quoiqu'il ne l'ait par créé réellement felon cette Hypothéfe.

Dans cette Hypothéfe Dieu crée la Matiére indéfinie & homogéne. Dieu établit certaines loix de mouvement. Selon ces loix, tout corps mu doit tendre à fe mouvoir en ligne droite. Dieu produit une quantité

Quiconque voudra mettre en pratique ces quatre Maximes de Descartes, sera certain de découvrir plus de vérités dans un jour que tous les Philosophes Scholastiques n'en ont connu pendant cinquante ans. Si ce Philosophe s'y fût toujours tenu fortement attaché, il auroit encore poussé ses découvertes plus loin; mais enfin il abandonna lui-même les principes qu'il avoit établis. Il laissa la Géométrie qu'il avoit choisie pour guide pendant un tems, & se livra si fort à l'esprit de Systême, que sa Philosophie ne fut plus dans bien des endroits qu'un Roman ingénieux. Le Jésuite Regnault a assez bien mis dans un seul point de vûe [77] toute l'Hypothèse

de mouvement qui subsistera la même, sans diminuer, sans augmenter; il divise la Matiére en parties égales & cubiques, auxquelles il donne un mouvement égal & circulaire sur leur centre. Dans ce mouvement, l'intérieur de chaque partie cubique devient un petit globe, une petite boule; & les angles brisés fournissent une poussiére infiniment déliée des parties irréguliéres & branchues. La poussiére infiniment déliée, c'est la Matiére subtile, ou le premier Elément. Les petits globes ou les petites boules sont la Matiére globeuse, ou le second Elément. De l'assemblage de ces trois Eléments naissent les Tourbillons, le Soleil, les Etoiles & les Planetes, enfin l'Univers matériel.

thèse de ce Philosophe. Il a raison au reste de dire que Descartes croyoit dans le fond du cœur la Matiére infinie [78]. Car que signifie ce terme d'indéfini, dont il se sert [79] & qui n'exprime rien? Ou il faut que la Matiére soit finie, ou infinie, il n'y a aucun milieu entre ces deux choses. L'Auteur de la Philosophie du Bon-Sens me paroît être fondé de se récrier sur cette définition, & de dire [80]: N'est-

Tandis que les globules du second Elément se meuvent sur leur centre propre, différentes Masses de ces trois Matiéres diverses tournent chacune sur un centre commun; delà les Tourbillons.

La Matiére subtile, ou la matiére du premier Elément, ayant moins de force, que les petits globes du second Elément, pour s'éloigner du centre commun de son mouvement circulaire, est repoussée & se trouve réunie dans le centre même, ou vers le centre du Tourbillon; & c'est le Soleil, ou quelque Etoile fixe.

En divers Tourbillons, les parties les plus grossiéres de la Matiére subtile, & les parties branchues du troisiéme Elément s'accrochent s'enchassent les unes dans les autres, font une sorte de croûte qui environne l'Astre intérieur: & ce sont les Planetes, & les Cometes. Les Astres incrustés errent-ils de Tourbillons en Tourbillons? ce sont des Cometes. Demeurent-ils absorbés dans un Tourbillon qui les force de suivre la direction de son mouvement? ce sont des Planetes: la Terre en

„N'eft-il pas abfurde de prétendre qu'une „chofe n'eft point finie, & qu'elle n'eft point „infinie; mais qu'elle eft *indéfinie*. J'aime-„rois autant qu'un homme, à qui l'on de-„manderoit fi les Bouteilles de vin qui font „dans fa cave font en nombre pair ou impair, „répondît qu'elles font en nombre *indépair*. „S'il en avoit bu quelques unes, je lui paffe-„rois cette réponfe, car il faut réellement „avoir

eft une, qui tourne autour du Soleil, emportée par le Tourbillon du Soleil même.

Enfin le mouvement & la tiffure des parties infenfibles font les différentes propriétés des Corps; delà l'Univers. *Regnault*, Origine ancienne de la Phyf. nouvelle, Tom. I. pag. 100.

78 Regnault, Origine ancienne de la Phyfique nouvelle, ibid.

79 Nous faurons auffi que ce Monde, ou la Matiére étendue qui compofe l'Univers, n'a point de bornes, pour ce que quelque part où nous veuillions feindre, nous pouvons encore imaginer au-delà des efpaces indéfiniment étendus, que nous n'imaginons pas feulement; mais que nous concevons tels en effet que nous les imaginons. De forte qu'ils contiennent un corps indéfiniment étendu; car l'idée de l'étendue que nous concevons en quelque efpace que ce foit, eft la vraie idée que nous devons avoir du corps. *Princip. de la Philof. par René Defcartes*, Seconde Partie, nombre 21. p.92.

80 La Philofophie du Bon-Sens, &c. pag. 299.

„avoir le cerveau troublé, pour assûrer qu'„une chose est & n'est d'aucune maniére".

Descartes ne voulant point admettre de vuide, & faisant consister l'essence de la Matiére dans l'extension, fut obligé d'admettre cette prétendue indéfinité pour ne point être forcé d'avouer que la Matiére étoit infinie. Cette opinion est très-dangereuse, contraire à la Religion, & Spinosa s'en est servi comme d'un échafaud pour bâtir son Systême. Par-„tout où il y a de l'étendue, *dit-il*, il y a „de la matiére, puisque l'étendue est l'essence „de la Matiére; car quelque part que nous „veuillions feindre, il nous est facile d'ima„giner au-delà des espaces étendus, & qui „sont tels réellement que nous les imaginons; „l'Etendue est donc immense & infinie, par „conséquent la Matiére. Or il ne sauroit y „avoir deux Infinis distincts & séparés, Dieu „& la Matiére: cela répugne, l'idée de l'in„fini emportant tout ce qui est; par consé„quent la Matiére est donc Dieu elle-même „puisqu'elle est infinie, & il n'est aucune „autre Substance. Tout ce qui existe, existe „en

81 Discours prononcé par Mr. Le Cat à l'ouverture de ses Cours d'Anatomie & d'Opérations, inséré dans le

„en elle & par elle, & n'en est que des modi-
„fications.

Descartes sentoit qu'on pouvoit lui prêter des sentimens aussi impies & qu'il étoit bien éloigné d'avoir. Il eut donc recours au terme vague d'indéfini, dont il n'eut point eu besoin s'il avoit voulu admettre le Vuide; mais il le combattit vivement, & il faut convenir que les raisons qu'il a employées contre son existence sont d'une grande force. Nous en ferons mention dans la Lettre suivante en examinant le Systême de Mr. Newton; & nous parlerons des Tourbillons du Philosophe François lorsque nous serons parvenus à Mr. de Fontenelle.

Bien des personnes accusent Descartes de n'avoir pas été bon Anatomiste. Il est vrai qu'il a fait quelques fautes dans les Traités qu'il a donnés sur l'Anatomie; mais c'est être injuste que de ne pas le regarder comme un des plus savans Philosophes dans cette Science. Un habile Chirurgien, connu de toute l'Europe & qui fait admirer aujourd'hui ses vastes connoissances l'a justifié contre ses accusateurs. „Savez-vous, *dit-il* [81],

„quel

Tome XXV. de la Bibliotheque Françoise. II. Part. pag. 249.

„quel étoit Descartes qui a renouvellé la face „de toutes les Sciences? Anatomiste des plus „subtils, il s'en faisoit gloire contre ces Demi-Savans qui lui reprochoient d'être le „Disciple des Bouchers. Comme un autre „Démocrite, il n'étoit pas chez lui sans quelque Morceau d'Anatomie, & c'étoit-là tout „le Cabinet qu'il avoit à montrer aux véritables Savans; aussi son exactitude alla-t-elle „si loin dans l'examen des moindres parties „de l'Animal, que pas un Médecin de profession, dit Mr. Baillet, ne pouvoit se vanter d'y avoir pris garde de plus près que „lui. Il assûroit dans une Lettre au Pere „Mersene qu'après onze ans de recherches „dans l'Anatomie, il n'y avoit point de partie „dans le Corps Humain, si petite qu'elle parût, dont il ne crût pouvoir expliquer la „formation par les causes naturelles. On „le voit persuadé dans son Livre de la Méthode, que ces connoissances le conduiront „infailliblement nonseulement à guérir les „Corps & à prolonger la vie; mais même, „ce qui vous surprendra peut-être, à guerir celles de l'Esprit, à rendre les hommes plus sages, „plus habiles. L'Esprit, *dit-il*, est si dépendant „du Corps que, s'il est possible de trouver „quelque moyen qui rende les hommes plus „sages

„ſages & plus habiles qu'ils ne ſont, je crois „que c'eſt dans la Médecine qu'on le doit „chercher.

Je crois devoir défendre Deſcartes contre une déciſion un peu trop Angloiſe de Mr. de Voltaire. „*Très peu de perſonnes à* „*Londres*, dit-il [82], *liſent les Ecrits de* „*Deſcartes dont effectivement les Ouvrages* „*ſont devenus inutiles*". Tant pis pour ceux qui ſont aſſez prévenus & aſſez livrés à leur préjugés, pour ne point goûter les belles choſes qui ſont répandues dans les Ouvrages de ce Philoſophe. Ceux qui les regardent comme inutiles méritent d'être conſidérés ou comme des ignorans, ou comme ces perſonnes dont Mr. de Voltaire, ſe moque lui-même, qui ont été choquées de la comparaiſon que Mr. de Fontenelle a faite de Deſcartes à Newton, uniquement parce que Deſcartes étoit François. Car enfin, ſi les opinions qu'il a ſoutenues ne ſont point d'une évidence Mathématique, celles de ſes Adverſaires ſont dans le même cas. Je laiſſe à part tous les Syſtêmes Phyſiques & je ne conſidére actuellement Deſcartes que comme Logicien & Métaphyſicien;

82 Lettres ſur les Anglois, Lettre quinzième. pag. 109.

res de la spiritualité & de l'i
l'Ame? Je conviens qu'il ne
regarder comme évidentes & M
dès qu elles ne le sont point;
les étudier, les approfondir
aveuglément, puisqu'étant au
& aussi vraisemblables que cell
opposé, elles sont encore aut
Révélation. En vérité, Mr.
s'est un peu trop laissé empor
siasme Newtonique. J'aime
respecte autant les Anglois qu

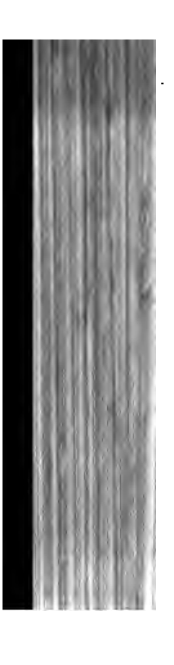
TEMOIGNAG

83 De la Reine. Christine de Suède,
Descartes, imprimé sur l'Original qui e
thèque des Religieux de Sainte Génev

nis guère François sur cet Article; mais je tâche de n'être point la dupe de ma prévention.

Je justifierai encore Descartes contre un trait malin & Jésuitique du Pere Regnault. „ *On fait même dire à la Reine Christine que Descartes contribua beaucoup à la faire entrer dans le Sein de l'Eglise Romaine*", Il cite Rohault, Entretiens sur la Philosophie. pag. 217. Qui ne croiroit en lisant ce passage, qu'il n'est rien de si incertain que ce fait, & qu'il n'est constaté que par un bruit sans fondement rapporté par Rohault? Cependant ce Jésuite n'a pu ignorer que *l'on ne faisoit rien dire à la Reine de Suède*; mais que c'étoit elle-même qui avoit parlé, & parlé très-expressément dans un Certificat [83], qu'elle donna peu de tems après la mort de

e notre approbation, & le témoignage de notre estime, dont il a reçu pendant sa vie des marques assez éclatantes, pour accorder à ses amis après sa mort, ce témoignage qu'ils nous demandent. Nous confessons donc que sa réputation & ses Ecrits nous donnérent autrefois envie de le connoître: que ce desir Nous fit employer le crédit du Sieur Chanut, Ambassadeur Ordinaire de France, alors en notre Cour, pour le disposer à Nous donner cette satisfaction: Que l'amitié intime qui étoit entre ces deux excellens Hommes, & celle que



roître douter de ce fait & de se
termes: *On fait même dire à la R*

Les Jésuites auroient plus du
cartes qu'ils n'ont fait & qu'ils

le Sieur Chanut avoit pour Nous, le f
reusement à notre dessein, & à le dispo
Hermitage pour Nous venir trouver; ce
reçu de Nous avec tous les honneurs
d'estime que Nous avons cru convenir
& à son mérite. L'ayant disposé à qu
notre Cour, Nous voulumes recevoir d
tre quelque teinture de la Philosophie &
tiques, & Nous avons employé les heur
sir à cette agréable occupation, autant q
& importantes affaires le pouvoient p
pendant Nous eumes la douleur de N
par la mort d'un si illustre Maître, à q
voulu donner cette marque de notre e

core. (ce grand Homme eut la foiblesse de vouloir leur plaire & de les flater, soit pour les engager à protéger sa Philosophie, soit pour les empêcher de le décrier dans l'esprit du Peuple : ruse ordinaire à la Société: stratagême sur lequel elle fonde la perte de tous les gens qu'elle n'aime point. „Je déclare, *dit-il* [84], *en écrivant au Pere* „*Dinet Provincial des Jésuites*, que je n'entre-„prendrai rien qui puisse blesser le re-„spect

miséricorde achevérent après à nous faire embrasser les Vérités de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine; que le dit Sieur Descartes a toujours constamment professée, & dans laquelle il est mort, avec toutes les marques de la vraye pieté que notre Religion exige de tous ceux qui la professent. En foy de quoy Nous avons signé ces Presentes, & y avons fait apposer notre Sceau Royal. Fait à Hamburg le 30 d'Août. 1667. Signé, Christine-Alexandra; & plus bas M. *Santini*.

84 Et omnino profiteor me nihil scienter contra Prudentiorum consilia vel Potentiorum voluntatem esse facturum. Cumque non dubitem quin ea pars in quam Societas tua se flectet, alteri debeat præponderare, summo me beneficio afficies, si tuæ tuorumque sententiæ monere velis; ut quemadmodum in reliqua vita vos semper præcipue colui & observavi, sic etiam hac in re, quam alicujus momenti esse puto, nihil nisi vobis faventibus suscipiam *Epist. Renat. Cartes.* P. Dinet. Soc. Jes.

„ſpect que je dois aux Puiſſances, & que j'au„rai toujours ſoin de ſuivre les avis des gens „ſages; or comme je ſuis aſſûré que le parti „que choiſit votre Société eſt toujours le plus „ſenſé je vous prie de m'apprendre vos ſenti„mens & ceux de vos Confreres, afin que je „puiſſe en profiter, & qu'ayant toujours eu „pour tout votre Corps un reſpect infini, „je n'entreprenne rien à l'avenir dans une „affaire qui me paroît conſidérable, ſans être „certain, au prèalable, de vos conſeils & de „votre protection.

Tant d'humilité conviendroit bien à un Philoſophe, ſi ſon but avoit été different, & s'il eût eu pour des veritables Sages les égards qu'il affectoit pour les Boute-feux de la France.

Deſcartes mourut le 11. Février 1650. à Stockholm, où la Reine de Suéde l'avoit appellé, pour être ſon Maître & ſon Guide dans l'étude de la Philoſophie. Le ſort de ce grand Homme fut plus beau après ſa mort que pendant ſa vie. Son génie & ſes vaſtes connoiſſances lui avoient fait des ennemis qui ne le laiſſérent guère tranquile. „Tant de perſécutions, *dit Mr. de Voltaire* [85], „ſuppoſoient un très grand mérite & une ré-

„puta-

85 Lettres ſur les Anglois, Lettre XIV. pag. 108.

„putation éclatante; auſſi avoit-il l'un & „l'autre. La Raiſon perça même peu à peu „dans le Monde à travers les ténebres de „l'Ecole & les Préjuges de la ſuperſtition po„pulaire. Son nom fit enfin tant de bruit „qu'on voulut l'attirer en France par des ré„compenſes. On lui propoſa une Penſion „de mille écus: il vint ſur cette eſpérance, „paya les fraix de la Patente qui ſe vendoit „alors, n'eut point la Penſion; & s'en re„tourna philoſopher dans ſa Solitude de „Nord-Hollande, dans le tems que le Grand „Galilée, à l'âge de 80 ans, gémiſſoit dans les „priſons de l'Inquiſition, pour avoir dé„montré le mouvement de la Terre.

Gaſſendi & Deſcartes eurent pluſieurs illuſtres Diſciples. Bernier fameux Voyageur, a donné un Abregé, en François, de la Philoſophie de Gaſſendi; il a ajouté des doutes à la fin de cet Ouvrage, qui marquent autant de ſcience & de pénétration que de candeur & de probité.

Rohault a fait un Traité de Phyſique, conforme aux Principes de Deſcartes. Quoiqu'il ne ſoit pas fort étendu, il eſt très-bon, & écrit d'une maniére nette, préciſe & fort claire.

Regis & Pourchaut ont ſuivi ce même Philoſophe dans leurs Cours de Philoſophie.

§. III.

MALLEBRANCHE.

Le plus célébre des Disciples des Desc
& celui qui a fait & fait encore le pl
bruit, est le Pere Mallebranche, Orat
& un des plus illustres Membres qu'il
eu dans l'Académie des Sciences. Il av
génie grand, vaste, profond; mais il se
soit trop emporter au feu de son ima
tion. Il donnoit quelquefois dans des
sions sublimes à la vérité; mais qui n'en
ient pas moins fausses & moins chiméri
Les deux sentiments qu'il a soutenus dan
Livre de la Recherche de la Vérité, &
ont fait beaucoup de bruit, dont le pre
établit que nous voyons tout en Dieu;
second qu'il ny a aucune preuve Phil
phique de l'existence des Corps, ont ét
vement attaqués, & j'ose dire détruits &
versés. Examinons-les, *Monsieur*, l'un a
l'autre. Voici sur quoi Il fonde le premi
„On doit, *dit-il*, remarquer que comr
„n'y a que Dieu qui connoisse par lui-m
„ses volontés, lesquelles produisent tou
„Etres, il nous est impossible de sa
„d'autre que de lui s'il y a effectiven
„hors de nous un Monde matériel, semb
„à c



„á celui que nous voyons ; parce que le „Monde matériel n'est ni visible, ni intelli- „gible par lui-même. Ainsi, pour être plei- „nement convaincu qu'il y a des Corps, il „faut qu'on nous démontre non-seulement „qu'il y a un Dieu, & que Dieu n'est pas „trompeur; mais encore que Dieu nous a „assûré qu'il en a effectivement créé, ce que „je ne trouve point prouvé dans les Ouvra- „ges de Mr. Descartes.

„Dieu ne parle à l'Esprit & ne l'oblige „à croire qu'en deux maniéres; par l'Evidence „& par la Foi. Je demeure d'accord que la „Foi oblige à croire qu'il y a des Corps; „mais pour l'évidence, il me semble qu'elle „n'est point entiére, & que nous ne sommes „point invinciblement portés à croire qu'il y „ait quelque autre chose que Dieu & notre „Esprit. Il est vrai que nous avons un „penchant extrême à croire qu'il y a des „Corps qui nous environnent: je l'accorde „à Mr. Descartes; mais ce penchant, tout „naturel qu'il est, ne nous y force point par „évidence, il nous incline seulement par im- „pression. Or nous ne devons suivre dans „nos jugemens libres, que la lumiére & l'evi- „dence, & si nous nous laissons conduire à „l'impression sensible, nous nous tromperons

„presque toujours. Pourquoi nous trom-„pons-nous dans les jugemens que nous fai-„sons sur les qualités sensibles, sur la gran-„deur, la figure & le mouvement du Corps, „si ce n'est que nous suivons une impression „semblable à celle qui nous porte à croire „qu'il y a des Corps? Ne voyons-nous pas „que le feu est chaud, que la neige est blanche, „que le Soleil est tout éclatant de lumiére? „Ne voyons-nous pas que les qualités sen-„sibles, aussi bien que les Corps sont hors „de nous? Cependant il est certain que ces „qualités sensibles, que nous voyons hors de „nous, ne sont point effectivement hors de „nous; ou si l'on veut il n'y a rien de cer-„tain sur cela. Quelle raison avons-nous „donc de juger qu'outre les corps intelli-„gibles que nous voyons, il y en a encore „autres que ceux que nous regardons? Quelle „évidence a-t-on qu'une impression qui est „trompeuse, non-seulement à l'égard des „qualités sensibles; mais même encore à l'é-„gard de la figure & du mouvement des „Corps, ne le soit pas à l'égard de l'existence „actuelle des mêmes Corps? Je demande „quelle évidence on en a? car pour des „vraisemblances, je demeure d'accord qu'on „n'en manque pas". *Recherche de la Vérité*, Eclair-

Eclairciſſement ſur le Premier Livre pag. 499. Edit. in 4o.

Il eſt certain, *Monſieur*, quoi qu'en diſe le Pere Mallebranche, que nous connoiſſons ſans le ſecours de la Foi l'exiſtence des Corps: il eſt même abſurde, lorſqu'on admet la Révélation, de douter phyſiquement de la réalité du Monde materiel; car, ou nous n'en avons aucune preuve par la Foi, ou le rapport des Sens doit être cru. Puiſque cette Foi ne nous eſt connue & n'eſt fondée que ſur l'exiſtence des Sens, comment ſerons-nous ſurs de la vérité de l'Incarnation, s'il n'y en a d'autre preuve que celle de la croyance de cette Incarnation; & ſi les Sens ne nous aſſûrent point authentiquement qu'il y a des Corps, & que par conſéquent le Fils de Dieu a pu en prendre un? Si le Pere Mallebranche eût fait attention à cette difficulté, ou il eût ſoutenu purement & ſimplement qu'il n'y avoit aucune preuve évidente des Corps d'aucune maniére, ou il eût abandonné ſon opinion. Il auroit agi ſagement, à mon avis; car en vérité, il faut aimer à ſoutenir d'étranges Paradoxes, pour vouloir prouver qu'on ne peut être certain de la choſe la plus ſûre & la plus évidente.

Le Jésuite Regnault a réfuté assez bien & avec beaucoup de précision le sentiment de Mallebranche. „Nous connoissons, *dit-il* „[86], l'existence des corps sans le secours de „la Foi si le rapport constant des Sens, un „penchant naturel gravé dans notre Ame „par l'Auteur de la Nature, l'idée de Dieu, „la Raison nous l'apprennent de concert. Dans „une matiere importante, où il s'agit de sa„voir si l'on doit ou non à Dieu un culte ex„térieur, on doit s'en fier à de pareilles ré„gles de jugement réunies: Or tout cela con„spire à la fois à nous faire connoître l'e„xistence des corps. Car 1. à toute heure, „constamment & dès ma naissance, j'apperçois „par les Sens mille corps différens; & dans „cette varieté j'apperçois les mêmes corps. „2. Je trouve en moi-même un penchant „nécessaire à croire ce que me dit sur l'existence „des Corps le rapport constant de mes Sens „divers: ce penchant n'a rien que de légitime, „je l'ai reçu avec la vie; je l'ai donc recu de „l'Auteur de la Nature. 3. L'Auteur de la Na„ture est également bon & sage: l'idée de Dieu „m'en convainc. Cet Etre également bon & sage „per-

[86] Entretiens Physiques d'Ariste & d' Eudoxe, Tom. I. Ent. II. pag. 22.

„permettroit - il que je me trompaſſe en ju-
„geant & ſur le rappot conſtant de mes Sens
„& ſur un penchant néceſſaire & legitime
„qu'il a mis dans mon Ame; & ſur l'idée
„que j'ai de ſa bonté dans une choſe de con-
„ſéquence, où je ne fais rien de contraire à
„ma Raiſon, où je ſuis avoué par la Raiſon?
„ma Raiſon me dit que Dieu ne le permet
„pas, au moins ſans déroger par un miracle
„aux loix de ſa Providence ordinaire, dont
„une me porte invinciblement à juger qu'il
„y a des Corps; je connois donc ſans le ſe-
„cours de la Révélation l'exiſtence des Corps".

Venons actuellement, *Monſieur*, au ſentiment du Pere Mallebranche, par lequel il prétend que nous voyons tout en Dieu. „ „Il eſt abſolument, néceſſaire, *dit-il*, que „Dieu ait en lui - même les idées de tous les „Etres qu' il a créés, autrement il n'auroit pu les produire; ainſi il voit les Etres en conſidérant les perfections qu'il renferme aux quelles ils ont rapport. Il faut de plus ſavoir que Dieu eſt très - étroitement uni à nos Ames par ſa préſence; de ſorte qu'on peut dire qu'il eſt le lieu des Eſprits, de même que les eſpaces ſont les lieux des Corps. Ces deux choſes étant ſuppoſées, il eſt certain que l'Eſprit peut voir ce qu'il y a en Dieu, qui

représente les Etres créés, puisque cela est très-spirituel très intelligible & très-présent à l'esprit ; ainsi l'Esprit peut voir en Dieu les Ouvrages de Dieu, supposé que Dieu veuille bien lui découvrir ce qu'il y a dans lui qui les représente. Or voici les raisons qui semblent prouver qu'il le veut, plutôt que de créer un nombre infini d'idées dans chaque Esprit.

Premiérement, c'est qu'encore qu'on ne nie pas absolument que Dieu ne puisse faire une infinité de nombre infini d'Etres représentatifs des objets avec chaque Esprit *qu'il* crée ; cependant on ne doit pas croire *qu'il* le fasse ainsi. Car nonseulement il est très-conforme à la Raison ; mais encore il paroît par l'économie de toute la Nature que Dieu ne fait jamais par des voyes très difficiles, ce qui peut se faire par des voies très simples & très faciles. Dieu ne fait rien inutilement & sans raison. Ce qui marque sa sagesse, sa puissance, n'est pas de faire de petites choses par de grands moyens : cela est contre la Raison, & marque une Intelligence bornée ; mais au contraire c'est de faire de grandes choses par des moyens très simples & très faciles. C'est ainsi qu'avec l'étendue toute seule, il produit tout ce que nous voyons d'admirable dans la Na-

Nature, & même ce qui donne la vie & le mouvement aux Animaux. Car ceux qui veulent abſolument des formes ſubſtantielles, des facultés & des ames dans les Animaux différentes de leur ſang, & des organes de leurs corps, pour faire toutes leurs fonctions, veulent en même tems que Dieu manque d'intelligence, & qu'il ne puiſſe pas faire ces choſes admirables avec l'étendue toute ſeule. Ils meſurent la puiſſance de Dieu & ſa ſouveraine ſageſſe par la petiteſſe de leurs eſprits. Puis donc que Dieu peut faire voir aux Eſprits toute choſe en voulant ſimplement qu'ils voyent ce qui eſt au milieu d'eux-mêmes, c'eſt-à-dire ce qu'il y a dans lui-même, qui a rapport à ces choſes & qui les repréſente; il n'y a pas d'apparence qu'il le faſſe autrement & qu'il produiſe pour cela autant d'infinités de nombre infini d'idées qu'il y a d'Eſprits créés. *Recher. de la Vérité*, Liv. III. Chap. VI. pag. 299.

J'ai eu l'honneur, *Monſieur*, de vous dire, dans la Septième Lettre que je vous ai écrite, qu'il y avoit deux ſortes de *Spinoſiſme*, ou plutôt de *Parménidiſme:* le premier matériel, qui prétend que tous les corps ne ſont que les modifications d'une Sub-

Subſtance unique & matérielle qui eſt Dieu; le ſecond ſpirituel, qui rend toutes les idées des modes d'une ſeule & unique ſubſtance immatérielle, qui eſt Dieu également. Je penſe que le Syſteme du Pere Mallebranche a beaucoup de reſſemblance & d'uniformité avec ce dernier ſentiment; car ſuppoſer que nous voyons tout en Dieu, n'eſt-ce pas, pour ainſi dire, prétendre que Dieu ſoit l'Ame commune de tous les Etres. Si nos idées ſont hors de nous, ſi nous n'avons pas le pouvoir de les créer, ſi elles ſont inaltérables, éternelles, ſi elles ſont enfin une partie de l'eſſence divine: cette eſſence de Dieu diverſement modifiée eſt ſujette à tous les inconvéniens de la Subſtance Spinoſiſte; les deux Syſtêmes ſont également dangereux. „Je ne connois par le moyen de cette „eſſence, *dit un Critique* [87], que deux choſes „dans l'Univers, mon Entendement, & les „Natures univerſelles, immuables, en quoi „conſiſte l'eſſence de Dieu. Mon Entende„ment eſt quelque choſe de réel, puiſque „c'eſt

[87] Mr. Deslandes, Hiſt. Critiq. de la Philoſ. Tom. II. pag. 512.

88 Διὸ καὶ ἀντιγράψας προσήγαγον δεικνῦναι πειρώμενος, ὅτι ἔξω τῦ νῦ ὑφέστηκε τὸ νόημα. Quapropter



„c'eſt moi-même: ma Raiſon, ou la vérité „de mes idées, eſt auſſi quelque choſe de réel. „Hors delà que puisje concevoir, ſi toutes „ces Natures univerſelles ſont l'eſſence de „Dieu? Il n'y a rien qui détruiſe plutôt ce „qu'on appelle Religion, rien qui mette „plus à l'aiſe l'Eſprit de l'homme. Chaque „idée a je ne ſais quoi d'abſolu, de diſtinct, „d'indépendant de mon Entendement: cha- „cune de ces idées eſt l'eſſence même de „Dieu ainſi modifiée; donc toutes les idées „compoſent toute la Divinité; donc elle eſt „répandue partout, & ſubſiſte dans tous les „Entendemens".

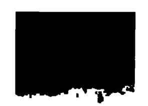
Ce Syſtême n'eſt pas nouveau: il avoit été ſoutenu par pluſieurs anciens Philoſophes. Porphyre avoit propoſé, par écrit [88], à Plotin pluſieurs Objections pour montrer que nos idées étoient hors de notre entendement. Bayle a prétendu que le germe du ſentiment du Pere Mallebranche ſe trouvoit dans la doctrine de Démocrite touchant la nature divine. Si cela eſt, le Syſtême des idées hors de

cum contra ſcribendo provocare tentavi, conatus oſtendere ea quæ intelliguntur extra intellectum eſſe. *Porphyr.* in Vit. Plotini.



„dent à la ronde, ou qui se tourn
„côtés pour se présenter à nos
„des émanations de Dieu, & so
„mes un Dieu, & que l'idée acti
„tre Ame est Dieu. Y a-t-il l
„cette pensée à dire que nos id
„Dieu, comme le Pere Mallebran
„& qu'elles ne peuvent être une
„d'un Esprit créé? Ne s'ensuit
„que nos idées sont Dieu lui-mêr

Voilà, *Monsieur*, le Pere Malle
core taxé de Spinosisme spir
des plus ingénieux Ecrivains 90
l'a accusé de *Quakerisme*. „Les ic
„reçois, *fait-il dire à un Entousi*
„*Secte*, est-ce toi qui les forme?
„elles viennent malgré toi; c'est c
„ateur de ton Ame qui te donne

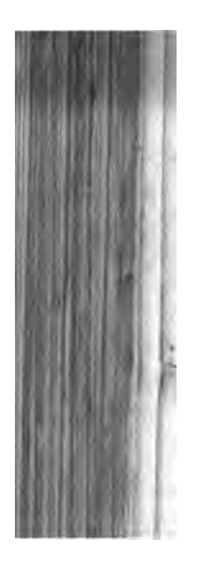


„il donne à ton esprit les idées que ton cœur „mérite ; tu vis dans Dieu, tu agis, tu pen„ses dans Dieu. Tu n'as donc qu'à ouvrir les „yeux à cette lumiére qui éclaire tous les hom„mes, alors tu verras la vérité & la feras voir. „Eh ! voilà le Pere Mallebranche tout pur, m'é„criai-je. Je connois ton Mallebranche, „*dit-il*, il étoit un peu Quaker".

Le célébre Mr. Arnaud a réfuté fort au long l'opinion du Pere Mallebranche sur les idées par lesquelles nous voyons toutes choses en Dieu. Son Livre est intitulé *Des vrayes & fausses Idées*: Il contient d'excellentes choses, quoiqu'il s'en faille bien que ce soit le meilleur Ouvrage qu'ait fait ce célébre Théologien ; il a cependant montré parfaitement les difficultés insurmontables qui naissent du Systême qu'il combattoit.

Au reste, il faut avouer, *Monsieur*, de bonne foi que si l'opinion du Pere Mallebranche est fausse, il falloit pourtant avoir autant de génie que lui pour l'embrasser. S'il en eût eu moins, jamais il n'auroit osé y penser. C'est le sentiment d'un savant Critique qui dit [91], en parlant de Démocrite: „Cice-

[91] *Bayle*, Dict. Hist. & Critiq. Tom. II. Article Democrite.



„Pour les former [illegible]
„l'étendue de pouvoir, qui, c[illegible]
„Nature capable de peindre da
„prit les images des objets.
„intentionelles des Scholaſtiques
„des Péripatéticiens : il faut ê
„quoi pour ſe pouvoir perſu
„Arbre produit ſon image dar
„parties de l'air à la ronde, juſq
„d'une infinité de Spectateurs.
„produit toutes ces images eſt
„choſe qu'un Arbre. Cherchez
„vous plaira, ſi vous la trouve
„l'Etre infini, c'eſt ſigne que v
„dez pas bien cette matiére. J
„viens pas qu'au fond ces Do



§. IV.

SPINOSA.

L'on peut placer Spinosa au nombre des Disciples & des Sectateurs de Descartes; le premier Ouvrage de ce Philosophe Juif contient les Principes de la Philosophie Cartesienne [93].

Je vous ai parlé dans différens endroits de cet ouvrage des principaux sentimens, qui furent particuliers à Spinosa, vous connoissez sa maniére de penser sur la nature de la Liberté, sur l'essence de Dieu, & sur celle de l'Ame; je ne ferai pas mention davantage de ses Ouvrages. Quant à sa personne, tous ceux qui l'ont connu ont assûré, que ses mœurs étoient très pures, qu'il étoit fort honnête homme, qu'il vivoit très-frugalement, & en véritable Philosophe. Il abandonna la Communion des Juifs, parce que leur étant devenu suspect, à cause de quelques-uns de ses sentiments, un d'eux lui don-

t universum Mundum complectentur extrinsecus. Quae quidem omnia sunt Patria Magis Democriti, quam Democrito digna. *Cicero* de Nat. Deor. Lib. I. Cap. 33.

93 Il est intitulé *Renat. Cartes. Princip. Philosoph. Pars I. More Geometrico demonstrata per Bened. Spinos.*

donna un coup de couteau en sortant un de la Synagogue. Depuis ce jour-là il qu entiérement le Judaïsme, ne s'attacha à cun sentiment, & forma le Systême, vous connoissez. Il mourut comme il a vêcu, c'est-à-dire avec beaucoup de const & de fermeté. Soit par vanité, soit entêtement, soit peut-être par une vérita persuasion de ses sentiments, il ne voulut mais voir pendant qu'il fut malade, au Ecclésiastique. Son Hôtesse lui ayant mandé deux heures avant que de mourir, vouloit qu'elle fît appeller un Ministre? vous suis bien obligé, lui dit-il; mais je ve mourir tranquilement & sans dispute.

Quittons, *Monsieur*, les Cartésiens & Gassendistes, & venons à un célèbre Phil phe Anglois, je veux dire à Hobbes.

§.

94 Quæ quidem nulla fuit, ut conjicere licet, vel t tissima disquisitione Metaphysica, quam intra paucos tam miro ordinavit artificio ut Adversario subtilis omnem respondendi ansam omnino præripuerit. C sanè tereti filo & eximia sagacitate ad umbilicum ductum satis m rari non poterat Thomas Hobbius,



§. V.

HOBBES.

Thomas Hobbes naquit à Maſmelbury, en Angleterre, le 5. d'Avril 1588. Il étudia dans ſa jeuneſſe la Philoſophie Péripatéticienne, & voyagea enſuite en France & en Italie, avec un jeune Seigneur Anglois, en qualité de ſon Gouverneur. Il prit du goût dans ces différens Pays, pour la nouvelle Philoſophie ; il fit connoiſſance, étant à Paris, avec le fameux Pere Merſene & avec Gaſſendi, dont il fut toujours l'admirateur zélé [94]. Le Philoſophe Anglois avoit un grand génie, mais il faut avouer qu'il y a pluſieurs ſentiments, dans ſes Ouvrages Philoſophiques, qui l'ont pu faire ſoupçonner juſtement, d'avoir donné dans l'Atheïſme. Les principaux Livres de Hobbes ſont ceux-ci.

Elementorum Philoſopiæ Sectio Prima de Corpore.

Præ-

Heroem noſtrum nuſquam majorem apparere pronunciabat quam in retundendis larvis, tenues in auras tam facilè diffugientibus, gladio imperviis, nec ictum clavæ excipientibus. *Samuel Sorberii* Diſſert. de Vita & Moribus Petri Gaſſendi.

Prælectiones sex ad Professores Sævilianos, de Homine sive Elementorum Philosophiæ Sectio Secunda. Quæstiones de Libertate, Necessitate & Casu, contra Doctorem Bramallum Episcopum Deriensem. Tous ces différens Ecrits, quoique remplis, de sentiments trés-hardis, lui causérent beaucoup moins de chagrin, qu'un Traité qu'il composa à Paris, intitulé *De Cive*, dans lequel il voulut prouver, que l'Autorité des Rois étoit au-dessus de toutes les Loix, & que l'extérieur de la Religion étant la cause la plus ordinaire des Guerres Civiles & des Troubles, devoit dépendre de leur volonté. Ces sentiments révoltérent tous les Parlementaires & lui firent un grand nombre d'ennemis; en sorte que lorsqu'il fut retourné en Angleterre, quoiqu'il y eût de trés-puissants amis, tout ce qu'ils purent faire, fut de l'empêcher d'être opprimé. Il passa le reste de sa vie chez le Comte de Devonshire, où il mourut le 4 de Décembre 1679. âgé de plus de 91. ans, estimé même des gens qui le haïssoient. Il avoit toujours aimé sa Patrie, & s'il alla trop loin dans les Ouvrages de Politique qu'il publia, il faut l'excuser en faveur de l'indignation qu'il avoit conçue contre les Principes des Parlementaires, qui le forçoient de vivre loin de

sa



Patrie, & qui par leur rebellion triompho-
it de l'Autorité Royale. Hobbes aimoit
ritablement son Roi; il étoit naturel qu'il
pût conserver toute la moderation que
mande le caractère d'un Ecrivain impartial.
Au reste, ce savant Anglois étoit un par-
it honnete, homme, à qui l'on n'auroit eu
n à reprocher si ses opinions Philosophi-
es avoient moins senti l'Athéisme. „De
outes les Vertus morales, *dit Bayle en par-
ant de lui* [95], il n'y avoit guére que la
Religion qui fut une matiére problémati-
que dans la personne de Hobbes. Il étoit
ranc, civil, communicatif de ce qu'il savoit,
on ami, bon parent, charitable envers les
pauvres, grand observateur de l'équité; &
l ne se soucioit nullement d'amasser du bien.
Cette derniére qualité est un préjugé favo-
able pour sa bonne vie; car il n'y a point de
ource d'où sortent plus de mauvaises actions
que de l'avarice. Ainsi, quand on connoissoit
Hobbes, on n'avoit que faire de demander s'il
stimoit, & s'il aimoit la Vertu; mais on pou-
voit être tenté de lui faire cette question:

Heus age responde, minimum est quod scire laboro,
De Jove quid sentis? . . . . . .

„La

95 Diction, Hist. & Crit. Tom. II. pag. 777.

„La réponse qu'il auroit pu faire si
„rement, si l'on en croit ceux qui ont c
„posé sa Vie, auroit été qu'il y a un I
„qui est l'Origine de toutes choses, & c
„ne faut pas enfermer dans la sphére de
„tre petite Raison. Il eut ajouté qu'il
„brassoit le Christianisme, tel qu'on le tro
„établi en Angleterre selon les Loix; r
„qu'il avoit de l'aversion pour les disp
„des Théologiens; qu'il estimoit princip
„ment ce qui sert à la pratique de la pi
„& aux bonnes mœurs; & qu'il avoit acc
„tumé de blamer les Prêtres qui gâtoien
„simplicité de la Religion, par le mêla
„ou d'un Culte superstitieux, ou de plusie
„vaines, & profanes spéculations".

Hobbes [96] est l'Autheur des Troisièr
Objections contre les Méditations Méthapi

[96] Et ne qua in re illorum votis desim, eadem o
hic significabo. Primarum Objectionum Auctorem
doctum quemdam Fœderati Belgii Theologum; Se
das Lutetiæ à Marino Mersenno ex diversorum Phil
phorum & Theologorum ore exceptas fuisse; Te
esse Thomæ Hobbii celebris Philosophi Angli; Qu
Antonii Arnaldi Doctoris Theologiæ Sorbonici; Q
tas nomen Auctoris sui Petri Gassendi præferre; Se
rursus ab eodem Mersenno ex aliorum ore fuisse ex
tas; Septimas denique apparere ex Epistola ad Pat
Dinet esse Jesuitæ cujusdam.

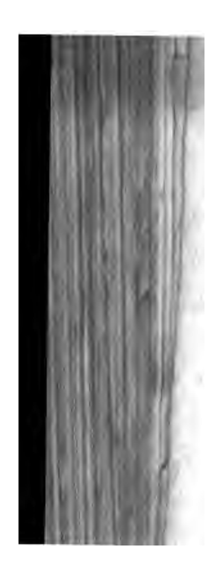


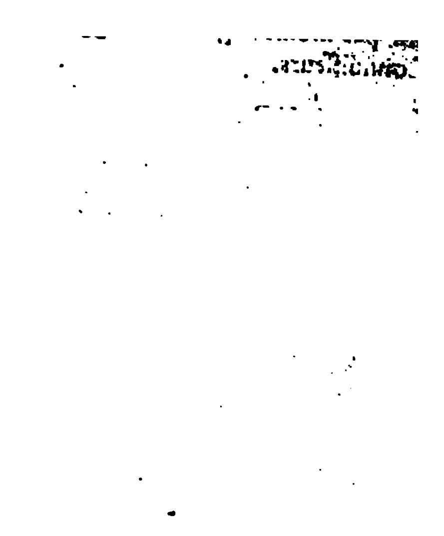
ques de Descrates : elles ont moins de force
ue celles de Gassendi ; mais elles ne laissent
as de contenir plusieurs objections très-sub-
ies, & quoique Descartes ne les estimât gué-
:s, ainsi que tout ce qu'on écrivoit contre lui,
les n'en sont pas moins dignes de l'appro-
ation des Connoisseurs.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très &c.







vécu, c'est-à-dire avec beau
& de fermeté. Soit par
entêtement, soit peut-être p
persuasion de ses sentiments
mais voir pendant qu'il fut
Ecclésiastique. Son Hôte
mandé deux heures avant qu
vouloit qu'elle fît appeller
vous suis bien obligé, lui di
mourir tranquilement & s

Quittons, *Monsieur*, les
Gassendistes, & venons à un
phe Anglois, je veux dire à

§. V.

H o b b e s.

nas Hobbes naquit à Masmelbury, eterre, le 5. d'Avril 1588. Il étu- sa jeunesse la Philosophie Péripaté- , & voyagea ensuite en France & en ivec un jeune Seigneur Anglois, en de son Gouverneur. Il prit du goût s différens Pays, pour la nouvelle)hie ; il fit connoissance, étant à Pa- c le fameux Pere Mersene & avec , dont il fut toujours l'admirateur Le Philosophe Anglois avoit un énie, mais il faut avouer qu'il y a s sentiments, dans ses Ouvrages Phi- ques, qui l'ont pu faire soupçonner it, d'avoir donné dans l'Atheïsme. icipaux Livres de Hobbes sont ceux-ci. *ntorum Philosopiæ Sectio Prima de*

Præ-

ıostrum nusquam majorem apparere pronun- m in retundendis larvis, tenues in auras tam gientibus, gladio imperviis, nec ictum clavæ)us. *Samuel Sorberii* Dissert. de Vita & Mori- Gassendi.



